



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

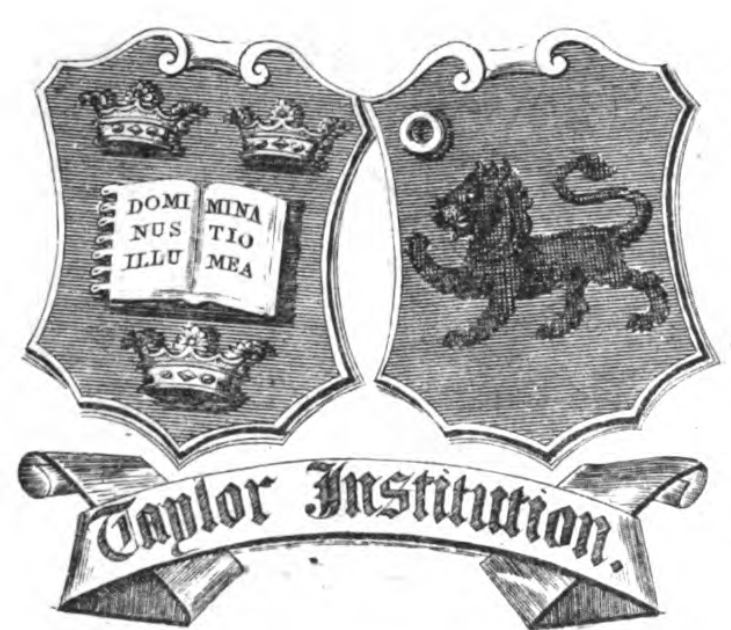




2706

3/6

✓ 33. b. 11  
a 9



1873

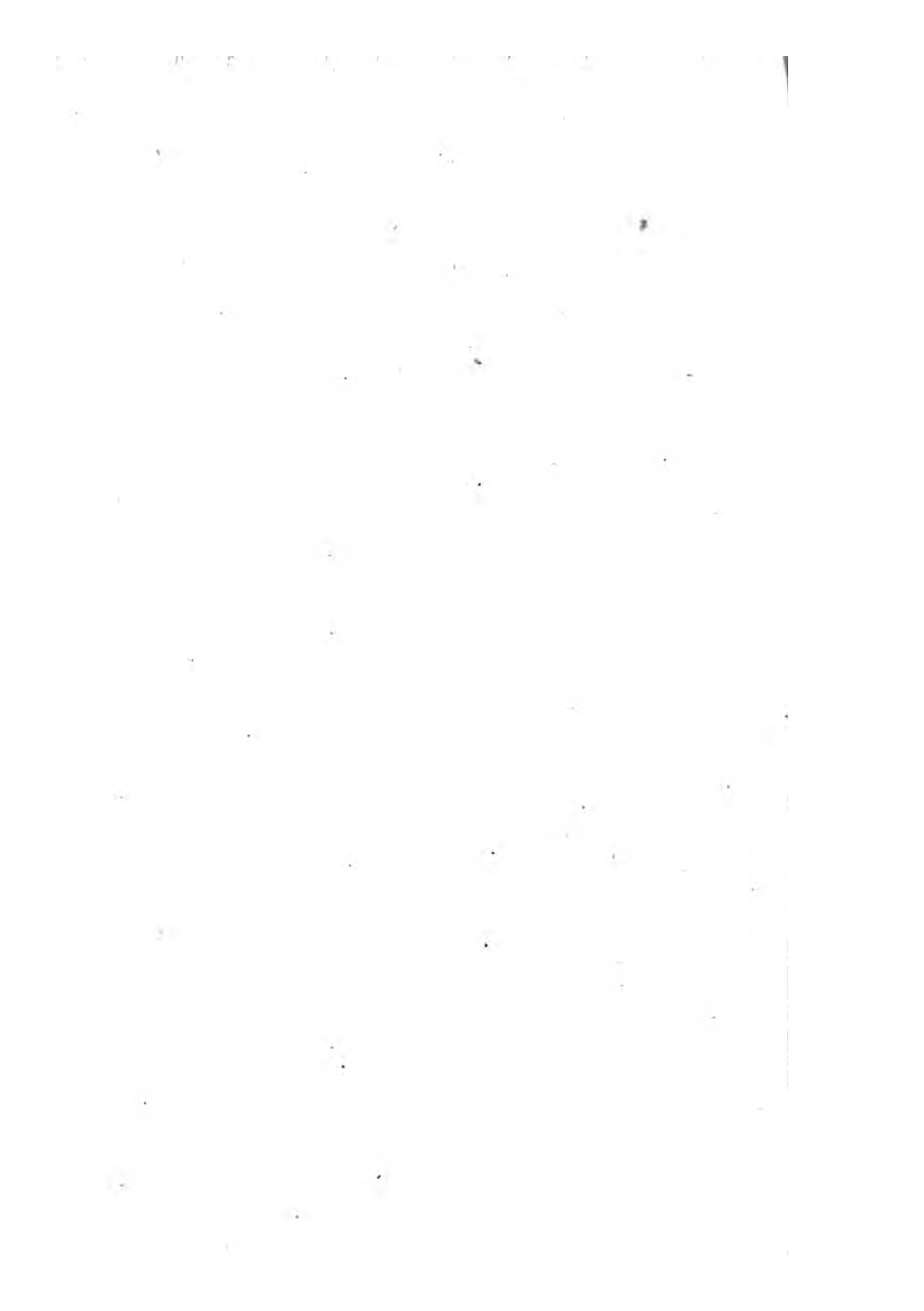
Rep.

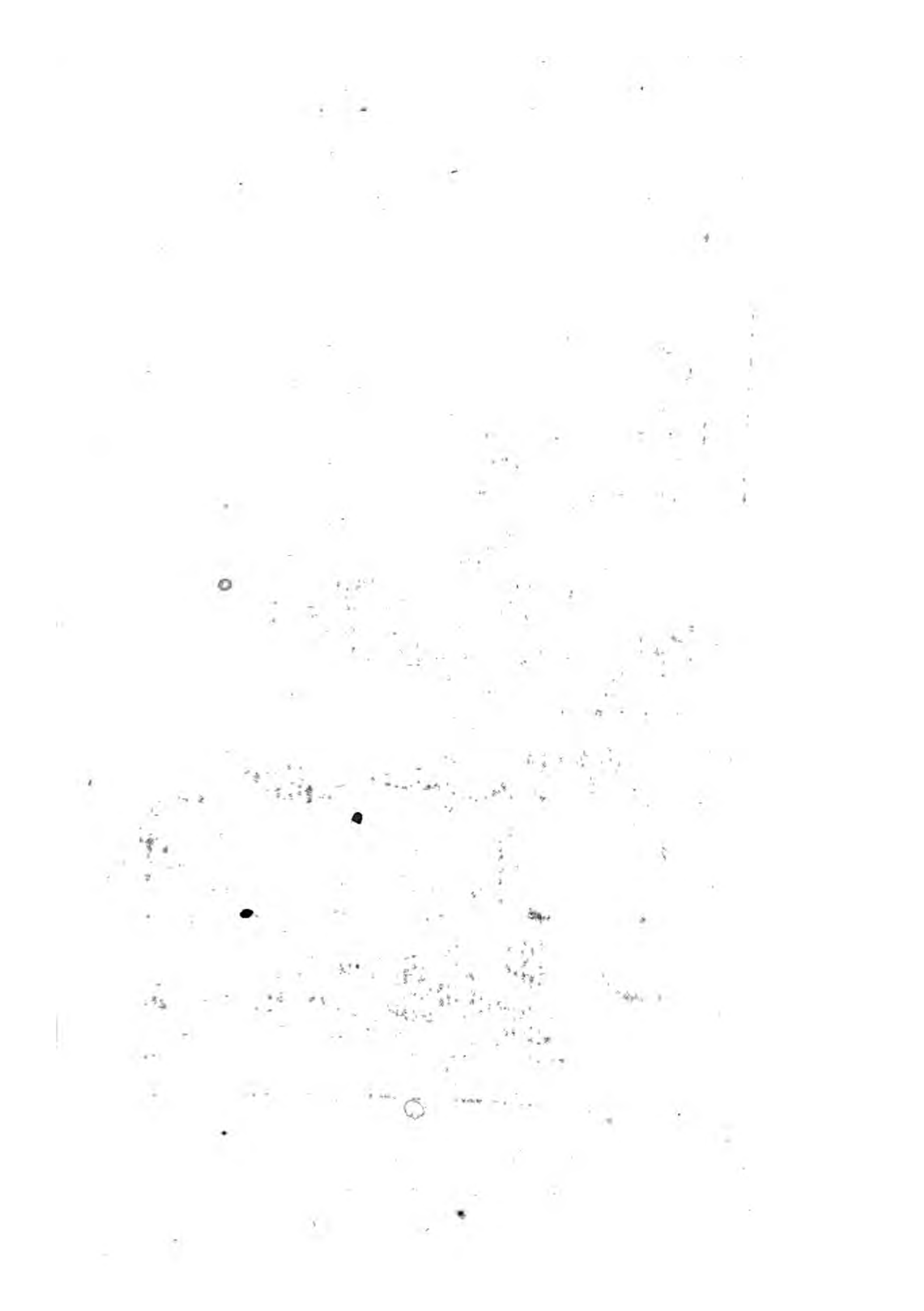
















D. Picart inv. et fecit 1723

Quelle pitie' de voir que tant d'Auteurs  
 N'ont travaille' qu'a chauffer les neuf soeurs !  
 Un feu cruel devore leurs ouvrages  
 J'en nommerois qui sont plus malheureux,  
 Et dont les vers durs, secs, froids, tenebreux,  
 Sont reservez a de plus grands outrages.



NOUVEAU  
RECUEIL

DES  
EPIGRAMMATISTES  
FRANÇOIS,  
ANCIENS ET MODERNES.

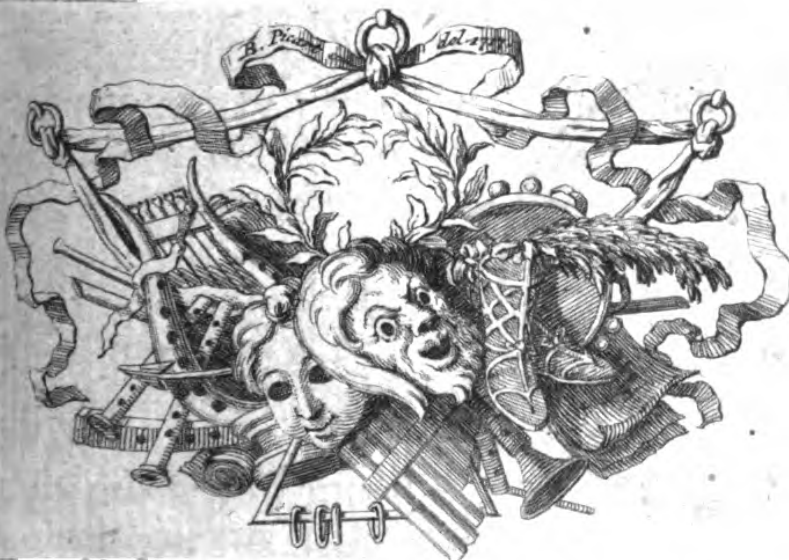
Contenant ce qui s'est fait de plus excellent dans le  
Genre de l'Epigramme, du Madrigal, du Son-  
net, du Rondeau, & des Petits Contes en  
Vers, depuis Marot jusqu'à present.

Avec la Vie des Auteurs; des Notes Historiques & Critiques;  
un Traité de la vraie & de la fausse Beauté dans les ou-  
vrages de l'Esprit; des Observations sur l'Epigramme;  
une Digression sur le Stile Marotique; & les  
Regles de la Versification Françoise.

Par Mr. B. L. M. (*Brugem de la*

TOME I.

*Martinien*



AMSTERDAM;  
Chez les FRERES WETSTEIN.  
M DCC XX.



*Artibus bis lentè properantes fallimus horas,  
Et stulti fugimus quas querimus fugere.*

August. Favoriti. Eleg.





## AVERTISSEMENT.

*Sur cette seconde Partie.*

**J**E ne puis mieux commencer ce second Volume qu'en rendant la justice qui est due aux Auteurs dont il contient les Epigrammes. Plusieurs de ces Messieurs trouveront peut-être que je ne donne pas celles qu'ils estiment le plus. Il se peut même qu'ils en aient composé de très-excellentes que je n'ai point employées. Je les prie de croire que je ne demandois pas mieux que de les inferer dans mon livre, si elles m'eussent été connues. Il n'y a rien de perdu & le tout peut-être réparé dans une seconde édition. Je ne me puis flater d'avoir eu en main tout ce qu'il y a de nouveau. Si ces Messieurs veulent y pourvoir d'eux-mêmes en m'adressant d'excellentes Epigrammes, soit de leur façon, soit de leurs amis, j'en profiterai avec plaisir, & je me conformerai à leur volonté; s'ils veulent qu'on fasse des articles nouveaux avec leurs noms à la tête, ou qu'on les confonde avec les Anonimes.

## AVERTISSEMENT.

Les Rangs sont règlez ici au hazard & je n'ai pas dessein de donner la préférence à qui que ce soit, ni même l'exclusion aux Auteurs dont je ne publie rien du tout. Mais une chose qui me semble meriter une justification, c'est celle qu'il me reste à dire sur l'article de Mr. Rousseau. Je me suis servi de ses Oeuvres telles qu'elles ont été imprimées à Rotterdam en 1716. & il se trouve qu'il a protesté contre les Editions de Hollande qui sont à proprement parler l'Ouvrage du Sr. Gacon. On fait que ce dernier a fait exprès un voiage de Hollande & y a sejourné près d'un an pour faire Imprimer quantité d'ouvrages impurs & libertins qu'il a mêlés entre les Oeuvres de Mr. Rousseau. Ces Ouvrages sont fort recherchés, quoi que très-licentieux, quant à la matiere, & l'Editeur a sans doute voulu décrier par cet artifice un des meilleurs Poètes François; mais quand il seroit vrai, ce que je ne crois pas, que Mr. Rousseau dans des moments de faillie auroit fait quelque chose d'approchant; Il n'y a nulle comparaison entre la legereté de celui qui pour se divertir s'exerce sur un mauvais sujet, & le crime d'un homme qui publie de sens froid tout un Volume d'injures, & empoisonne un Recueil de Vers de tout ce qu'il a pu ramasser de plus obscène & de plus difamatoire. Je parle avec d'autant plus de certitude, que je pourrois nommer les véritables Auteurs de plusieurs de ces Pieces dont le Sr. Gacon fait un si grand crime à son ennemi. J'ai donc raison d'avertir, qu'il ne faut pas  
regar-

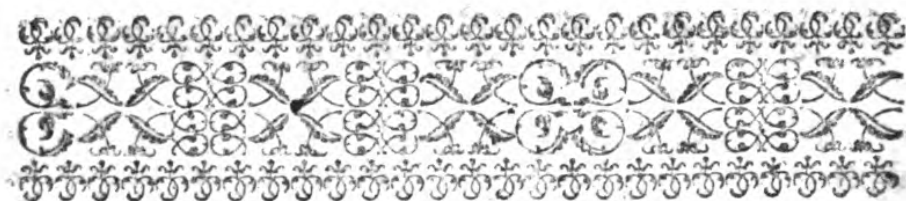
## AVERTESSMENT.

regarder cet article comme s'il étoit sorti des mains de Mr. Rousseau. Aiant passé par celles de ses ennemis, il se peut qu'il y ait des Epigrammes défigurées, & d'autres auxquelles il n'a point de part. Je n'aurois pas couru les mêmes risques, si j'avois eu l'Édition de Soleurre qu'il avoué; mais j'ai eu le malheur de ne la pouvoir trouver dans les lieux où ce Recueil a été dressé.

J'ai ajouté en faveur des étrangers un Traité que Richelet a donné autrefois des Regles de la Versification Française. Si j'ai un jour un peu de loisir, je donnerai quelque chose de plus exact & de plus réel sur cette matière. Ce Traité n'est, à le bien apprécier, qu'une ébauche inutile pour ceux qui veulent travailler; mais il ne l'est pas pour ceux qui veulent simplement connoître les regles les plus communes, pour lire les Vers avec quelque discernement.







# T A B L E

## D E S M A T I E R E S.

### L I V R E I I.

Mr. DE FONTENELLE,	pag. I
Mr. BARATON,	10
Mr. DE LA MONNOIE,	21
Mr. FERRAND,	34
Mlle. BERNARD,	37
Me. LIANCOUR,	40
Mr. l'Abbé BOSQUILLON,	43
Mr. ROUSSEAU,	44
M. B. L. M.	62
Mr. LE BRUN,	75
Mr. GACON,	81

### L I V R E I I I.

<i>Epigrammes Anonimes,</i>	85
<i>Traité de la vraie &amp; de la fausse Beauté dans les Ouvrages d'Esprit,</i>	169
<i>Observations sur l'Epigramme,</i>	221
————— <i>sur le Sonnet,</i>	234
————— <i>sur le Rondeau,</i>	240
————— <i>sur le Rondeau redoublé,</i>	249
————— <i>sur le Triolet,</i>	251
————— <i>sur le Madrigal,</i>	252
————— <i>sur les Petits Contes,</i>	254
<i>Digression sur le Stile Marotique,</i>	260
<i>Abregé des Regles de la Versification Française,</i>	273

EPI-



The following text is extremely faint and largely illegible due to low contrast and noise. It appears to be a list or series of entries, possibly containing names and dates. Some faint words are visible, such as "1911", "1912", and "1913", which may indicate a chronological sequence. The text is organized into several distinct sections or paragraphs, though the specific content within each section cannot be discerned.



Paul. Borochoy pinxit

B. Poyet sculpsit

Le Marquis dont tu vois l'air noble et gracieux ,  
 Est un Ministre actif, splendide, officieux ,  
 Desinterejsé, ferme, en ressources fertile :  
 En lui des dons du ciel brille l'heureux concours ;  
 Et ce Mecene de nos jours  
 En pourroit être le Virgile .



A  
SON EXCELLENCE  
MONSEIGNEUR  
LE MARQUIS  
DE  
BERETTI LANDI,  
MARQUIS  
DE CASTELLETTO SCAZZOLO,  
COMTE  
DE CERRETO,  
CHE-



II

CHEVALIER  
DE L'ORDRE DE S. JACQUES,  
GENTILHOMME  
DE LA CHAMBRE DE LA  
CLEF D'OR,  
AMBASSADEUR  
DE SA MAJESTE' CATHOLIQUE  
AUPRES DE L. H. P. LES  
ETATS GENERAUX DES  
PROVINCES UNIES,  
ET SON PLENIPOTENTIAIRE  
A LA HAYE. &c. &c.



ONSEIGNEUR,

*LE LIVRE que j'ai l'honneur  
de présenter à VOTRE EXCELLENCE  
n'est pas indigne de ses regards. Com-  
me*

me je n'y ai presque rien mis de ma façon, il doit m'être permis d'en dire du bien puisqu'à proprement parler, ce n'est qu'un Recueil des pensées les plus délicates & les plus spirituelles d'un grand nombre de nos Poètes François. Je n'ai pas même tout le mérite du choix. Le gout du public a presque toujours prévenu & déterminé le mien; & si l'on y trouve des pièces encore trop nouvelles pour qu'il ait pu leur donner ses suffrages c'est qu'elles m'ont semblé marquées au même coin que celles qui avoient déjà son approbation. Ainsi je crois avoir lieu de me flater que VOTRE EXCELLENCE ne me blamera point d'avoir orné de ses Titres le frontispice d'un Recueil auquel tant d'hommes célèbres ont contribué.

S'il s'agissoit ici de quelque une de ces foibles Productions que tous ceux qui se mêlent d'écrire sont capables d'enfanter, personne ne trouveroit à redire que je cherchasse à réparer

IV E P I T R E.

*l'obscurité de mon nom par la célébrité d'un nom aussi respectable que le Vôtre. Mais j'avoue que dans ce cas je serois plus embarrassé que je ne le suis ; J'aurois honte d'employer à la protection d'un mauvais Livre un NOM qui n'est bien en sa place qu'à la tête de ces Négociations misterieuses & de ces traitez importants qui assurent la Gloire des Souverains, la Bonne-Intelligence des Alliez, la Sureté du Commerce, & la Felicité des Peuples.*

*Je puis dire, MONSEIGNEUR, que j'ai vu le ministere d'assez près, pour connoître aussi bien que personne le prix de tous les momens d'une vie aussi utile que la Vôtre. Je sais qu'étant chargé des interêts d'une des plus augustes Couronnes de l'Univers, on ne peut sans une injustice très-punissable vous détourner de ces occupations glorieuses dont toute l'Europe attend le fruit avec impatience. Mais aussi je n'ignore pas qu'au sortir de ces Conseils, où vous venez de dé-*  
*ployer*

E P I T R E. v

plôier ce que la sagesse a de plus grave & de plus profond, vous vous plaisez à vous délasser quelquefois dans l'entretien de nos Muses.

Qu'il me soit permis de rappeler ici l'exemple d'un des plus honnêtes hommes du siècle d'Auguste, je veux dire l'exemple de Mécenas. L'histoire le loue de ce qu'il savoit goûter les plaisirs sans qu'il en coutât rien aux affaires: toujours le même, soit qu'il falût fixer l'Empereur irrésolu & flotant entre les différents avis du Conseil; soit qu'il fût question de regler les rangs du Parnasse Latin & de décerner la Couronne poétique à Varius & à Virgile. Occupé des détails d'un grand Empire, il trouvoit encore du tems de reste pour lire les Billets d'Horace & même pour lui en écrire.

Que de qualitez merveilleuses entrent dans le caractère de ce Romain! Un goût sur & délicat pour les ouvrages de l'esprit; un génie heureux qui ne se bornant pas à une admiration

## VI    E P I T R E.

tion stérile des travaux d'autrui, produisoit lui même des Vers où brilloit ce que la Poësie a de plus fleuri ; un discernement qui saisissoit le vrai quelque déguisé qu'il fût ; un zele infatigable pour le Monarque à qui il s'étoit dévoué ; une sagesse active qui fournissoit à tous les devoirs d'un vaste & laborieux Ministère ; en un mot un mérite tel que vous le possédez & que le demandent les dignitez qui en appellant un particulier à l'honneur de partager les soins de la Souveraineté, le couvrent d'une partie de la gloire même du Souverain. Je prévoi que ceux qui n'ont point de Commerce avec l'Antiquité, me soupçonneront d'avoir voulu peindre VOTRE EXCELLENCE sous le nom de Mécenas. Il est vrai que vous vous ressemblez tous deux si parfaitement, que l'Eloge de l'un est le Panegyrique de l'autre.

Mais voici ce qui Vous distingue de ce grand Homme. Son Etoile le conduisit à la Gloire par un chemin  
plus



## E P I T R E. VII

plus aisé & plus uniforme. Placé d'abord dans la Capitale du Monde, la faveur du seul Prince qu'il eut à servir, lui acqueroit tout d'un coup la vénération des peuples, & le respect timide des Courtisans. Il n'en a pas été ainsi de VOTRE EXCELLENCE & j'ose dire qu'elle a eu besoin de tout son mérite pour arriver à ce degré d'estime universelle où nous la voyons aujourd'hui.

Revêtu de la charge de Premier Ministre d'un des plus illustres Souverains \* de l'Italie, Vous sceutes d'abord justifier par de grands services le choix de ce Prince. La Cour Imperiale & les autres Cours Souveraines de l'Allemagne Vous virent tour à tour acquiescer par Votre habileté & par Votre droiture, l'estime & la confiance des Ministres les plus consommés, de ces Hommes d'Etat dont le silence même est un mystere. La Justice qu'ils ren-

dirent

\* Charles IV. dernier Duc de Mantoue.

## VIII E P I T R E.

*dirent alors à Vos lumieres ne fit que prévenir l'approbation du Souverain Pontife \* , celle d'une Republique † fameuse par la sagesse de son Senat ; en un mot celle de toutes les Cours d'Italie, où Vous eutes successivement à traiter de Négociations aussi honorables que difficiles.*

*Ce Prince sentit bien que des talents si précieux étoient destinez à une Monarchie qui pût les employer dignement ; & c'est sans doute ce qui le porta à Vous céder à l'Espagne. Vous ne tardates gueres , MONSEIGNEUR , à remplir l'esperance & les desirs de Sa Majesté Catholique. Votre Ambassade auprès d'une Republique \* constante & guerriere fut avantageuse au Roi que Vous lui représentiez ; mais elle ne fut pas moins utile à Votre gloire. Quoi que Vous ne songeassiez uniquement qu'à ménager*  
*à la*

\* Le Pape Clement XI. † Les Venitiens.

\* Les Suisses.



## E P I T R E. IX

à la Nation Espagnole l'amitié de ses anciens Alliez ; Vous Vous fîtes à Vous même, sans y penser, autant d'amis qu'il y avoit alors de Membres dans la suprême Magistrature du Corps Helvetique. La Cour de France temoigna combien elle étoit sensible à Votre mérite, par les marques de distinction quelle Vous donna, lorsque VOTRE EXCELLENCE y passa pour se rendre dans les Provinces Unies, où Elle soutient aujourd'hui avec tant de dignité & de magnificence le Caractere d'Ambassadeur Extraordinaire

Qui croiroit qu'un Homme de Qualité, occupé dès sa première jeunesse à des charges si fatigantes, n'a pas laissé de cultiver les Belles Lettres ; qu'il les a étudiées à fonds, & que l'Italie si fertile en beaux Esprits a peu d'Académies où il ne soit agregé & où il ne puisse juger sçavamment des ouvrages de l'Esprit, & donner lui-même le modèle de l'Eloquence ? Cette vérité

## X E P I T R E.

rité paroitra moins Paradoxe, s'il m'arrive, MONSEIGNEUR, de faire un jour pour les Poëtes Italiens ce que je viens de faire pour les François. Ce sera alors que Votre Nom ornera la liste des Auteurs. La posterité y verra avec étonnement que ce même Génie si sublime & si grave dans les matieres de Politique, n'est pas insensible aux charmes de la Poësie; qu'il a composé des Vers Latins & Italiens qui pour le tour & la beauté peuvent disputer le prix avec ceux des Auteurs qui n'ont jamais fait d'autre étude que celle là; & pendant qu'elle jouira des fruits de Votre Sagesse, elle admirera la fécondité & les richesses de Votre Esprit.

Pour ce qui est de ces hautes qualitez dont l'éclat prête un nouveau lustre au Poste éminent que Vous occupez, je sens bien que ce n'est pas à moi de l'en instruire. C'est à l'histoire que cet ornement est réservé, & je  
me

E P I T R E. XI

*me retranche avec plaisir à l'honneur de Vous divertir quelquefois par des lectures où Vous trouviez un délassement digne de Vous.*

*Dans cette vue, MONSEIGNEUR, j'ai imité ces Bergers qui ne trouvant rien d'assez parfait dans leur troupeau, empruntoient de leurs amis des victimes plus pures & plus dignes de l'objet de leur Culte. A leur exemple, ne trouvant pas en moi même de quoi occuper les moments de Votre loisir, j'ai recueilli ce que les favoris des Muses ont pu me fournir. La reputation des Auteurs qui entrent dans ce Recueil, l'estime publique dont ils sont déjà en possession, le goût exquis que Vous avez pour ces sortes de delices ; tout me fait esperer que Vous y trouverez un delassement agréable. Heureux si à la faveur de Votre Nom & de leurs ouvrages, je puis immortaliser des sentiments de zele & de respect que tout autre exprimeroit sans doute mieux que je ne fais,*

XII    E P I T R E .

*quoï que j'en sois plus pénétré que per-  
sonne. J'ai l'honneur d'être avec un  
parfait dévoûment,*

**MONSEIGNEUR,**

**DE VOTRE EXCELLENCE,**

**Le très-humble, très-obéissant  
& très-soumis Serviteur**

**B. L. M.**



# LA RÉFORME DU PARNASSE.

NOUVELLE ALLEGORIQUE.

*Pour servir à l'explication de la Planche  
du Titre.*

**T**Out transissoit dans le sacré valon ;  
 Le Permesse étoit tout de glace ;  
 Sur un des Côteaux du Parnasse ,  
 Les Muses autour d'Apollon  
 Se plaignoient des rigueurs de l'extrême froidure.  
 Mes Sœurs , disoit Clie , pour peu que ce tems dure ,  
 Ne trouvez vous pas à propos  
 D'arracher nos lauriers , d'en faire des fagots ?  
 Quel horrible dessein ! dit Euterpe en colere ,  
 A peine en avons nous assez pour satisfaire  
 Et les Auteurs , & les Heros.  
 Non , ma Sœur , laissez là nos lauriers en repos ,  
 Ce dégât n'est point nécessaire.  
 Ecoutez le projet qui me vient dans l'Esprit.  
 Mille Auteurs François ont écrit  
 Des Opera , des Poèmes Epiques  
 Epîtres , Madrigaux , Sonnets ,  
 Rondeaux , Stances , Odes , Ballets ,



Contes en Vers, Sornettes Poétiques,  
 Commençons par en faire un choix,  
 Du reste chauffons nous. Phebus se prit à rire;  
 L'avis passa tout d'une voix.

Le premier examen se fit sur le Satire,  
 Regnier & Despreaux furent seuls conservez;  
 Dans le fonds de quelques Boutiques,  
 Du Poëte sans fard les Vers s'étoient sauvez,  
 Et pour l'hiver prochain ils furent réservez.  
 On traita sans quartier les Poëmes Epiques.

Tous eurent un destin commun,  
 Et hors le Telemaque il n'en resta pas un.  
 Grande fut la moisson des Poëtes tragiques,  
 Et des Comiques.

Les Opera firent le faut,  
 On ne fit grace qu'à Quinault.

L'Ode fournit beaucoup; mainte fougue hardie  
 Groffit le Bucher de Phebus.

Malherbe, Roi, Rousseau, la Motte, & peu d'élus  
 Echapèrent à l'incendie.

Quant aux Sonnets, aux Madrigaux,  
 Aux Epigrammes, aux Rondeaux,  
 Il s'en trouva telle affluence  
 Qu'Apollon usa d'indulgence.

Ce Dieu chargea quelques Auteurs  
 De les trier sans complaisance,  
 Et de rapporter aux neuf Sœurs

Les meilleurs.

Le choix fut bien-tôt fait; du rebut qu'on entasse  
Le Chantier fut rempli, dit-on, pour dix hivers;

Et de tant d'Ouvrages divers  
Il ne resta qu'une liasse.

Je l'avoûrai, dans ce fatal moment  
J'aurois voulu pouvoir habilement  
En escamoter l'exemplaire.

J'étois presque tenté de faire comme A .\*. :  
Je n'en eus pas besoin: de sa grace Apollon  
Penetra mon desir, & me permit de faire  
Au Public un si riche don.





## P R É F A C E.

**J**E suis persuadé qu'il n'y a que trop de livres & que la plupart des hommes qui ont assez de loisir & de talent pour s'occuper à écrire, emploieroient l'un & l'autre plus utilement à perfectionner les livres que l'on a déjà, qu'à en composer de nouveaux. Quand ce sentiment ne seroit pas exactement vrai à l'égard de tous les livres sans distinction, il est incontestable à l'égard des Recueils qui ont besoin d'être renouvellez & quelquefois même refondus. N'eussent-ils point d'autre imperfection que celle de ne pas contenir ce qui s'est fait depuis qu'on les a dressez, ce seroit toujours un défaut que le lecteur est bien aisé de voir corrigé dans l'édition qu'il achette. Dans cet esprit j'ai cru servir le Public en retouchant plusieurs ouvrages dont les Auteurs ne vivent plus, & qui étant devenus imparfaits avec le temps, m'ont paru avoir besoin d'être continuez

## P R E F A C E.   XVII

nuez ou réformez. Je commence par celui-ci.

Je le divise en quatre parties, dont la première qui occupe tout le premier volume, contient les Vies & les plus belles Epigrammes des Poètes François décedez depuis Marot jusqu'à l'Abbé Regnier Desmarais mort en 1713. La seconde comprend les Auteurs vivants; la troisième les Auteurs Anonimes & la quatrième contient les regles nécessaires pour bien juger de ces sortes de Poësies. Ainsi ce Recueil renferme les meilleures Epigrammes des Poètes François Anciens & Modernes.

Epigramme est ici un nom Generique qui comprend sous soi comme autant d'especes le Sonnet, le Rondeau, le Triolet, le Madrigal & les Petits Contes en Vers, sur tout ceux qui ne roulent que sur un bon mot. Tout cela doit faire une variété d'autant plus agréable, que quand cette lecture commence à fatiguer, ou que l'on est interrompu, on ferme le livre, sans s'embarasser où l'on quitte; & quand on le rouvre, il n'est pas nécessaire de se rappeler ce qui précède, pour découvrir la finesse de ce qu'on va lire.

## XVIII P R E F A C E.

lire. Tous les lecteurs ne font pas d'humeur de lire un Poëme de cent Vers, où souvent il ne se trouve pas une seule pensée qui mérite d'être publiée en prose. On court moins de risque dans l'Epigramme; la Briéveté est un sur garant contre l'ennui, & le sel rejouissant qui est essentiel à ces petits Poëmes, ne manque guères de dérider le lecteur le plus misantrope.

Les Epigrammes de ce Recueil ne font pas toutes du même Stile. Il y en a d'Heroïques, de Passionnées, de Galantes, de Badines, & même de Morales. Dans les premieres, on a évité les Hyperboles ridicules; dans les secondes on a rejeté tout ce qui sent trop l' amoureux transi; dans les troisièmes on a négligé les grossièretéz obscenes & cyniques; dans les Poësies badines on a laissé au rebut celles qui sentent l'irreligion, l'impieté, & qui tournent en plaisanterie les vices les plus exécrables. Les Satiriques n'attaquent ni les Souverains, ni les personnes respectables par leur naissance ou par leur vertu. On s'est contenté d'une Satire innocente qui drape les Sots, les Ridicules, & les mauvais  
Ecri-



Ecrivains. Les Epigrammes Morales sont telles par le tour agréable, ou par l'utilité de la maxime, qu'elles ne fatiguent point. D'ailleurs elles sont en petit nombre, & l'on a eu toujours devant les yeux ce mot d'un de nos Comiques François: Que les moralitez endorment.

Il ne faut point s'attendre que tous les articles soient de la même force. L'esprit n'est point égal dans tous les hommes; Il faut même de la Bigarure dans un livre comme celui-ci. Et de même que dans une compagnie de belles personnes, il n'en faut qu'une pour éfacer les autres & attirer tous les regards, les Epigrammes qui sont d'un certain degré de beauté, rendent insipides celles qui suivent, parce quelles leur sont inférieures, ou même égales, mais écrites dans un genre moins au goût de la personne qui lit. On verra dans ce Recueil que notre Poësie dont l'Aurore se doit prendre dans l'époque de Marot, ressemble assez à un beau jour dont nous avons peut-être déjà passé le midi.

En l'année 1698. on imprima à Paris un Recueil sur un plan approchant de celui-ci. Il s'en fit une seconde Edition

## xx P R E F A C E.

en 1700. Comme je n'ai vu que cette dernière, je ne saurois dire quels changemens on y fit. Mais je suis surpris que Richelet (car enfin c'est lui qui se déguisa sous le nom du Sieur Claude Ignace Breugiere, Sieur de Barante, afin de donner à son livre un air de Port-Roïal.) je suis, dis-je, surpris qu'ayant tant à choisir, il n'ai fourni qu'un Volume de 302. pages dont 76. sont occupées par une Dissertation qu'il a traduite de Messieurs de Port-Roïal. Son second Tome ne renferme que les Bergeries & des Odes de Racan qui n'ont point de liaison avec le premier. Son Recueil ne contient que 37. articles tant des morts que des vivants au lieu que le nôtre contient 56. articles des seuls Auteurs Morts. J'ai pris de son Recueil ce qui convenoit au mien, j'ai rectifié & amplifié les Vies en beaucoup d'endroits, j'y en ai ajouté de nouvelles; j'ai corrigé les notes que j'ai conservées, & ajouté beaucoup d'Epigrammes qui n'ont paru qu'en Manuscrit, ou n'ont point paru du tout. Les Vies sont assez exactes pour que ce Recueil puisse être mis au nombre des Biographes. Mais si par hazard je m'étois trompé en  
laissant

## P R E F A C E.    XXI

laissant parmi les vivans quelques Auteurs qui soient déjà morts; on doit me le pardonner. J'aime mieux que l'on me reproche que je fais vivre quelques morts, que s'il m'étoit arrivé d'en faire mourir un seul de ceux qui vivent encore.

Je ne crois pas que l'on me blame d'avoir égayé par des faillies vives & enjouées de nos bons Auteurs, un Ouvrage destiné au plaisir, comme je ne l'ai point fait pour servir de méditation à des Chartreux, ou à des Carmelites, j'ai cru qu'il suffisoit de n'y rien mettre que ce que les honnêtes gens peuvent lire sans rougir, pourvû que ce soient des gens du Monde.

Tous les hommes n'ont pas le même degré de pudeur; il n'en seroit que mieux sans doute, si nous conservions toujours cette délicatesse que la Nature nous a donnée & qui fait qu'une jeune personne qui n'a encore rien vu, ni rien entendu, rougit, dès que l'on profere devant elle un mot qui a le moindre rapport avec ces mouvemens secrets qu'elle commence à sentir. Mais le commerce du monde nous aguerrit peu à peu. L'habitude de voir & d'entendre ce qui se passe dans  
la

## XXII P R E F A C E.

la vie ordinaire , accoutume insensiblement nos oreilles & nos yeux à ne se plus éfaroucher que de certains desordres pour lesquels les gens de bien conservent toujours de l'horreur. Si cette habitude dégénere en un excès opposé à l'extrême pudeur ; c'est libertinage. Ces trois états diferent autant entr'eux que la timidité, la contenance libre, & l'effronterie.

Comme nous ne jugeons de rien que ce ne soit par rapport à nous & à la disposition où nous sommes alors, chacun qualifie l'obscénité d'une pensée suivant son état & selon le plus où le moins qu'il a encore de cette pudeur enfantine dont j'ai parlé. De là vient que telle pensée paroitra horrible & scandaleuse à quelques uns, pendant que les autres n'y appercevront qu'une idée galante & qu'un badinage permis. Tout honnête homme doit exclure de la galanterie ces amours incompatibles avec les devoirs d'un homme qui seroit abandonné à la seule Loi naturelle. Le détail de ces débauches, & les plaisanteries qu'on en fait pour en diminuer l'horreur, sont des obscenitez très-punissables ; mais ce ne sont pas les seules qu'il faille éviter. II



Il y a des actions que les loix ne punissent presque plus, ou qui même sont legitimes & dont pourtant la description fallit à coup sûr l'imagination du lecteur. Un homme qui donneroit au public, comme ont fait Aufone & Jean Westreene, les circonstances de tout ce qui se passe dans la consommation des nôces de deux jeunes personnes, feroit certainement un livre très-obscene d'une chose qui en elle-même est très-sainte & très-honnête. Cependant le mot de Mariage ne signifie pas autre chose que tout cela.

La pudeur peut être blessée en deux manières; soit par une peinture trop marquée ce qui devoit demeurer caché sous le Rideau; soit par la grossièreté des termes qu'on met en œuvre. Une marque certaine que l'obscénité n'est pas dans l'idée de l'action dépouillée des circonstances lubriques, c'est que la même pensée qui fera très-obscene, étant dite crûment & sans détour, cessera de l'être, quand on l'exprimera en termes honnêtes. On en trouve bien des exemples dans ce Recueil, & on peut comparer les Epigrammes de  
Mar-



## XXIV P R E F A C E.

Martial II. 60. III. 28. VI. 9. X. 95. XI. 21. 63. &c. avec les Traductions qu'on en donne dans ces deux Volumes.

Il y a des termes que l'habitude de les entendre a purifiés. Les mots de Virginité, de dernières faveurs, de Viol, d'Adulteres, sont à tous moments dans la bouche des personnes les plus en garde contre l'obscénité; Quelles idées néanmoins ne feroit pas naître le détail de tout ce qu'ils signifient.

Il y a d'autres locutions qui aiant été imaginées pour signifier les plaisirs de l'amour, sont devenues obscènes avec le tems. La raison en est facile à rendre. On les préféreroit quand elles étoient encore rares dans cette signification, comme étant plus propres à enveloper la chose. Elles étoient alors métaphoriques. Aussi-tôt qu'elles ont été généralement entendues en ce sens, elles sont devenues des termes propres, elles ont cessé de produire l'effet pour lequel elles avoient été choisies. On a été obligé d'en chercher d'autres qui deviendront communes à leur tour & feront place à de nouveaux termes qui leur seront substitués.

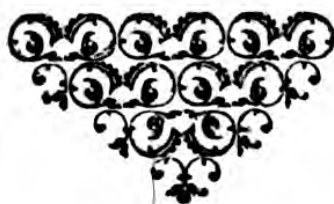
stituez. Cela suffit, je crois, pour faire connoître les principes sur lesquels je me suis réglé, pour éviter les obscenitez. J'ai cru que dans un livre de la nature de celui-ci, je devois tenir un milieu entre l'éfronterie, & une retenue excessive & trop scrupuleuse.

Ce que je viens de dire des diferens jugemens des hommes sur l'obscenité, n'est pas moins vrai, si on l'applique à ce qui regarde la Religion. Il y a des Ames faciles à s'allarmer & qui ne mettent presque point de difference entre un vrai Blasphême & un Conte badin, où il sera parlé des galanteries d'un Abbé, ou de l'ignorante stupidité d'un homme d'Eglise; comme si l'on deshonoroit Dieu, en disant qu'il a quelquefois des Ministres qui se deshonnorent eux-mêmes. Personnes n'honore plus que moi les bons & savants Ecclesiastiques, & il me semble qu'ils n'ont pas lieu de prendre en mauvaise part les railleries que l'on peut faire de la sottise ou du libertinage de leurs Confreres; de même qu'une femme vertueuse n'a point d'intérêt de se fâcher, lors qu'elle entend parler peu avantageusement d'une mal-

hon-

honnête fille. Je puis affurer au reste que sur l'article de la pudeur & de la Religion, j'ai été bien plus modeste & plus retenu qu'on ne l'a été dans le Recueil de Paris, où il y a de véritables ordures & des impiétez grossières imprimées avec Privilege.

Il me reste à avertir le lecteur que lors que j'ai écrit les Articles de CHARLEVAL & d'HENAULT, j'ignorois l'année de leur mort. J'ai sceu depuis l'impression que le premier est mort en 1693. âgé de 73. ans; & le second en 1682. J'ai dit aussi sur la parole de Mr. le Verrier que P. Richelet étoit petit-fils de Nicolas Richelet & je trouve que dans ses Notes sur son Recueil des Lettres, P. Richelet l'appelle son grand Oncle.





# T A B L E

D E S

# A U T E U R S

*Dont les Vies & les Epigrammes sont con-  
tenues en ce I. Volume.*

<b>A</b> DAM BILLAUT, ou Maître Adam.	129
<b>A</b> LIBRAI ( Vion d')	223
<b>D'</b> ANDILLI (Robert Arnauld)	147
<b>DU</b> BELLAI (Joachim)	29
<b>B</b> ENSERADE (Isaac de)	247
<b>BO</b> ILEAU DESPREAUX (Nicolas)	379
<b>B</b> REBOEUF (Guillaume de)	104
<b>B</b> USSI-RABUTIN (Roger de)	278
<b>C</b> AILLI (le Chevalier de)	168
<b>C</b> HAPELLE (Claude Emanuel Louiller)	231
<b>C</b> HARLEVAL (N. Faucon de)	90
<b>C</b> HARPENTIER (François)	360
<b>C</b> HEVREAU (Urbain)	348
<b>C</b> ORNEILLE (Pierre)	228
<b>C</b> OTTIN (Charles)	226

**D E S**

## XXVIII T A B L E

DESMARETS (Jean)	165
L'ETOILE (Claude de)	81
ST. EVREMONT (Charles de St. Denis Sieur de)	363
LA FONTAINE (Jean)	325
FURETIERE (Antoine)	234
ST. GELAIS (Mellin de)	22
GILBERT (N.)	166
GOMBAUD (Jean Ogier de)	120
GOMBERVILLE (Marin le Roi Sieur de)	154
D'HENAUT,	219
DESHOULIERES (Me).	313
LE LABOUREUR (Louis)	161
LINIERE (François Pajot)	372
MALHERBE (François)	40
MALLEVILLE (Claude de)	66
MAROT (Cement)	I
MAYNARD (François)	51
MENAGE (Gilles)	261
MOMMORT (Henri Louis Habert de)	277
MONTREUIL (Mathieu)	206
PASSERAT (Jean)	37
ST. PAVIN (Sanguin)	132
PAVILLON (Etienne)	374
PELISSON FONTANIER (Paul)	268
PERRAULT (Charles)	368
QUINAUT (Philippe)	244
RACAN (le Marquis de)	74
RACINE (Jean)	336
	RE-



## DES AUTEURS. XXIX

REGNIER DESMARAIS (François Seraphin)	388
RICHELET (Pierre César)	331
LA SABLIERE (Antoine de Rambouillet)	195
SANLEC (le P.)	240
SARRAZIN (Jean François)	86
SCARON (Paul)	94
SCUDERI (Madeleine de)	348
SEGRAIS (Jean Regnaud de)	339
LA SUZE (la Comtesse de)	275
TALLEMAND DE REAUX, (Mr.)	268
TRISTAN l'Hermite (François)	83
VILLEDIEU (Me. de)	257
VOITURE (Vincent)	74



DIA-



## D I A L O G U E.

**A.** **V**otre Livre paroît ; jé brûle de le voir ;  
On m'a dit qu'il est drole ; où le peut-on avoir ?

**B.** Chez les Freres Wetsteins ; c'est là qu'on le débite.

**A.** Est-il cher ? **B.** C'est selon. **A.** Bien relié s'entend.  
Pour trois Florins , Monsieur , je crois qu'on en est quite.

**B.** Fi donc , l'Ami ; l'Auteur vaut-il bien cet argent ?

**A.** Je conviens avec vous qu'il a peu de merite,  
Mais le livre se vend autant.



# EPIGRAMMES,

SONNETS, RONDEAUX, MADRIGAUX, ET CONTES EN VERS  
DES POETES FRANCOIS ANCIENS ET MODERNES.

LIVRE PREMIER.



CLEMENT MAROT.



LEMENT MAROT vivoit sous François Premier, duquel il fut Valet de Chambre. Son Pere étoit Jean Marot Poëte Normand ; il nâquit à Cahors en Quercy : il avoit le genie facile, aisé & naturel, sur tout pour l'Epigramme ; & on s'est étonné comment il a pû pénétrer si avant dans la Poësie Françoisise sans avoir d'étude. Le penchant qu'il fit paroître pour les nouvelles opinions de Calvin, fit qu'il ne put conserver les bonnes graces de François Premier, il fut même arrêté plusieurs fois pour le fait de la Religion ; car il parloit des mysté-

I. Partie.

A

res

res avec beaucoup de liberté, & plutôt en Athée qu'en véritable Chrétien. Apprehendant lui-même qu'on ne lui pût pardonner ses manières libres, il se retira à Genève; mais il lui arriva d'autres affaires: car on le convainquit d'adultère, & sans doute qu'il auroit été pendu, si Calvin, qui interposa son crédit, n'eut fait commuer cette peine en celle du fouët. Il fut obligé de s'enfuir à Turin, où il mourut dans la misère, âgé de 60. ans, en 1544. Il a suivi pour le style le caractère de la Cour de François Premier; il regnoit dans ce temps une manière de parler naïve & simple dont le burlesque est une mauvaise imitation. Marot, qui étoit un Poète de Cour, s'attachoit à flatter les passions, & à dire le plus agréablement qu'il lui étoit possible, les choses mêmes qui pouvoient choquer la pudeur. Il faut avouer néanmoins que la Poësie Françoisise lui a de grandes obligations, & qu'il sert encore de modèle à ceux qui veulent faire des Rondeaux, tant les siens sont naturels, quoiqu'ils ne soient pas tous dans les Regles de l'Art. Il y a encore de lui la Traduction en vers de 50. Pseaumes, qu'il fit sur la version que lui en avoit donnée le célèbre Vatable, si connu par les remarques sur l'Ecriture qui passent sous son nom.



*De l'Abbe & de son valet.*

Monseigneur l'Abbé & monsieur son Valet  
 Sont faits égaux tous deux comme de cire,  
 L'un est grand fol, l'autre petit follet,  
 L'un veut railler, l'autre \*gaudir & rire,  
 L'un boit du bon, l'autre ne boit du pire.

**Mais**

## L I V R E I.

Mais un débat au soir entre eux s'émeut,  
Car maître Abbé toute la nuit ne veut  
Etre sans vin, \* que sans secours ne meure,  
Et son valet jamais dormir ne peut,  
Tandis qu'au pot une goutte en demeure.

\* *Gaudir* est le mot latin tout pur *gaudere*, il n'est pas venu jusqu'à notre Siècle.

† *Que sans secours*. De peur que.



De la Sorbonne un docteur amoureux,  
Disoit un jour à sa Dame rebelle,  
Ainsi que font tous autres langoureux,  
Je ne peux rien meriter devous belle,  
Puis nous prêcha que la vie éternelle,  
Nous méritons par œuvres & par dits,  
Arguo sic, si Magister Lourdis,  
De sa Catin mériter ne peut rien,  
Ergo ne peut mériter Paradis,  
Car pour le moins Paradis la vaut bien.

\* Cette Epigramme ne se trouve point dans quelques éditions de Marot. Mais elle est dans celle de Niort par Nicolas Porteau. 1596. page 398.



Un gros Prieur son petit fils baisoit,  
Et mignardoit au matin en sa couche.  
Tandis rôtir sa perdrix on faisoit,  
Se lève, crache, \* émeutit & se mouche;



## EPIGRAMMES;

La perdrix vire †. Au sel de broque en bouche  
La devora, bien favoit la science;  
Puis quand il eut ‡ mis sur sa conscience  
Broc de vin blanc du meilleur qu'on élise:  
Mon Dieu, dit-il, donne moi patience,  
Qu'on a de mal à servir sainte Eglise!

\* Eternue.

† Tourne.

‡ Façon de parler qui est encore usitée dans le stile très-familier. On dit à un ami en lui présentant un verre de vin, mettez cela sur vôtre conscience.



*Pour monsieur de la Rochepot qui gagea  
contre la Reine que le Roi coucheroit  
avec elle.*

Or ça, vous avez vu le Roi,  
Ai-je gagné, dites Madame?  
Toute seule je vous en croi  
Sans le raport de lui, ne \* d'ame.  
Vrai est qu'au propos que j'entame  
Le Roi serviroit bien d'un tiers.  
Vous êtes deux témoins entiers,  
Car l'une est Dame, l'autre Maître;  
Mais j'en croirois plus volontiers  
Un enfant qui viendroit de naître.

\* Ni de personne.



*Sur la Reine de Navarre.*

Entre autres dons de graces immortelles  
 Madame écrit si haut, si doucement,\*  
 Que je m'étonne en voiant choses telles  
 Qu'on n'en reçoit plus d'ébahissement\*.  
 Puis quand je l'oi parler si sagement,  
 Et que je voi sa plume travailler;  
 Je tourne bride, & m'ébahis comment  
 On est si sot de s'en † émerveiller.

\* *Doucement*, tendrement, d'un stile doux & agréable,  
*Ecrire doucement* signifieroit autre chose en ce tems-ci.

\* d'Étonnement.

† De s'étonner.



*A Selva & à Heroet.*

Demandez vous \* qui me fait glorieux?  
 † Heleine a dit, & j'en ai bien memoire,  
 Que de nous trois elle m'aimoit le mieux:  
 Voila pourquoi j'ai tant d'aïse & de gloire,  
 Vous me direz qu'il est assez notoire  
 Qu'elle se moque, & que je suis deçu,  
 Je le fais bien; mais point ne le veux croire,  
 Car je perdrais l'aïse que j'ai receu.

\*Ce qui me donne de la vanité, les anciens auteurs retran-  
 choient quelque fois ce de ce qui, à la maniere des Latins qui  
 A 3 disoient

disoient *Quod Scio*, ce que je sai. Ceux à qui cette Epigramme est adressée étoient deux Poètes célèbres contemporains de Marot.

† Heleine a dit. C'est sans doute Heleine de Tournon, qu'il avoit choisie pour sa maîtresse poétique.



En m'oyant chanter quelquefois,  
Tu te plains qu'être je ne daigne  
Musicien, & que ma voix  
Merite bien que l'on m'enseigne,  
\* Voire que la peine je prenne  
D'apprendre ut, re, mi, fa, sol, la.  
Que Diable veux tu que j'apprenne ?  
Je ne bois que trop sans cela.

\* *Voire* vieux terme qui a été en usage jusqu'au milieu du siècle passé ; il signifie & même dans cette occasion.

† La beauté de cette Epigramme consiste dans une allusion qu'il fait au Proverbe communément reçu ; *boire comme un Chantre.*



*Sur une gageure perdue contre Heleine  
de Tournon.*

Pour un difain que gagnates mardi,  
Cela n'est rien, je ne m'en fais que rire :  
Et fus très aise alors que le perdi,  
Car aussi bien je voulois vous écrire,  
Et ne savois bonnement que vous dire ;  
Qui est assez pour se taire tout coy.

Or paieez vous, je vous baille de quoy,  
 D'aussi bon cœur que si je le donnoie.  
 Que plût à Dieu que ceux à qui je doy  
 Fussent contens de semblable monnoie!



*Réponse de la Reine de Navarre  
 pour Heleine de Tournon.*

Si ceux à qui devez, comme vous dites,  
 Vous cognoissoient comme je vous cognois,  
 Quite seriez des dettes que vous faites,  
 En leur paiant un dixain toutefois,  
 Tel que le votre \*, qui vaut mieux mille fois  
 Que l'argent deu par vous en conscience:  
 Car estimer, on peut l'argent au poids;  
 Mais on ne peut, & j'en donne ma voix,  
 Asez priser vôte belle science.

\* Quelques poëtes se donnoient alors la licence de compter pour rien une syllabe féminine, ou un e muët, quand il tomboit après l'Hémistiche.



*Replique de Marot à la Reine  
 de Navarre.*

Mes Créanciers qui de Dixans n'ont \* cure,  
 Ont leu le vostre, & sur ce leur ai dit:  
 Sire Michel, sire Bonaventure,  
 La sœur du Roi a pour moi fait ce dit.

A 4

Lors

Lors eux † cuidans que fuisse en grand crédit,  
 M'ont appelé, Monsieur, à cri-&-cor.  
 Et m'a valu votre escrit autant qu'or:  
 Car promis ont non seulement d'attendre,  
 Mais d'en prester (foi de marchand) encor:  
 Et j'ai promis (foi de Clément) d'en prendre.

\* Qui ne se foucient gueres de Vers.

† Croiant.



*Au Roi de Navarre.*

Mon second (a) Roi j'ai une haquenée, (b)  
 D'assez bon poil; mais vieille comme moi,  
 A tout le moins long-temps a qu'elle est née,  
 Dont elle est foible & son Maître en esmoy, (c)  
 La poure bête, aux signes que je voy,  
 Dit qu'à grand peine ira jusqu'à Narbonne.  
 Si me voulez en donner une bonne,  
 Sçavez (d) comment Marot l'acceptera?  
 D'aussi bon cœur, comme la fienne il donne,  
 Au (e) fin premier qui la demandera.

(a) *Mon second Roy*, Marot appelle le Roy de Navarre son second Roy, parce qu'étant attaché à François Premier par son service, il devoit le regarder comme son premier Roy, au lieu que l'attachement qu'il avoit au Roy & à la Reine de Navarre n'étoit que de civilité, comme un Courtisan s'attache à un grand Seigneur.

(b) *Haquenée*, c'est une cavale qui va l'amble.

(c) *Esmoy*, chagrin.

Et a bien cet esprit mignonne,



## L I V R E I

De sentir plaisir & esmoy,  
Aussi bien comme vous & moy.

C'est ce que Marot dit la Chienne de la Reine.

(d) *Savez comment* pour *savez vous comment*.

(e) *Au fin premier*, maniere de parler qui signifie *precisément le premier*, elle est encore en usage en quelques Provinces de France: *le fin premier*, *le fin dernier*, pour dire positivement le premier & le dernier.



La nuit passée à moi s'est amusé  
Le Dieu d'Amours, au moins je le songeoie,  
Lequel me dit, pauvre amant refusé  
D'un seul baiser, prend réconfort & joie;  
Ta maitresse est de douceur la mont-joie:  
Dont comme croi, son refus cessera.  
Ha, disje, Amour, ne fais quand ce fera.  
Le meilleur est que bien-tôt me retire.  
Avec sa Dame à peine couchera  
Qui par prière un seul baiser n'en tire.



*De Diane.*

\* Etre Phebus bien souvent je désire,  
Non pour connoître herbes divinement,  
Car la douleur qui mon cœur veut occire  
Ne se guérit par herbe aucunement.  
Non pour avoir ma place au firmament  
Car en la terre habite mon plaisir.

Non pour son Arc encontre Amour saisir,  
 Car à mon Roi ne veux être rebelle.  
 Estre Phebus seulement j'ai desir,  
 Pour estre aimé de Diane la belle.

\* Cette Epigramme est peu de chose si on la compare avec celles qui en ont été imitées. Voyez l'article de Monsieur Ferrand.



Fille qui prend fâcheux mari,  
 Ce disoit Alix à Collette,  
 Aura toujours le cœur marri,  
 Et mieux vaudroit dormir seulette.  
 Il est vrai, dit la sœur doucette,  
 Mais contre un fâcheux endormi,  
 La vraie & certaine récepte  
 Ce seroit de faire un ami.



*Des cerfs en Rut & des Amoureux.*

Les Cerfs en Rut pour les Biches se battent,  
 Les Amoureux pour les Dames combattent,  
 Un même effet engendre leurs discords:  
 Les Cerfs en rut d'amour brament, & crient,  
 Les Amoureux gémissent, pleurent, prient,  
 Eux & les Cerfs feroient de beaux accords!  
 Amants sont cerfs à deux pieds sous un corps:  
 Ceux

Ceux ci \* a quatre, & pour venir aux testes  
 Il ne s'en faut que ramures & corps  
 Que vous, Amants, ne soiez auffi bestes.

\* L'Hiatus, ou la rencontre d'une voyelle finale, avec une autre voyelle qui commence le mot suivant, n'est plus souffert; quelques uns ont voulu faire passer *pen à peu* & autres mots composez de cette manière, mais leur exemple n'a point été suivi.



*D'Heleine de Tournon.*

Au mois de Mai, comme on saignoit la belle,  
 Je vins ainsi son medecin reprendre:  
 Lui tires-tu sa chaleur naturelle?  
 Trop froide elle est, bien me l'a fait apprendre.  
 Tais toi, dit-il, content je te vai rendre.  
 J'ôte le sang qui la fait rigoureuse,  
 Pour prendre humeur en amour vigoureuse,  
 Selon ce mois qui chasse tout esmoi.  
 Ce qui fut fait, & devint amoureuse;  
 Mais le diable est que ce n'est pas de moi.



Lors que Maillard Juge d'Enfer menoit  
 A Mont-faucon \* Samblançai l'ame rendre  
 A vôtre avis lequel des deux tenoit  
 Meilleur maintien? pour vous le faire entendre,  
 Maillard sembloit homme qui mort va prendre,

Et Samblançai fut si ferme vieillard,  
 Que l'on cuidoit, pour vrai, qu'il menât pendre  
 A Mont-faucon le Lieutenant Maillard.

\* C'est proprement le lieu où l'on porte encore aujourd'hui les corps de ceux qui ont été exécutez à Paris, mais anciennement les criminels étoient menez jusqu'à ce lieu, pour y subir leur sentence. Cet usage de faire mourir les criminels hors des Villes, est encore pratiqué en beaucoup de pais.



L'argent par terme recueilli  
 Peu de prouffit souvent ameine  
 Parquoi Monseigneur de Juilly,  
 Qui savez le vent \* qui me meine,  
 Plaise † vous ne prendre la peine,  
 De diviser si peu de bien ‡;  
 Car ma boëtte n'est pas si pleine,  
 Que cinq cents francs n'y tiennent bien.

\* *Le vent qui me meine*, Marot vouloit parler ici de ce défaut d'argent ordinaire aux Poëtes.

† *Plaise vous*, c'est-à-dire, qu'il vous plaise ne pas prendre la peine.

‡ C'étoit une pension qu'avoit Marot.



Je fus Jouan fans avoir femme,  
 Et fol (a) jusqu'à la haute game.  
 Tous fous & tous Jouans aussi,  
 Venez pour moi prier ici,  
 L'un après l'autre & non ensemble,

Car

Car le lieu feroit (ce me semble)  
 Un petit (b) bien étroit pour tous;  
 Et puis s'on (c) ne parloit tout doux (d),  
 Tant de gens me romproient mon somme.  
 Au surplus quand quelque sage homme  
 Viendra mon Epitaphe lire,  
 J'ordonne, s'il se prend à rire,  
 Qu'il soit des fols Maître passé;  
 Faut-il rire d'un trépassé?

(a) Cette Epitaphe est faite pour le fou d'une Princesse, ce fou s'appelloit Jouan.

(b) *Un petit*, diminutif qui est assez ordinaire à Marot, & qui a quelque chose de naïf, on peut en voir un exemple dans un Rondeau qu'il adresse à un de ses créanciers.

Un bien petit de près me venez prendre  
 Pour vous payer. . . .

Quand je seray plus garny de cliquaille,  
 Vous en aurez: mais il faut attendre,  
 Un bien petit.

(c) *Et puis s'on ne parloit &c.* pour *Et puis si on ne parloit*. Les Ecrivains qui sont venus dans le XVI. siecle, sur tout les Poëtes, retranchoient ainsi la seconde lettre de *Si*, ils faisoient aussi ce retranchement dans la negative *ni*. *En mon vivant n'après ma mort*, pour *ni après ma mort*, ce qu'ils pratiquoient aussi dans les pronoms *son*, lorsqu'ils étoient au féminin, *Contre celle qui fut s'amie*, pour *son amie*, c'est comme l'écrit Marot lui même, *un jour*, continue-t-il, *j'escrivis à m'amie*, pour *à mon amie*; on se sert encore de ce dernier dans la conversation familiere. Cette maniere de retrancher la seconde lettre de *si* avant *on*, s'est conservée dans quelques Provinces, elle est maintenant dans l'usage commun, lorsqu'il y a *il* après *si*.

(d) *Tout doux*, c'est-à-dire, doucement, maniere de parler qui se trouve encore dans la conversation des Bourguignons, & même de quelques Parisiens.





Mes beaux Peres Religieux \*,  
 Vous dînez pour un grand mercy †,  
 O gens heureux ! ô demi-Dieux !  
 Plût à Dieu que je fusse ainſy !  
 Comme vous vivrois fans ſoucy ;  
 Car le vœu qui l'argent vous ôte,  
 Il eſt clair qu'il défend auſſy ,  
 Que ne payez jamais vôtre hôte.

\* Cette Epigramme n'eſt pas de Marot , mais elle a paſſé ſous ſon nom ; quoi qu'il en ſoit, elle eſt belle & mérite bien d'être miſe dans ce Recueil.

† Cette Epigramme eſt adreſſée aux Cordeliers.

Les Cordeliers faiſoient encore vœu du temps de Marot de ne point toucher d'argent, nous en avons même un exemple dans le ſouper des Franciſcains rapporté par Eraſme ; s'ils étoient maintenant de même, ce ſeroient des gens bien embarraſſez.



Tu diſ, Marot, par tes raiſons,  
 Qui ne valent le \* publier  
 Que quand allons par les maiſons,  
 Diſſons fans bourſe délier.  
 D'un cas je te veux ſupplier,  
 Puisque tu n'as argent en poupe,  
 Comme moy rend toy Cordelier,  
 Tu diſſeras comme je ſoupe.

\* Cette Epigramme eſt une répoſe à la précédente, elle eſt faite par un Secrétaire de Monſieur le Duc d'Orléans, qui croioit que Marot avoit fait l'Epigramme précédente.

† Ne

† *Ne valent le publier, c'est-à-dire, ne valent pas publication, maniere de parler ordinaire aux Latins, où l'infinitif du verbe se met pour le nom dénommatif d'une chose: SCIRE tuum nihil est, pour scientia tua; velle tuum, pour voluntas tua.* Elle étoit en usage dans le dernier siècle.

*Tu as tout seul TON BOIRE & ton repas, dit Marot, pour dire ta boisson. S. Gelais dit, N'en blâmez point MON TAIRE ou OUBLIER, pour mon silence & mon peu de memoire, & Joachim du Bellay, UN CROIRE de leger les foux y entretient; Nature A NÔTRE NAISTRE heureusement feconde: & dans l'autre siècle cette maniere de parler étoit quelquefois en usage, Vous le ferez entendre, dit M. de Balzac, par quelque Sarbacanne raisonnable qui soit animée de votre BIEN DIRE; & ailleurs, mais quoique votre estime & votre BIEN DIRE soient de très-grand prix: on se sert assez souvent de cette maniere; à leur dire, ce qui est comme dans ces premieres phrases, mettre l'infinitif pour le nom.*



*Sur un baiser pour lequel on se fait prier.*

Un doux nenni avec un doux soûrire,  
Est tant honneste, il le vous faut apprendre,  
Quant est de oui, si veniez à le dire,  
D'avoir trop dit je voudrois vous reprendre:  
Non que je sois ennuyé d'entreprendre,  
D'avoir le fruit dont le desir me \* point;  
Mais je voudrois qu'en me le laissant prendre,  
Vous me disiez; non vous ne l'aurez point.

\* *Me point, c'est-à-dire, me fait languir, me chagrine, me tourmente.*



Amour trouva celle qui m'est amere,  
Et je y étois, j'en sai bien mieux le conte:

Bon jour, dit-il, bon jour Venus ma mere;  
 Puis tout d'un coup, il voit qu'il se méconte,  
 Dont la couleur au visage lui monte,  
 D'avoir failli honteux, Dieu fait combien.  
 Non, non, Amour, ce dis-je, n'ayez honte;  
 Plus clair-voyans que vous s'y trompent bien.



\* Vous êtes belle en bonne foi,  
 Ceux qui disent que non, sont bestes;  
 Vous êtes riche, je le voy,  
 Qu'est-il besoin d'en faire enquestes?  
 Vous êtes bien des plus honnestes,  
 Et qui le nie est bien rebelle;  
 Mais quand vous vous loüez vous n'êtes  
 Honnête, ne riche, ne belle.

\* C'est une imitation de la 32. Epigramme du 1. Livre de Martial, qui commence par *Bella es &c.*



\* Tu as tout seul, Jean Jean, vignes & prez,  
 Tu as tout seul ton cœur & ta pecune,  
 Tu as tout seul deux logis diaprez,  
 Là où vivant ne pretend chose aucune,  
 Tu as tout seul le fruit de ta fortune,  
 Tu as tout seul ton boire & ton repas,  
 Tu as tout seul toutes choses fors une,  
 C'est que tout seul ta femme tu n'as pas.

\* Cette Epigramme est encore prise de Martial. Elle commence par *Prædia solus habes &c.* & est adressée à Candidus. L. III. 26.



\* Jamais Alix son feu mari ne pleure  
 Tout à part soy, tant est de bonne forte,  
 Et devant gens il semble que sur l'heure  
 De ses deux yeux une fontaine forte.  
 De faire ainsi, Alix, si te deporté,  
 Ce n'est point deüil quand louïange on en veut,  
 Mais le vrai deüil fais-tu bien qui le porte?  
 C'est cestui-là qui fans témoins se deult.

\* C'est aussi une traduction presque littérale de l'Epigramme de Martial adressée à Gellia, qui commence par ces mots, *Amissum non flet, cum sola est Gellia, patrem*, & il n'y a presque que cette différence que Martial parle du Pere de Gellia, & Marot du mari d'Alix.



\* S'il m'en souvient, Vieille, au regard hideux,  
 De quatre dents je vous ai vû mâcher;  
 Mais une toux dehors vous en mit deux,  
 Une autre toux deux en fit crâcher.  
 Or pouvez bien touffir sans vous fâcher,  
 Car ces deux toux y ont mis si bon ordre,  
 Que si la tierce y veut rien arracher,  
 Non plus que vous, n'y trouvera que mordre.

\* Cette Epigramme, qui est aussi imitée de Martial, a néanmoins dans la chute, quelque chose de plus plaifant, parce que ce mot de mordre qui n'est point dans le latin, fait un jeu assez agréable. L'Epigramme de Martial est adressée à Ælia, & commence *Si memini fuerant &c.*



\* Pauline est riche & me veut bien  
 Pour mari, je n'en ferai rien,  
 Car tant vieille est que j'en ai honte.  
 S'elle étoit plus vieille d'un tiers,  
 Je la prendrois plus volontiers,  
 Car la dépêche en seroit prompte.

\* Autre imitation de Martial. L'original est plus galant,  
 & laisse davantage à penser. L'Epigramme latine commen-  
 ce, *Nubere Paula cupit nobis &c.*



\* Ta lettre Mellin † me propose,  
 Qu'un gros sot en rime compose,  
 Des vers par lesquels il me point.  
 Tiens-toi feur qu'en rime n'en prose,  
 Celui n'écrit aucune chose,  
 Duquel l'ouvrage on ne lit point.

\* C'est la traduction de la 9. Epigramme du 3. Livre de  
 Martial qui commence par ce Vers: *Versiculos in me narra-  
 tur scribere Cinna &c.*

† Mellin de S. Gelais, Poëte assez celebre qui a fait des  
 Vers Latins & des Vers François, & qui mourut à Paris,  
 sous le regne d'Henri I L.



\* Catin veut épouser Martin,  
 C'est fait en très-fine femelle:  
 Martin ne veut point de Catin,  
 Je le trouve aussi fin comme elle.

\* Cette



\* Cette Epigramme qui commence dans l'original, par *Nubere vis Prisco &c.* est la 6. du 9. Livre de Martial.



\* Au Curé, ainsi comme il dit,  
Plaisent toutes belles femelles,  
Et ont envers lui grand credit,  
Tant Bourgeoises que Damoiselles.  
Si lui plaisent les femmes belles,  
Autant qu'il dit, je n'en fai rien;  
Mais une chose fai-je bien,  
Qu'il ne plaît à pas une d'elles.

\* On trouve toute la pensée de cette Epigramme dans la 65. de l'onzième Livre de Martial. Elle commence, *Nescio tam multis quid scribas saepe puellis.*



### Rondeau.

Hors du couvent (a) l'autre hier sur la (b) coudrette  
Je rencontrai mainte nonne proprette  
Suivant l'Abbesse en grand' dévotion.  
Si (c) cours après, & par affection,  
Vins abborder la plus jeune & tendrette.

Je (d) l'arraisonne, elle plaint, & (e) regrette.  
Dont je cognus certe que la pauvrette  
Eût bien voulu autre vacation,

Hors du couvent.

Toutes avoient sous vesture secrette,  
Un teint vermeil, une mine saffrette,

Sans

Sans point avoir d'amour \* fruition.

Ah! (dis-je alors) quelle perdition

Se fait ici, de ce dont j'ai † souffrette,

Hors du couvent !

(a) Avant hier.

(b) La coudraie lieu planté de coudriers.

(c) *Si pour si est ce que.* Ni l'un ni l'autre ne se dit plus.  
Le second se trouve souvent dans Vaugelas.

(d) Je raisonnai avec elle, j'entrai en conversation.

(e) Regretter ne se dit plus au neutre il est actif.

\* Jouissance.

† De ce qui me manque.



*Autre*

*De l'Amour antique.*

Au bon vieux temps un train d'amour régnoit,  
Qui sans grand art & dons se démenoit,  
Si qu'un bouquet donné d'amour profonde,  
C'étoit donné toute la terre ronde,  
Car seulement au cœur on se prenoit.

Et si par cas à jouir on venoit  
Savez vous bien comme on s'entretenoit ?  
Vingt-ans, trente ans: cela duroit un monde,

Au bon vieux temps.

Or est perdu ce qu'Amour ordonnoit.  
Rien que pleurs feints, rien que changes on n'oit.  
Qui voudra donc qu'a aimer je me fonde,

Il faut premier que l'amour on refonde,  
 Et qu'on la mene, ainsi qu'on le menoit  
 Au bon vieux tems!



*Autre*

*Pour servir de reponse au précédent,  
 par victor Brodeau.*

Au bon vieux temps que l'amour par bouquets  
 Se démenoit, & par joieux caquets,  
 La femme étoit trop sotte ou trop peu fine:  
 Le temps depuis, qui tout fine & affine,  
 Lui a montré à faire ces aquets.

Lors les Seigneurs étoient petits naquets,  
 D'Aux & d'oignons se faisoient les banquets,  
 Et n'étoit bruit de ruer en cuisine,

Au bon bieux temps!

Dames aux huis n'avoient clefs ne loquets\*;  
 Leur Garderobe étoit petits paquets  
 De canevas ou de grosse étamine:  
 Or, diamants, on laissoit en leur Mine,  
 Et les couleurs porter aux perroquets

Au bon vieux tems!

\* Aux portes de leur chambre, & n'étoient point renfermées; on entroit chez elles quand on vouloit.

Ce Rondeau n'a rien de fort merveilleux, mais on l'amis ici, à cause de la reputation que son auteur a eue autrefois, & qui a fait que Voiture a parlé de lui dans le fameux Rondeau, *Ma foi c'est fait*, que l'on rapportera en son lieu.



## M E L L I N D E S. G E L A I S.

**S**aint Gelais originaire du Poitou & natif d'Angoulesme, Abbé de Reclus, au seizième siècle, sous François Premier & Henri II, étoit fils naturel du Poëte Octavien de Saint Gelais, qui fut Auteur du Sonnet qu'il fit passer d'Italie en France. Il avoit un talent particulier pour les Epigrammes. Lui & Marot partageoient tous les esprits de la Cour & du Royaume. Cependant Saint Gelais étoit plus savant & plus raffiné, il y avoit dans ses Vers un tour plus naturel & plus doux. Ronsard commençant à paroître, obligea S. Gelais de retourner aux Vers Latins; il mourut en 1554. sa raillerie tres-libre lui attira beaucoup d'ennemis. On trouve dans la plûpart de ses vers des saletez qui sont exprimées grossièrement, & nous pourrions peut-être dire que c'étoit le genie de son siècle, voiant sur tout Marot & Rabelais, qui n'ont pas des expressions plus délicates; mais Ronsard & Joachim du Bellay qui ne paroissoient pas moins addonnez au plaisir que S. Gelais, se sont exprimez néanmoins d'une manière plus supportable. Les ouvrages de ce Poëte consistent en Vers pour des \* Tournois, en Sonnets, en Madrigaux, en Quatrains, en Dizains, & autres petites pièces. Il pourroit bien passer pour ce Poëte de Cour, que nous représente Joachim du Bellay dans son Poëte Courtisan.

\* C'est ce qu'on appelle maintenant Carousels.



Un Charlatan disoit en plein marché ,  
 Qu'il montreroit le Diable à tout le monde.  
 Si n'y en eut , tant fut-il empêché ,  
 Qui ne courût pour voir l'esprit immonde.  
 Lors une bourse assez large & profonde  
 Il leur déploye & leur dit , Gens de bien ,  
 Ouvrez vos yeux , voyez , y a t-il-rien ?  
 Non , dit quelqu'un des plus près regardans ,  
 Et c'est , dit-il , le Diable , oyez-vous bien ,  
 Ouvrir sa bourse & ne voir rien dedans.



Tu te plains \* , ami , grandement ,  
 Qu'en mes Vers j'ai loüé Clement † ,  
 Et que je n'ai rien dit de toy :  
 Comment veux-tu que je m'amuse ,  
 A loüer ni toi ni ta muse ,  
 Tu le fais cent fois mieux que moy ‡ .

\* Cette Epigramme est adressée à un importun qui se plaignoit de ce que S. Gelais n'avoit pas fait son éloge.

† C'est Clement Marot à qui Saint Gelais adresse quelques-unes de ses Poësies.

‡ Pourquoi te donnerois-je des louanges , tu s'en donnes assez toi même.



Si plus de bien je n'ay sceu publier  
 De vous , Madame , & plus d'honneur vous faire ;  
 N'en



N'en blamez point mon \* Taire ou oublier ;  
 Ne la grandeur du † difficile affaire,  
 Qui se peut mieux commencer que parfaire :  
 Blamez celui dont la sublimité,  
 A des vertus le nombre limité ;  
 Car s'il en eut mis d'autres en usage,  
 Nous eussions pû par même extrémité,  
 Vous mériter, moy louer davantage.

\* C'est-à-dire, mon silence & mon peu de mémoire.

† Ce terme que S. Gelais met ici du masculin, est maintenant féminin. Nous avons quelques-uns de ces mots dont le genre a changé. Charon fait *Preface* du masculin, quoiqu'il soit féminin dans l'usage présent. *Navire* qui étoit féminin autrefois, n'est plus maintenant que masculin.



Un Maître és \* Arts mal chauffé & vestu ;  
 Chez un Païsan demandoit à repaître,  
 Disant qu'on doit honorer la vertu, †  
 Et les Sept Arts dont il fut passé Maître.  
 Comme Sept ‡ Arts ? répond l'homme champestre ;  
 Je n'en fai nul hormis mon labourage ;  
 Mais je suis saoul quand il me plaît de l'être,  
 Et si nourris ma femme & mon ménage.

\* Ce qu'il dit ici du Maître és Arts convient aussi à bien des Sçavans, & sur tout aux Poètes, qui ne sont pas les gens les plus fortunez du monde.

Et qui n'étant vêtus que simple Bureau,  
 Passent l'Esté sans linge, & l'hiver sans Manteau.

Le titre de Maître és Arts, dont parle ici S. Gelais, étoit autre-

autrefois en réputation ; mais il est tombé maintenant aussi bien que le titre de Docteur, on sçait qu'il ne faut que de l'argent pour y parvenir ; qui dit à présent Docteur, dit peu de chose.

† Ces sortes de gens ne parlent que de leur science & de leur vertu ; c'est ainsi que Damon s'en explique en parlant de lui-même.

*Puisqu'ici la vertu n'a plus ni feu ni lieu.*

C'est le grand besoin qu'ils en ont leur en fait souvent parler, afin d'en pouvoit acquerir ; mais ils parlent ainsi toute leur vie.

‡ Les Sept Arts qu'il falloit autrefois savoir pour être Maîtres Arts sont, la Grammaire, la Réthorique, la Philosophie, &c.



Si Charles \* n'étoit grand menteur,  
Jamais n'eut été Inventeur,  
Du Livre qu'il a publié ;  
Et si on l'en a guerdonné †,  
C'est afin qu'il perde en lisant,  
Le plaisir trop mal ordonné,  
Qu'il avoit pris en médifant.

\* Cette Epigramme regarde les critiques de mauvaise foy qui veulent reprendre en écrivant ; quoiqu'on n'ait rien dit que de juste.

† *Guerdonner*, signifie récompenser.

Quand à ce qui touche moi-même,  
Sçachez que la bonte suprême,  
Vous *guerdonnera* largement,  
Pour m'avoir donné logement.

Dit Scarron.



Chatelus donne à déjeuner  
 A six pour moins d'un carolus (a),  
 Et Jacquelot donne à dîner,  
 A plus, pour moins que Chatelus.  
 Après tels repas dissolus (b),  
 Chacun s'en va gay & fallot (c),  
 Qui me perdra (d) chez Chatelus,  
 Ne me cherche chez Jacquelot.

*a* Carolus étoit une piece de monnoye qui vaut dix deniers, il en faut six pour faire cinq sols.

*b* Dissolus, c'est-à-dire, finis, ce terme ne se prend plus dans cette signification; mais il signifie seulement, corrompu de mœurs & qui mene une vie criminelle.

*c* Fallot, signifie leger: Cy-dessous gist & loge enferre, ce très-gentil fallot Jean Serre, dit Clement Marot.

*d* Perdra, veut dire ici, qui ne me trouvera point.



Nôtre vicaire un jour de Feste  
 Chantoit un Agnus gringoté,  
 Tant qu'il pouvoit à pleine teste,  
 Pensant d'Annette estre écouté.  
 Annette de l'autre côté  
 Pleuroit attentive à son chant;  
 Dont le Vicaire en s'approchant,  
 Lui dit: pourquoi pleurez vous belle?  
 Ah messire Jean, ce dit-elle,  
 Je pleure un âne qui m'est mort,

Qui

Qui avoit la voix toute telle  
Que vous, quand vous criez si fort.

Ce conte est tiré des *Facéties* de *Poge* & est le 230. de son recueil. Barlette l'a raporté dans son sermon du 1. Dimanche de Carême. Il se trouve aussi dans les contes d'Ouville & Monsieur de la Monnoie l'à mis en vers latins.



Un Quidam voulant être prestre,  
A l'Evêque se presenta,  
Lequel lui dit si tu veux l'estre:  
*Quot sunt septem Sacramenta?*  
Ce mot bien fort l'épouventa  
Puis il dit: *Tres. L'Evêque Quas?*  
*Sunt fides, spes, & charitas.*  
Par bien tu as bien répondu:  
Sus cleric, qu'on dépesche son cas,  
Il mérite d'être tondu.



*'Au Pseautier de Madame de Nemours.*

Si Dieu mettoit les dons en vous & moi  
Qu'avoir l'auteur de cette œuvre parfaite  
Pour vôtre part seriez femme de Roi,  
Et par souhait j'en serois le Prophète

Cette pensée est très délicate. David étoit Roi & Prophète; Saint Gelais dit à Madame de Nemours qu'il lui souhaite d'être Reine, & qu'il ne voudroit que le plaisir de lui avoir prédit cette dignité.



*Au Calendrier des Heures de S. Leger,  
l'une des filles de la Reine.*

Si vous plaisoit marquer en teste  
Quelque jour marqué pour m'aimer,  
Je l'aurois pour une grand, fête ;  
Mais point ne la voudrois chommer.

*Chommer s'abstenir de tout travail, ce verbe est Neutre & Actif. On dit chommer une fête, chommer un saint.*



*Epitaphe pour un vieillard Amoureux.*

S'on ne mouroit qu'en guerre ou par excez,  
Ce vieillard ci \* fût au nombre des vifs.  
Mais il fut pris d'un plus étrange accez  
Quand ses esprits furent du corps ravis.  
Les medecins dirent tous d'un advis  
Qu'il eust encor bien longuement vécu ;  
Si n'eut été le regret d'un écu  
Qu'il avoit mis pour santé aquerir,  
Dont il reprit le mal qui l'a vaincu.  
Aimant trop mieux un écu que guerir.

\* Seroit au nombre des vivants ; c'est-à-dire, vivroit encore.





*Conte attribué à S. Gelais.*

Une vieille se confessoit  
 De ses péchez à frere Jean ;  
 Mais cette vieille ne cessoit  
 De vessir de crainte & d'ahan.  
 Le pauvre frere disoit bran,  
 Vertu sans bieu ! voila merveille ;  
 Depechez vous. Lors, dit la vieille ;  
 Conseillez moi, mon pere en Dieu ;  
 Par bieu, dit-il, je te conseille  
 D'aller vessir en autre lieu.



## JOACHIM DU BELLAY.

Jochim du Bellay de l'illustre Maison de du Bellay en Anjou, naquit à Liré à douze lieuës du Diocèse de Nantes. Il étoit Chanoine & Archidia- cre de l'Eglise de Paris, parent du Cardinal du Bellay. Il parut à la Cour de François Premier & d' Henri Second avec beaucoup d'éclat. Il s'adonna d'abord à la galanterie comme les autres Poëtes de son siecle, & même comme un grand nombre de ces derniers temps ; c'est pourquoi la Muse de Joachim du Bellay est remplie de tant d'Amours. Il alla à Rome avec le Cardinal du Bellay son Cousin ; c'est-là qu'il écrivit ses Regrets, dans lesquels on trouve d'excellens endroits. Etant revenu de Rome

me prêt de se retirer de la galanterie , il fut nommé Archevêque de Bordeaux par la démission du Cardinal du Bellay ; mais il mourut avant que d'être sacré , & ce fut le premier Janvier 1560. il étoit âgé de 37. ans. Il avoit pour la Poësie la douceur qu'on remarque dans Catulle , & la fécondité d'Ovide ; c'est pourquoi on le comparoit à ces deux Poëtes. On remarque quelque chose d'agréable dans ses petits Vers sur tout ; & quelque chose de grand dans ses Sonnets , qui sont même estimez à présent. Quoiqu'il n'ait fait que très peu d'Epigrammes Françaises , nous ne laisserons pas de rapporter de lui quelques Vers , ce sont sur tout des Sonnets , dans lesquels on trouve encore des grâces que le temps n'a pas fait vieillir. On peut dire que cette espece de Poësie est une Epigramme de 14 Vers ; car la chute de l'Epigramme s'y doit rencontrer. Ce que nous en rapporterons est tiré de ses Regrets, dans lesquels il dépeint les déréglemens de la Cour de Rome ; d'un Songe qu'il feint avoir eu, & des Antiquitez de Rome.



Si je monte au Palais, je n'y trouve qu'orgueil,  
Que vice déguisé, qu'une cérémonie ;  
Qu'un bruit de tabourin, qu'une étrange harmonie,  
Et de rouges habits un superbe appareil.

Si je descends en banque, un amas & recueil  
De nouvelles je trouve ; une usure infinie,  
De riches Florentins une troupe bannie,  
Et de pauvres Sienois, un lamentable deuil.

Si je vais plus avant, quelque part où j'arrive,  
Je trouve de Venus la grand'bande lascive,

Dref-

Dressant de tous côtez mille appas amoureux.

Si je passe plus outre, & de la Rome neuve,  
Entre en la vieille Rome, adoncque je ne treuve,  
Que de vieux Monumens un grand monceau pier-  
reux.

\* C'est ici que commence la description que du Bellay veut faire de Rome, & où il en reprend les desordres. Il y a plus de quatre cens ans que d'autres l'ont fait avant lui. On peut voir sur ce sujet le Chapitre 11. de la seconde partie du *Defensor pacis*, de Marsile de Padoüe. On peut ajouter à ces peintures de la Ville de Rome la Rome ridicule de S. Amand.

*Je trouve de Venus la grand' bande lascive.* Du Bellay fait ici allusion à ce qu'il rapporte un peu plus bas, que l'on ne voit pas les honnêtes Dames Italiennes marcher dans les Ruës de Rome, & qu'on n'y rencontre que les Courtisannes.

La Dame Romaine en gravité marchant,  
Comme le Conseillere ou femme de Marchand,  
Ne s'y pourmene point, & ny voit-on que celles,  
Qui se font de la Cour l'honnête nom donné.



Il fait bon voir, Paschal \*, un Conclave ferré,  
Et l'une Chambre à l'autre également voisine,  
D'Antichambre servir, de Salle & de Cuisine,  
En un petit recoin de dix pieds en quarré.

Il fait bon voir autour le Palais emmuré,  
Et briguer là dedans cette troupe divine,  
L'un par ambition, l'autre par bonne mine,  
Et par despit de l'un être l'autre adoré.

Il fait bon voir dehors toute la Ville en armes,  
Crier le Pape est fait, donner de faux alarmes,  
Saccager un Palais; mais plus que tout cela

Fait bon voir qui de l'un, qui de l'autre se vante,  
Qui met pour celui-ci, qui met pour celui-là,  
Et pour moins d'un escu dix Cardinaux en vente.

\* Ce Paschal à qui du Bellay adresse ce Sonnet est un Ecrivain du XVI siecle, qui nous a laissé quelques ouvrages Latins.



Veux tu savoir, Duthier \*, quelle chose c'est Rome?  
Rome est de tout le monde un public Echaffaut,  
Une Scene, un Theatre auquel rien ne defaut †,  
De ce qui peut tomber és actions de l'homme.

Ici se voit le jeu de la fortune & comme  
Sa main nous fait tourner ‡ ores bas ores haut,  
Ici chacun se montre, & ne peut, tant soit caut †,  
Faire que tel qu'il est le peuple ne le nomme.

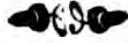
Ici du faux & vrai la Messagere court,  
Ici les courtifans font l'amour & la cour,  
Ici l'ambition & la finesse abonde.

Ici la liberté fait l'humble audacieux,  
Ici l'oisiveté fait le bon vicieux,  
Ici le vil Faquin discourt des faits du monde.

\* Duthier, il étoit. Conseiller & Secretaire d'Etat.  
† Rien ne defaut, c'est-à-dire, rien ne manque.

*Ores bas ores haut*, tantôt en bas, tantôt en haut, c'est de la Fortune que cela s'entend.

*Et ne peut tant soit cant*, c'est-à-dire, si rusé, si déguisé, si fort qu'il soit sur ses gardes. *Cant* vient de *cantus*, qui signifie un homme soigneux, circonspect, ou même politique.



Nous ne faisons la cour aux filles de mémoire,  
Comme vous qui vivez libres de passion;  
Si vous ne sçavez donc nôtre occupation,  
Ces dix vers ensuivans vous la feront notoire.

Suivre \* son Cardinal au Pape, au Consistoire,  
En Chapelle, en visite, en Congrégation,  
Et pour l'honneur d'un Prince ou d'une Nation,  
De quelqu'Ambassadeur accompagner la gloire,

Estre en son rang de garde auprès de son Seigneur,  
Et faire aux survenans l'accoutumé honneur,  
Parler du bruit qui court, faire † de l'habile homme!

Se promener ‡ en housse, aller voir d'huis en huis,  
La marte ou la victoire & s'en au Juifs,  
Voilà mes Compagnons les passe-tems de Rome.

\* *Suivre son Cardinal*, c'est que Joachim du Bellay étoit à Rome auprès du Cardinal du Bellay son parent.

† *Faire de l'habile homme*, cette maniere de parler n'est plus en usage.

‡ *Se promener en housse*, c'est-à-dire, à cheval; les Carrosses n'étoient pas encore si communs qu'ils le sont à présent. On alloit à cheval auparavant, le cheval étoit orné d'une housse, comme cela se pratique encore dans quelques cérémonies.





Flatter un Créditeur pour son terme allonger,  
 Courtiser un banquier, donner bonne esperance,  
 Ne suivre en son parler la liberté de France,  
 Et pour répondre un \* mot un quart d'heure y songer.

Ne gaster sa santé par trop boire & manger.  
 Ne faire sans propos une folle dépense,  
 Ne dire à tout venant tout cela que l'on pense,  
 Et d'un maigre discours gouverner l'étranger.

Connoître les humeurs, connoître qui demande,  
 Et d'autant que l'on a la liberté plus grande,  
 D'autant plus se garder que l'on ne soit repris,

Vivre avec que chacun, de chacun faire compte,  
 Voila, mon cher Morel, dont je rougis de honte,  
 Tout le bien qu'en trois ans à Rome j'ai appris.

*\* Et pour répondre un mot un quart d'heure y songer. C'est aussi ce que Marot nous apprend du caractère de l'Italie en general, y ayant demeuré auprès de Renée de France, Duchesse de Ferrare, Fille de Louis XII. Voici comme il en parle.*

Car ces Lombards avec qui je chemine  
 M'ont fort appris à faire bonne mine,  
 A un mot seul de Dieu ne deviser,

A parler peu & à poltroniser;  
 Deffus un mot une heure je m'arreste  
 S'on parle à moy je responds de la reste.

C'est ce que du Bellay explique encore dans le Sonnet suivant.

Mar-



Marcher d'un grave pas & d'un grave fourcy,  
 Et d'un grave fouris à chacun faire feste,  
 Balancer tous ses mots, répondre de la teste,  
 Avec un *messer non*, ou bien un *messer si*.

Entremesler souvent un petit & *cosi*,  
 Et d'un *son servitor* contrefaire l'honneste,  
 Et comme si l'on eut sa part en la Conqueste,  
 Discourir sur Florence & sur Naples aussi.

Seigneuriser chacun d'un baisement de main,  
 Et suivant la facon du Courtisan Romain,  
 Cacher sa pauvreté d'une brave apparence.

Voila de cette Cour la plus grande vertu,  
 Dont souvent mal monté, mal sain, & mal vestu,  
 Sans barbe & sans argent, on s'en retourne en  
 France.



Tu t'abuses, Belleau\*, si pour être savant,  
 Savant & vertueux, tu penses qu'on te prise;  
 Il faut, comme l'on dit, être homme d'entreprise,  
 Si tu veux qu'à la Cour on te pousse en avant.

Ces beaux noms de vertus, ce n'est rien que du vent:  
 Doncques si tu es sage, embrasse la feintise,  
 L'ignorance, l'envie avec la convoitise;  
 Par ces arts jusqu'au ciel on monte bien souvent.

La science à la table est des Seigneurs prisee ;  
 Mais en Chambre , Belleau , elle sert de risée :  
 Garde , si tu m'en crois , d'en acquerir le bruit.

L'homme trop vertueux déplaît au populaire ;  
 Et n'est-il pas bien fol qui s'efforçant de plaire ,  
 Se mêle d'un métier que tout le monde fuit.

\* Belleau Poëte François , natif de Nogent le Rotrou ,  
 mort à Paris le 6. Mars de l'année 1577. Il passoit pour le  
 Poëte le plus naturel de son Siècle , & on lui avoit don-  
 né le nom de Poëte de la nature. C'étoit un homme très-  
 frugal & très-moderé , qualitez rares dans les Poëtes.



On donne les dégrez au savant Ecolier.  
 On donne les Estats à l'homme de Justice,  
 On donne au Courtisan le riche benefice,  
 Et au bon Capitaine on donne le Collier.

On donne le butin au brave aventurier,  
 On donne à l'Officier les droits de son office,  
 On donne au serviteur le gain de son service,  
 Et au docte Poëte on donne le laurier.

Pourquoi donc fais-tu tant lamenter Calliope \*  
 Du peu de bien qu'on fait à sa gentille troppe ?  
 Il faut, Jodelle †, il faut autre labour choisir

Que celui de la Muse à qui veut qu'on l'avance.  
 Car quel loyer veux tu avoir de ton plaisir,  
 Puisque le plaisir même en est la recompense ?

\* Calliope c'est la Muse qui préside à la Poësie héroïque  
 & à l'Eloquence. Jo-

† Jodelle Poëte François, qui mourut en 1573. âgé de 41. ans: il a eu assez de reputation dans son tems, quoiqu'on ait trouvé son style dur; il avoit une merveilleuse facilité, jusqu'à composer des Sonnets sur le champ, & à faire cinq cens vers en une nuit.



## P A S S E R A T.

Jean Passerat, né à Troyes, s'est acquis beaucoup de louange à Paris par la facilité qu'il avoit à faire des Vers latins & François, à écrire en prose, & à expliquer les bons Auteurs. Dès qu'il eut passé les années de l'enfance, il prit la première teinture des Lettres sous un Precepteur qui le traita si cruellement, qu'il quitta l'étude, & s'étant sauvé de son Ecole, il servit un Maréchal, & puis un Convent de Religieux. Quelque temps après se repentant de sa faute, il retourna à la Maison de son pere, & continua ses études avec tant d'application, qu'il fut bien-tôt capable d'enseigner en public, & qu'ayant été Regent de la seconde Classe au College du Pleffis, il fut choisi par le Roy pour succéder à Ramus dans la Chaire de Professeur Royal en Eloquence. Il y acquit tant de reputation, que les plus Savans hommes de son siècle, & les personnes les plus distinguées de la Cour & du Parlement accouroient en foule à ses Leçons. Il perdit un œil d'un coup de balle, qu'il reçut dans un jeu de paume: cependant, quoique son visage fût défiguré par cet accident, & qu'il eût l'air sévere, sombre & farouche, il n'y avoit rien de plus doux que son esprit, rien de plus agréable & de plus gay que sa conversation. Il aimoit extraordinairement

dinairement l'étude, & passoit souvent des journées entières dans son cabinet sans prendre aucun repas. Son mérite lui acquit l'amitié d'Henry de Mesmes, & ayant été reçu chez lui, il y demeura l'espace de 31. ans. Durant ce temps il publia divers Poëmes qui font également paroître & son esprit, & la reconnoissance qu'il avoit pour son genereux bien-faïcteur. Il mourut en 1602. d'une paralysie, âgé de soixante & treize ans, ayant auparavant souffert de continuelles douleurs pendant cinq années. Comme c'étoit un homme d'un jugement merueilleux, & qui trouvoit peu d'ouvrages de son goût, il recommanda qu'on ne chargeât pas son tombeau de méchans Vers; c'est pourquoy peu de personnes le louèrent après sa mort, craignant de ne pouvoir répondre à ses desirs. Il fut enterré dans l'Eglise des Jacobins de la rue Saint Jacques, où M. de Mesmes lui fit dresser un Mausolée. Ses œuvres Françoises imprimées sont *Chant d'allegresse pour l'entrée de Charles IX. en la Ville de Troye; Complainte sur la mort d'Adrien Turnebe; Sonnets sur le tombeau du sieur de la Chatre; Hymne de la Paix; Recueil de Poësies Françoises & Latines, &c.* Voici quelques-unes de ses Epigrammes.



Mes Vers, Monsieur, \* c'est peu de chose,  
Et Dieu merci je le fai bien;  
Mais vous ferez beaucoup de rien,  
Si les changez en vôtre prose †.

\* Le Tresorier de l'Epargne, appellé M. de Soucy.

† On ne peut guere demander plus agréablement une assignation.





\* Pour Etrennes je vous desire  
Ce que vous-même fouhaittez,  
Et toutefois ne l'osez dire ;  
Mais quand propos en font jettez ;  
Si volontiers les écoutez  
Qu'estes contrainte d'en souûrire.

\* Ces Vers sont adressez à Mademoiselle Judith de Mesmes.



\* Jean Passerat ici sommeille  
Attendant que l'Ange l'éveille,  
Et croit qu'il se reveillera,  
Quand la trompette sonnera.  
S'il faut que maintenant en la fosse je tombe,  
Qui ay toûjours aimé la paix & le repos,  
Afin que rien ne pese à ma cendre & mes os,  
Amis de mauvais Vers ne chargez point ma tombe.

\* Il se fit lui-même cette Epitaphe avant de mourir. Elle est rapportée en latin dans les Eloges de M. de Sainte Marthe, en ces termes.

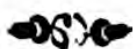
*Hic situs est parva Janus Passeratus urna ,  
Ansonii Doctor regius eloquii.  
Discipuli memores tumulo date sarta Magistri ,  
Ut vario florum munere vernet humus.  
Hoc culta Officio mea molliter ossa quiescent ,  
Sint modò carminibus non onerata malis.*



## M A L H E R B E.

**F**Rançois Malherbe, natif de Caën, a été regardé comme le Restaurateur de la Poësie Française. Il fut connu d'Henry IV. par le moien du Cardinal du Perron: Le Roi l'envoya querir & lui promit qu'il lui feroit du bien; mais cela n'arriva que sous la Régence de la Reine Marie de Medicis, qui lui accorda cinq cens écus de pension. Il mourut à Paris l'an 1628. âgé de soixante treize ans. Il faut avoïer que Malherbe a pris entierement le génie de la Poësie Française. Tous ceux qui étoient venus avant lui, avoient quelque chose de rude dans le tour & dans l'expression, parce qu'ils s'attachoient aux anciens, comme s'ils en estoient devenus les Esclaves. Malherbe à la verité les imita; mais ce fut plutôt en accommodant au génie de nôtre Nation tout ce qu'il trouvoit de beau dans les anciens. Ses ennemis lui reprocherent plusieurs défauts, soit par rapport à la composition, soit par rapport aux mœurs. On a trouvé qu'il n'étoit pas quelquefois assez élevé dans son style, & qu'il a des vers qui sentent plutôt la prose que la poësie: mais ce qu'on reprochoit à Malherbe, venoit sans doute de l'habitude qu'on avoit pris de ne point recevoir de Vers, s'ils n'avoient un tour gêné, & même quelquefois embarrassé, comme on le remarque dans Ronfard. On a aussi repris en lui le peu de discernement qu'on disoit qu'il avoit apporté dans le choix des anciens. Mais malgré ces prétendus défauts, on ne laisse pas de le regarder encore  
com-

comme le guide de ceux qui veulent s'adonner à la poésie, & sur tout à l'Ode, dans laquelle il a sù joindre la pureté & l'élevation du stile. Il paroît qu'il seroit assez difficile de justifier Malherbe d'amour propre & de vanité, & d'avoir fait son éloge dans beaucoup d'occasions; & comme dit un de ses imitateurs, il n'en seroit que mieux qu'on ne le trouvât pas si souvent lui même entre ses admirateurs; mais l'on fait que ce défaut lui est commun avec les autres Poëtes, & que c'est même un effet de leur enthousiasme.



Mules quand finira cette longue remise  
De contenter Gaston \* & d'écrire de lui ?  
Le soin que vous avez de la gloire d'autrui  
Peut-il mieux s'employer qu'à si belle entreprise ?

En ce siecle ignorant, où chacun vous méprise,  
Où quiconque vous sert n'en a que de l'ennui;  
Malheureuses beautez, où sera vôtre appui,  
S'il ne vous tend les mains & ne vous favorise ?

Je crois bien que la peur d'oser plus qu'il ne faut,  
Et les difficultez d'un ouvrage si haut,  
Vous ôtent le desir que sa vertu vous donne.

Mais tant de beaux sujets tous les jours s'augmen-  
tant,

Puisqu'en âge si bas leur nombre vous étonne  
Comme y fournirez-vous quand il aura vingt ans ?

\* Ce Sonnet est adressé à Gaston de France, Frere de Louis XIII.



*Sur Fontainebleau,*

Sonnet.

Beaux & grands batimens de superbe structure,  
 Superbes de matiere & d'ouvrages divers,  
 Où le plus digne Roi qui soit dans l'univers,  
 Aux miracles de l'art fait céder la nature.

Beaux parcs, & beaux jardins, qui dans vôtre closture  
 Avez toujours des fleurs, & des ombrages verds;  
 \* Non fans quelque démon qui déffend aux hivers  
 D'en éfacer jamais l'agréable peinture.

Lieux qui donnez aux cœur tant d'aimables desirs,  
 Bois, fontaines, canaux, si parmi vos plaisirs  
 Mon humeur est chagrine & mon visage triste;

Ce n'est pas qu'en effet vous n'aiez des appas:  
 Mais, quoi que vous aiez, vous n'avez point Caliste,

† Et moi je ne vois rien, quand je ne la vois pas.

\* Il s'en faut bien que ce Sonnet soit parfait; mais si l'on considère qu'il y a plus de 120 ans qu'il est fait, on fera porté à user de quelque indulgence pour l'auteur.

† *Non fans.* Un grammairien appelle ces deux vers une cheville; mais il se trompe, il doit dire que la liaison en est un peu rude, car ils sont très beaux à cela près, & le Poëte ayant décrit le printems éternel qui regne dans ces Jardins, a très bien fait d'y placer un genie conservateur de cette verdure, qu'on y admire toute l'année. Mais il n'est pas étonnant que ce grammairien se soit trompé sur une matière qu'il n'entend pas; Quoi qu'il ait voulu parler de notre Poësie  
 dans

dans son livre, il s'en est tiré d'une manière à faire connoître qu'il s'y connoit peu. *Et moi je*, il est bon de remarquer que ce vers est composé de douze monosyllabes, ce qui est rare.



*Epitaphe du Duc d'Orleans.*

Plus mars que Mars de la Trace,  
 Mon Pere victorieux  
 Aux Rois les plus glorieux  
 Ota la premiere place.

Ma mere vient d'une Race  
 Si fertile en demi-Dieux,  
 Que son éclat radieux  
 Toutes lumières efface.

Je suis poudre toutefois,  
 Tant la Parque fait ses loix  
 Egales & nécessaires.

Rien ne m'en a sceu parer;  
 Aprenez, ames vulgaires,  
 A mourir sans murmurer.



*Sur la Pucelle d'Orleans.*

L'ennemi \* tous droits violant,  
 Sainte Amazone, en vous brulant,

Fit



Fit bien voir qu'il étoit perfide :  
 Mais le destin n'eut point de tort,  
 Celle qui vivoit comme Alcide,  
 Devoit mourir comme il est mort.

\* Ce furent les Anglois qui brûlerent, dit-on, la Pucelle d'Orleans, à Rouen. D'autres prétendent qu'elle ne fut pas brûlée, mais qu'elle vécut ensuite en Lorraine sa Patrie, qu'elle s'y maria & eut même des enfans. V. le nouveau Moreri à l'Article de JEANNE d'Arc.



Jeanne, tandis que tu fus belle,  
 Tu le fus sans comparaison.  
 Anne à cette heure est de saison,  
 Et ne voit rien de beau comme elle,  
 Je fais que les ans lui mettront  
 Comme à toi les rides au front,  
 Et feront à sa tresse blonde  
 Même outrage qu'à tes cheveux :  
 Mais voila comme va le monde;  
 Je t'ai voulue & je la veux.

\* Cette Epigramme est imitée de Martial VI. 49. On en a encore une autre imitation dans ce recueil.



*A Rabel Peintre sur un livre de fleurs.*

L'art y surmonte la nature,  
 Et si mon jugement n'est vain,

Flore

Flore lui conduisoit la main,  
Lors qu'il faisoit cette peinture.

\* Cette Epigramme qui est très belle, n'est qu'une partie d'un assez mauvais Sonnet, dont le reste ne repond nullement à ce quatrain.



N'attens, passant que de ma gloire,  
Je te fasse une longue histoire  
Pleine d'un langage indiscret;  
Qui se louë irrite l'envie:  
Juge de moy par le regret  
Qu'eut la mort de m'ôter la vie.

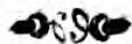
Cette Epitaphe fut faite par Malherbe, pour un de ses amis qui mourut âgé de cent ans.



*Epitaphe de Mr. de Luines.*

Cet Absinte au nez de Barbet  
Dans ce tombeau fait sa demeure.  
Chacun en rit, & moi j'en pleure;  
Je le voudrois voir au Gibet.

\* Il l'appelle *absinte* par allusion a son nom qui étant pris dans la langue grecque signifie absinte.



Ici deffous gist Monsieur d'Is,  
Pleut or à Dieu qu'ils fussent dix,  
Mes trois sœurs, mon pere, & ma mere,  
Le

Le grand Eleazar mon frere,  
 Mes trois tantes & Monsieur d'Is,  
 Vous les nommé-je pas tous dix?

\* Cette Epitaphe est faite pour Monsieur d'Is parent de Malherbe, & de qui il étoit héritier. Elle a donné sujet aux Ennemis de Malherbe de l'accuser d'avoir l'ame basse, & d'être si fort attaché à ses intérêts particuliers, qu'il en avoit même perdu les sentimens naturels de l'humanité. Mais il est facile de remarquer, que cette Epitaphe est plutôt un jeu d'esprit qu'un témoignage de la disposition du cœur de Malherbe à l'égard de ses parens, & que ce Poëte avoit pris plus de soin de les renfermer tous dans quatre Vers, que de montrer son attachement pour les biens.



*Vicissitude des choses du monde.*

Les aventures du monde  
 Vont d'un ordre mutuel,  
 Comme on voit au bord de l'onde  
 Un reflux perpetuel.  
 L'aise & l'ennui de la vie  
 Ont leur course entresuivie  
 Aussi naturellement  
 Que le chaud & la froidure,  
 Et rien afin que tout dure,  
 Ne dure éternellement.

\* Quoique cette Stance ne soit pas une Epigramme en forme, & que ce soit une partie d'une Ode; elle a paru si belle & pouvoir même s'accommoder si bien en Epigramme, qu'on a cru la devoir rapporter ici.



*Inscription pour une Fontaine.*

Vois tu passant couler cette onde,  
 Et s'écouler incessamment?  
 Ainsi fuit la gloire du monde,  
 Et rien que Dieu n'est parmanent.



R A C A N.

**H**onorat de Bueil, Marquis de Racan, fils d'un Chevalier des Ordres du Roi, Maréchal de camp des Armées de Roi, nacquit à la Roche-Racan en Touraine & mourut en 1670. il fut de l'Academie Françoise & disciple de Malherbe. On a de lui un volume de Poësies imprimé l'an 1627. des odes Sacrées sur les Pseaumes &c. Il reussiffoit sur tout dans les stances & dans les poësies pastorales.

*Malherbe d'un Heros peut vanter les Exploits,  
 Racan chanter Philis; les Bergers & les bois.*

Boileau qui lui rend ce temoignage, le trouvoit néanmoins capable d'un genre de Poësie plus relevé.

*Racan pourroit chanter au défaut d'un Homere.*

Racan avoit du génie & de la fécondité, mais  
 Mal-

Malherbe trouvoit qu'il ne travailloit point assez se<sup>s</sup> vers, au lieu que Mainard qui avoit le génie plus étroit, possédoit en récompense l'exactitude du langage & des regles de la Poësie. On lui doit au reste cette justice, qu'il est un de ceux qui ont contribué à polir la poësie françoise. On a de lui fort peu de petites pièces qui méritent d'entrer en comparaison avec celles où il avoit de quoi s'étendre.



*A Monsieur Roger Lieutenant criminel à Tours,  
pour l'avoir assisté de son conseil.*

Si pour tant de plaisirs divers,  
De peine & de sollicitude,  
Je ne vous donne que des vers,  
Ne m'accusez d'ingratitude.  
Les Dieux de qui vous imitez  
Toutes vos belles qualitez  
Si rares au tems où nous sommes,  
Combien qu'en diverses façons  
Ils veillent pour le bien des hommes;  
Ils n'en font paiez qu'en chansons.

\* Il faut remarquer le mot *combien que*, qui étoit familier à Racan. On ne s'en sert plus & il a fait place à *quoique*, *bien que*, *encore que*.





*A l'Auteur de Poëme de la Madeleine.*

Cette sainte dont tes veilles  
 Mettent la gloire en si haut lieu,  
 Fait voir deux sortes de merveilles,  
 Les tiennes & celles de Dieu.  
 Il est vrai que je porte en vie  
 A tes beaux vers comme à sa vie;  
 Mais quoi que je veuille tenter,  
 Ma foiblesse y fait resistance,  
 Je ne puis non plus imiter,  
 Tes écrits que sa penitence.

\* L'auteur de ce Poëme étoit Porcheres d'Arbaut autre disciple de Malherbe & l'un des membres de l'Académie naissante. On a de lui un grand nombre de Vers qu'on ne lit plus.



*Sur le livre du Bouclier de la foi du  
 Ministre Pierre du Moulin.*

Bien que du Moulin en son livre  
 Semble n'avoir rien ignoré,  
 Le meilleur est toujours de suivre  
 Le Prône de notre Curé.  
 Toutes ces doctrines nouvelles  
 Ne plaisent qu'aux folles cervelles;  
 Pour moi comme une humble brebis

I. Partie. C Sous

## EPIGRAMMES,

Sous la houlette je me range,  
Et n'ai jamais aimé le change  
Que des femmes & des habits.

\* Ces Vers furent faits à l'ocasion du Livre de du Moulin. Madame des Loges, qui étoit de la Religion réformée, le fit voir à Racan & le pressa de le lire. Il le prit par complaisance & le rendit avec ces Vers. Madame des Loges crut y connoître le stile de Malherbe dont Racan étoit alors disciple en Poësie, & chargea Gombaut d'y faire une reponse. Ce dernier s'en acquita par une Epigramme l'une des moins bonnes qu'il ait faites. Gombaut l'adresse directement à Malherbe & plusieurs sont tombez après lui dans la même erreur; mais l'Epigramme est véritablement de Racan qui traite sa matière en homme de qualité, peu disposé à s'embarasser l'esprit des controverses des Théologiens.

*A la Polixéne de Molière.*

Belle Princesse, tu te trompes  
De quitter la Cour & ses pompes,  
Pour rendre ton desir content.  
Celui qui t'a si bien chantée  
Fait qu'on ne t'y vit jamais tant  
Que depuis que tu l'as quittée.

\* Cet auteur qu'il ne faut confondre avec Poquelin de Molière le Comedien, avoit fait un Roman intitulé *Polixéne*, qui a été fort estimé dans son tems. Racan parle à Polixéne dont Molière avoit raconté la retraite, comme si elle eût été effectivement une Princesse vivante.

*Si bien chantée.* Les Romains font des Poèmes épiques en Prose & les Poètes se servent du mot chanter pour dire raconter.

*Arma virumque Cano. Virgile.*

*Canto l'armi pietose &c Torquato Tasso.*

*Chantez, Muse, chantez la colere d'Achile &c. Homere.*

*Je chante cette guerre en cruauté féconde &c. l'Auteur de la Pharsale.*

Je

Je chante les combats & ce Prelat terrible. *Boileau en son Lutrin.*

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre. *Scuderi dans son Alaric.*



## M A Y N A R D.

**F**Rançois Maynard de Toulouse, President au Presidial d'Aurillac en Auvergne, est un des Poëtes François qui a le mieux fait des Epigrammes. Il a été fort estimé à la Cour de France, & à celle de Rome; le Pape Urbain VIII. prenoit plaisir à s'entretenir avec lui. Il fut nommé pour être de l'Académie Françoisse, mais jamais il ne put obtenir la faveur du Cardinal de Richelieu, parce que Maynard demandoit & se plaignoit toujours, ce que le Cardinal ne vouloit pas. Il mourut âgé de 64. ans, le 28. Decembre 1646. Jamais homme ne s'est peut être estimé plus malheureux, quoiqu'il ait toujours importuné les Grands pour s'avancer dans le monde. Nous voions peu de ses Poësies où ses plaintes ne soient exposées.

On a toujours remarqué dans les Vers de Maynard beaucoup de facilité, une clarté, une élégance, & un certain tour qui ne se peut imiter que difficilement. Deux choses ont produit ce bel effet: premièrement Maynard affecte de détacher tous ses Vers les uns des autres, d'où vient qu'on en trouve fort souvent cinq ou six de suite dont chacun a son sens parfait. Secondement il observe par tout une construction simple & naturelle, où il n'y a ni transposition ny contrainte; & quoi-

qu'il travaillât avec un soin incroyable, il semble néanmoins que les mots se soient venus placer d'eux-mêmes dans les endroits où ils sont. C'est encore plus pour ses Epigrammes qu'on lui a donné tant de loüanges, que pour le reste de ses ouvrages. En effet, les Vers en sont ordinairement pleins de sel & de délicatesse. Il est un de ceux qui ont le plus contribué à la Poësie & à la Langue Francoise, en recherchant toujous ce qui étoit plus naturel.



Toutes les fois que ton Valet  
Te demande ses petits gages,  
Tu prens ce pauvre homme au collet,  
Et le charges de mille outrages.

Ceux qui t'ont prêté leur denier,  
Le Suisse qui garde ta porte,  
Ton Tailleur & ton Cuifinier  
Sont traitez de la même forte.

Maître ingrat, debiteur sans foi,  
Qui défends qu'on parle chez toi  
De payement \* & de falaire,

Ne te laisse jamais fléchir;  
Le revenu de ta colere  
Est capable de t'enrichir.

\* C'est une imitation de Martial Livre XII. 13.

\* *Payement* ce mot n'est plus que de deux sillabes, & se prononce *Pâiment*.



Grand arbitre des bons repas,  
 Ce jour que l'An reprend sa course,  
 Maynard ne te souhaite pas  
 L'or que Thubeuf a dans sa bourse.

Ni que l'auguste Potentat  
 Dont l'Espagne craint le tonnerre,  
 Te fasse Conseiller d'Etat  
 Et te montre à toute la terre.

Flotte, un esprit comme le tien  
 N'aime ni l'emploi ni le bien;  
 Et tout ce que je te desire,

C'est qu'entier de corps & de sens  
 Tu puisses chanter boire & rire  
 L'an de grace mille sept cents.

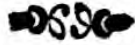


Je ne dois pas encore attendre  
 Que tu fois un de mes Lecteurs,  
 Tu n'approuves que les Auteurs  
 Dont la tombe garde la cendre.  
 Ton puissant esprit m'a charmé,  
 Et l'honneur d'en estre estimé  
 Est le plus grand que je demande.  
 Mais, Guiet, pour me l'acquérir  
 Ma vanité n'est pas si grande  
 Que je me hâte de mourir.\*



\* C'est toute la pensée de cette belle Epigramme de Martial du 8. Livre.

*Mixaris veteres, Vacerra, solos &c.*



Que les Ecrivains de France,  
Sont polis & vigoureux !  
La rudesse & l'ignorance  
N'ont plus d'empire sur eux.  
Phebus leur prête sa lire,  
Il les dresse, & leur inspire  
Des chanfons dignes de lui ;  
Tous les arts leur sont faciles ;  
O ! qu'un Mecéne aujourd'hui  
Pourroit faire de Virgiles !

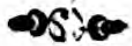
\* Voyez Martial Livre VIII. 56.



Un rare Ecrivain comme toy  
Devroit enrichir sa famille,  
D'autant d'argent que le feu Roy  
En avoit mis dans la Bastille.  
Mais les Vers ont perdu leur prix,  
Et pour les excellens esprits  
La faveur des Princes est morte.  
Malherbe, en cet âge brutal,  
Pegase est un cheval qui porte  
Les grands hommes à l'Hôpital.

\* Malherbe étoit pauvre. Son mérite, ni la faveur de la Cour ne le tirèrent point d'un état plus voisin de la misere que de l'opulence.

Racan,

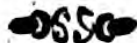


Racan, Parnasse m'importune,  
 Je n'en goûte plus les douceurs,  
 Ceux qui sont flattez des neuf Sœurs,  
 Ne le sont pas de la fortune.  
 Ces pauvres filles m'ont promis  
 Plus de nom qu'à tous leurs amis :  
 Je veux pourtant quitter leur bande.  
 L'art des Vers est un art divin ;  
 Mais son prix n'est qu'une guirlande,  
 Qui vaut moins qu'un bouchon à vin.



Paul, rougi de ton avarice,  
 Tu prens tout & ne donnes rien  
 Après quatorze ans de service  
 Veux-tu pas me faire du bien ?  
 Tu dis que ma fortune est bonne,  
 Et que ton testament me donne  
 Tes offices & ta maison ;  
 Si dans sa cervelle mal faite  
 Il reste une once de raison,  
 Devine ce que je souhaite.

\* Martial Livre XI. 16.



O que Jean est pernicieux !  
 Il soutient avec impudence,

C 4

Qu'il

## EPIGRAMMES,

Qu'il ne se trouve dans les Cieux;  
 Ni justice, ni providence.  
 Pour l'appuyer le méchant dit,  
 Que depuis qu'il met en credit  
 L'impiété dessus la terre,  
 Son bonheur n'a faute de rien;  
 Et que les Grands se font la guerre  
 A qui lui fera plus de bien.

\* Martial Livre IV. 21.



Grand Prince: on dit que vos oreilles  
 Trouvent quelque chose de net  
 Aux Epigrammes que mes veilles  
 Font naître dans mon cabinet.  
 Ce bruit ne me chatoüille gueres,  
 Mes ouvrages sont trop vulgaires  
 Et trop nuds de science & d'art;  
 Je douterai de bien écrire,  
 Jusqu'à ce que de vôtre part  
 Un brevet me le vienne dire\*.

\* Cette Epigramme est adressée au Roy. Je ne sçai, si Martial a jamais rien demandé si agréablement à Domitien. Cet auteur a pourtant dit quelque chose de pareil, *non credam, nisi legero, Catulle.* Livre XII. 74.



Ce que ta plume produit  
 Est couvert de trop de voiles,  
 Ton discours est une nuit

Veuve

L I V R E I.

Veuve de Lune & d'étoiles.  
 Mon ami, chasse bien loin  
 Cette noire Rhetorique,  
 Tes ouvrages ont besoin  
 D'un devin qui les explique:  
 Si ton esprit veut cacher  
 Les belles choses qu'il pense,  
 Di-moi, qui peut t'empêcher  
 De te servir du silence?

\* Cette Epigramme est très belle. & conforme à l'humeur de Mainard dont le stile étoit naturellement très clair. Il a fait l'Epigramme suivante sur le même sujet.



Charles, nos plus rares esprits:  
 Ne fauroient lire tes écrits,  
 Sans consulter \* Muret ou Lipse.  
 Ton Phebus s'explique si bien,  
 Que tes volumes ne font rien,  
 Qu'une éternelle Apocalipse.

\* Marc Anthoine Muret & Juste Lipse ont passé la plus grande partie de leur vie à débrouiller les écrits des Anciens. Quintilien dit qu'il y a des gens qui croiroient ne pas écrire élégamment si leurs ouvrages se pouvoient lire sans interpretes. *pervasit jam multos ista persuasio, ut jam demum eleganter atque exquisite dictum putent, quod interpretandum sit.* Inst. Orat. l. 2. c. 3. Voyez sur le même sujet la charmante épître que le P. du Cerceau adresse à Monsieur Joli de Fleuri Avocat General au Parlement. page 67. de son Recueil.

EPIGRAMMES



*Au Cardinal de Richelieu.*

Armand, \* l'âge affoiblit mes yeux  
 Et toute ma chaleur me quitte,  
 Je verrai bien-tôt mes ayeux  
 Sur le rivage du Cocyte.  
 C'est où je serai des suivans  
 De ce bon Monarque de France †  
 Qui fut le pere des Savans  
 Dans un siècle plein d'ignorance.  
 Dès que j'approcherai de lui,  
 Il voudra que je lui raconte,  
 Tout ce que tu fais aujourd'hui  
 Pour combler l'Espagne de honte.  
 Je contenterai son desir  
 Par le beau recit de ta vie,  
 Et charmerai le déplaisir  
 Qui lui fait maudire Pavie ‡.  
 Mais s'il demande à quel emploi  
 Tu m'as occupé dans le monde  
 Et quel bien j'ay reçu de toi;  
 Que veux-tu que je lui réponde?

\* Il adresse cette Epigramme au Cardinal de Richelieu. C'est une des plus belles choses qu'on puisse faire en ce genre.

† François I. fut appelé le Pere des Sçavans & le Restaurateur des Lettres.

‡ Ce même Prince fut pris au Siège de Pavie, & de là conduit prisonnier à Madrid.

Lorsqu'on presenta cette Epigramme au Cardinal, il la rebutta, & quand on lui lut le dernier Vers,

Que



## L I V R E I.

59

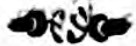
Que veux-tu que je lui réponde?

Il repartit brusquement, *Rien*. Cela fut cause que Maynard fit des Vers contre lui après sa mort.

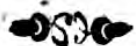


En cheveux blancs il me faut donc aller,  
Comme un enfant tous les jours à l'École;  
Que je suis fou d'apprendre à bien parler  
Lorsque la mort, vient m'ôter la parole!

Ce qui donna occasion à Maynard de faire ces Vers, c'est qu'étant venu à Paris peu de temps avant sa mort, dès qu'il vouloit parler avec ses amis, il entendoit dire à chaque moment, que les mots dont il se servoit, n'étoient plus en usage.



Je crains que cette saison  
Ne nous amenne la peste;  
La gueule du chien celeste  
Vomit feu sur l'horison.  
Afin que je m'en délivre,  
Je veux lire ton gros livre  
Jusques au dernier feüillet;  
Tout ce que ta plume trace,  
Robinet, a de la glace  
▲ faire trembler Juillet.



Life, je vois que ta finesse  
Bate à m'engager sous tes loix.  
Mais quoi? le Regne des Valois\*

C 6

Fut

## EPIGRAMMES;

Fut le siècle de ta jeunesse.  
 Tu m'as beau suivre nuit & jour,  
 Et me jurer que ton amour  
 Est au delà de toutes bornes.  
 Je ne veux point d'un corps si vieux,  
 De crainte de planter des cornes  
 Sur la tombe de mes ayeux.

\* Le Regne des Valois a fini avec Henry III. qui fut tué en 1589. & Maynard écrivoit ses Epigrammes vers le milieu du siècle suivant; si bien qu'il donne environ soixante & dix ou quatre-vingts ans à Lise dont il parle ici.



Je suis le plus heureux amant  
 Des neuf illustres Demoiselles,  
 Et l'entretien le plus charmant  
 Des Cabinets & des Ruelles.

La Cour honore mes lauriers,  
 Ma Muse est par tout recherchée;  
 Et Turenne voit nos guerriers  
 Lire mes Vers dans la tranchée.

Persecuteur de ma vertu,  
 Marquis, pourquoi te mocques-tu  
 De ma belle façon d'écrire?

Je découvre ta vanité,  
 Tu desires que ma Satyre  
 Te montre à la posterité.

Jean



Jean qui dans ce tombeau repose entre les morts,  
 Prenant de toutes mains amassa des trésors,  
 Plus qu'il n'en espiéroit de sa bonne fortune :  
 Il posséda beaucoup, mais il ne donna rien,  
 Et n'étoit qu'il avoit une femme commune,  
 Jamais homme vivant n'eût eu part à son bien.

\* C'est une imitation de l'Epigramme de Martial;  
 Livre V. 73.

*Frada solus habes &c.*



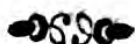
Muses, quand Maillet vous demande,  
 Que vous lui fournissiez de quoi  
 Mettre un chetif pourpoint sur soi,  
 Vous le payez d'une guirlande.  
 Cependant l'incommodité  
 Que lui donne sa nudité  
 Ebranleroit un Philosophe :  
 Traitez-le plus utilement,  
 Le laurier n'est pas une étoffe  
 Dont il veuille un habillement.



Rimeur, quand tu dis que l'excès  
 Du chagrin qui te fond en larmes ;  
 Ne vient que du mauvais succès  
 De nos conseils & de nos armes.

## EPIGRAMMES;

Tu n'en juges pas sainement,  
 La France jouit pleinement  
 Des faveurs de la destinée,  
 Et le deuil n'est plus de saison,  
 Sinon qu'on pleure la raison  
 Que tes Vers ont affaïnée.



Le temps par qui tout se confume,  
 Sous cette pierre a mis le corps  
 De l'Arrétin \* de qui la plume  
 Blessa les vivans & les morts.  
 Son encre noircît la memoire  
 Des Monarques de qui la gloire  
 Est vivante après le trépas;  
 Et s'il n'a pas contre Dieu même  
 Vomi quelqu'horrible blasphême,  
 C'est qu'il ne le connoissoit pas.

\* PIERRE L'ARRETIN Italien Athée, qui se vançoit lui-même de ne pas connoître Dieu. L'Italie a souvent produit de semblables monstres d'impiété. Il étoit aussi très Satirique. Voyez les nouveaux Dialogues des morts de Monsieur de Fontenelle.

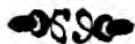


Anthoine feint d'être malade  
 Pour montrer comme il est chez soi,  
 Couché sur un lit de Parade,  
 Plus riche que celui du Roi,  
 Et que sa chambre est embellie  
 De tableaux venus d'Italie,

Et

Et de chandeliers de cristal.  
 Si l'on veut trouver le remede  
 De la fièvre qui le possede,  
 Qu'on le couche dans l'Hopital.

\* Cette Epigramme est imitée de Martial, Liv. XII. 16.  
 Comme il est chez soi; il falloit dire comment il est chez  
 soi, il appelle chandeliers de cristal ce que on appelle au-  
 jourd'hui des lustres.



Ca, Mareffe, le verre en main.  
 Buvons, le tems nous y convie,  
 Eh que favons nous si demain  
 Est un des jours de nôtre vie?  
 La mort nous guette, & quand ses loix  
 Nous ont enfermez une fois  
 Au sein d'une fosse profonde;  
 Adieu bon vin & bons repas:  
 Ma science ne trouve pas  
 De Cabarets en l'autre monde.

\* Le premier quatrain de cette Epigramme represente ad-  
 mirablement bien la pensée d'Horace,  
*Quis scit an ajuvant hodierna Crastina summa,*  
*Tempora Dè superi?*



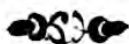
Je confesse que Catherine  
 Est savante & n'ignore rien;  
 Mais un gout fait comme le mien  
 Aime mieux beauté que doctrine.  
 Je ne me saurois embraser

D'une



D'une femme qui veut glofer  
 Sur le texte de l'Evangile.  
 J'aime l'innocent embonpoint  
 D'une idiote, & n'entends point  
 De baïser Platon ni virgile.

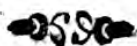
\* Martial a dit, ce me semble, la même chose.



*Inscription pour le Portrait de Balzac.*

C'est ce divin parleur, dont le fameux merite  
 A trouvé chez les Rois plus d'honneur que d'appui ;  
 Bien que depuis vingt ans tout le monde l'imité,  
 Il n'est point de mortel qui parle comme lui.

\* Cette inscription est citée par Monsieur des Preaux dans ses réflexions sur Longin où il la retorque contre Balzac, & pretend qu'on peut dire le dernier Vers avec verité, au desavantage de ce celebre Ecrivain. Il ajoute qu'on remarque dans Balzac les deux vices les plus opposez au genre épistolaire, l'affectation & l'enflure, qu'on ne peut lui pardonner ce soin vicieux qu'il a de dire toutes choses autrement que ne le disent les autres hommes. Il faut pourtant avoïer que si l'imitation de Balzac est defendue sous peine d'encourir le ridicule, sa lecture peut être très utile pour élever l'esprit, & lui donner une grandeur d'expression qui est très convenable à certaines matières. Monsieur Toureil le traducteur de Démosténe s'étoit formé sur ce modele, & le sti'e de Balzac est admirable pour l'éloquence ; il n'est blâmable que parce qu'il ne convient point à des lettres qui doivent être plus simples & plus approchantes du discours familier.



Puis que Charles, est indigent.  
 Il ne fauroit cesser de l'être.

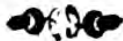
En l'âge où le ciel là fait naître  
L'argent ne cherche que l'argent.

\* Cette Epigramme est imitée de celle-ci de Martial *semper eris pauper* Lib. V. Epig. 122.

Marot en avoit déjà fait une traduction que voici :

Si tu es pauvre , Anthoine , tu es bien  
En grand danger d'estre pauvre sans cesse ;  
Car aujourd'hui on ne donne plus rien  
Sinon à ceux qui ont force richesse.

On peut remarquer dans celle de Mainard, combien la langue & la Poésie s'étoient perfectionnées depuis Marot jusqu'à lui; l'Epigramme au reste renferme une vérité utile dont on voit tous les jours l'expérience; & Martial lui-même declame contre l'avarice de certaines gens qui par une espece d'embuches recherchoient l'amitié des personnes riches par une liberalité intéressée.



Vôtre Noblesse est mince ;  
Car ce n'est pas d'un Prince ,  
Daphnis , que vous sortez :  
Gentilhomme de verre ,  
Si vous tombez à terre  
Adieu vos qualitez.

\* Maynard fit cette Epigramme pour le Poëte saint Amand qui étoit fils d'un Gentilhomme Verrier.



Las d'esperer & de me plaindre  
Des Muses , des Grands & du fort ;  
C'est ici que j'attends la mort  
Sans la desirer ny la craindre.

\* Peu de temps avant sa mort, Maynard avoit fait mettre ces quatre Vers sur la porte de son Cabinet.

MAL



## MALLEVILLE.

**C**laude de Malleville, de l'Académie Française, Parisien, se mit Secrétaire de M. de Bassompierre, où il ne fit pas une grosse fortune : il s'en retira pour se mettre chez le Cardinal de Bérulle, mais la fortune ne lui fut pas plus favorable d'un côté que de l'autre. Il retourna donc chez M. de Bassompierre son premier Maître, qui fut rétabli après ses disgrâces, dans la charge de Colonel des Suisses, dont Malleville eut la Secrétaire. Il acheta ensuite une charge de Secrétaire du Roi, & mourut en 1647. âgé de plus de 50. ans. Ses Poésies ont de l'esprit & du feu, beaucoup de délicatesse & de douceur, mais toutes ne sont pas également bien achevées. Il s'étoit appliqué au Sonnet ; mais on croit que cette pièce qui est la plus difficile de la Poésie Française, étoit au dessus de ses forces. Il y en a un néanmoins que l'on estime beaucoup ; c'est celui de la belle Matineuse. Malleville étoit ennemi des pointes ; & ses Poésies ne sont considérables que par ce que nous appelons la beauté de l'esprit, & par la pureté du style.



### *La belle Matineuse.*

Le silence regnoit sur la terre & sur l'onde,  
L'air devenoit serain & l'Olimpe vermeil,

Et

Et l'amoureux Zephir affranchi du sommeil,  
 Reffuscitoit les fleurs d'une haleine féconde.

L'Aurore déployoit l'or de sa tresse blonde,  
 Et semoit de Rubis le chemin du Soleil;  
 Enfin ce Dieu venoit au plus grand appareil  
 Qu'il soit jamais venu pour éclairer le monde :

Quand la jeune Philis au visage riant,  
 Sortant de son Palais plus clair que l'orient,  
 Fit voir une lumière & plus vive & plus belle.

Sacré flambeau du jour, n'en soïez point jaloux,  
 Vous parûtes alors aussi peu devant elle,  
 Que les feux de la nuit avoient fait devant vous.

*Ce Sonnet est celui qu'on estime tant dans Malleville. Il fut fait par émulation & par concurrence avec celui de Voiture, & quelques autres des beaux Esprits de ce temps-là, qui travaillèrent sur le même sujet.*

*Sacré flambeau du jour, on a repris avec justice ce Vers, & on a eu raison de dire qu'un flambeau n'est pas capable de jalousie. A cela près c'est un des plus beaux Sonnets que nous aions & celui de Voiture, que nous rapporterons en son lieu, lui est fort inférieur.*



*Sur la mort du Cardinal de Richelieu.*

Impuissantes grandeurs, foibles Dieux de la terre,  
 N'élevez plus au Ciel vos triomphes divers :  
 La vertu des lauriers dont vous êtes couverts,  
 Ne vous peut garantir des coups de son tonnerre.

Le Ministre fameux que cette tombe enferme  
 Ne témoigne que trop aux yeux de l'Univers,  
 Que la pourpre est sujette à l'injure des vers,  
 Et que l'éclat du monde est un éclat de verre.

Tous les astres veilloient au soin de sa grandeur,  
 Augmentoient tous les jours sa pompe & sa splen-  
 deur,  
 Et rendoient en tous lieux sa puissance celebre.

Cependant sa puissance a trouvé son écueil,  
 Sa pompe n'est plus rien qu'une pompe funebre,  
 Et sa grandeur se borne à celle d'un cercueil.



*Sur la mort du Roi de Suede,  
 Charles Gustave.*

### S O N N E T.

Lors que par des exploits que la foi ne peut croire,  
 Je terrasse l'orgueil des plus Ambitieux,  
 La sacrilege main du fort audacieux  
 Vient borner de ma vie & le cours & l'histoire.

Une si belle fin éternise ma gloire,  
 En tombant je m'élève aussi haut que les cieux;  
 Je trouve en mes ciprès des lauriers précieux,  
 Et de mon propre sang j'achette ma Victoire.

Depuis le coup fatal dont je fus mis à bas

Mon



Mon nom faisoit encor l'office de mon bras,  
Et combattoit pour moi qui n'étois plus que terre.

Alexandre en vivant soumit tout à sa loi,  
Cesar fit en ses jours des miracles de guerre,  
Mais nul après sa mort n'a feu vaincre que moi.

\* Ce Sonnet n'approche pas du précédent & nous ne l'avons rapporté qu'afin qu'on le puisse comparer avec celui que fit le celebre Arnaud d'Andilli sur le même sujet.



*Imitation de l'Ongaro.*

Fontaine dont les eaux plus claires que profondes  
Attirent par leur bruit les Nymphes & les Dieux,  
Seul miroir, que Philis consulte dans ces lieux  
Quand elle veut peigner l'or de ses tresses blondes :

Si durant les chaleurs fatales à tes ondes,  
J'ai maintenu ton cours des larmes de mes yeux ;  
De grace montre moi ce chef d'œuvre des cieux  
Dans le riche christal de tes eaux vagabondes.

Mais j'ai beau te prier, tu ne m'exauces pas ;  
L'orgueilleuse Philis qui cause mon trépas  
T'imprime en se mirant sa rigueur naturelle.

Ainsi je ne puis voir avec tous mes efforts  
Ni de portrait en toi, ni de l'amour en elle,  
Et ne jouïs non plus de l'ombre que du corps.

\* Ce Sonnet est très beau, au raffinement près, & quand  
on



on n'avertiroit pas qu'il est fait d'après l'Italien, il porte assez de marques de son origine, pour que l'on ne s'y méprenne point.



## R O N D E A U.

Je ne dis pas que sans distinction  
 Elle aimeroit Galas, ou Gassion,  
 Et le Chrétien ainsi que l'Infidelle,  
 Et que le Scythe & le More pour elle  
 Seroient censez de même nation,  
 Mais qu'elle n'ait quelque inclination;  
 Et qu'un Galand de réputation  
 N'en ait peut-être une faveur nouvelle;  
 Je ne dis pas.

Ce qui me porte à la presumption  
 Qu'elle n'est pas sans une affection,  
 C'est qu'elle est jeune, elle est fine, elle est belle;  
 Certes elle aime, & fait en sa ruelle  
 Ce que je pense, & par discretion  
 Je ne dis pas.

## A U T R E.

Coifé d'un froc bien raffiné,  
 Et revêtu d'un Doyenné,  
 Qui lui rapporte dequoi frire,  
 Frère Renè devient Messire,  
 Et vit comme un déterminé.

Un Prelat riche & fortuné,

Sous

Sous un bonnet enluminé,  
 En est, s'il le faut ainsi dire,  
 Coiffé.

Ce n'est pas que frere Renè  
 D'aucun merite soit orné,  
 Qu'il soit docte, qu'il sache écrire;  
 Ni qu'il dise le mot pour rire.  
 Mais c'est seulement qu'il est né  
 Coiffé.

\* Ce Rondeau que le Pere Rapin dans les reflexions sur la Poësie appelle un chef d'œuvre, fut fait contre l'Abbé de Bois-Robert, qui avoit beaucoup de crédit auprès du Cardinal de Richelieu, comme on le peut voir dans l'Histoire de l'Academie Française. Malleville qui étoit Secretaire du Maréchal de Bassompierre, ennemi du Cardinal, ne s'accommodoit pas de l'autorité que donnoit à Bois-Robert le crédit où il étoit chez le Ministre, quoique chacun donne à l'Abbé cette louange, qu'il ne se servoit de ce crédit que pour rendre service à beaucoup de monde.

*Et vit comme un déterminé.* On peut voir les derniers *Ménagiana*, où les défauts de Bois-Robert sont exposés d'une manière un peu sanglante, & il y a lieu de s'étonner qu'un Académicien moderne ait ainsi déchiré la réputation d'un homme qui a contribué à annoblir l'Academie, & qui lui procura l'estime de son maître.

*D'aucun merite soit orné.* Bois-robot a fait des Poësies qui ne sont pas à mépriser, & ses Epitres ont un certain tour aisé, naïf, naturel, que plusieurs modernes n'ont point encore attrapé. Celle au Cardinal de Mazarin sur l'ingratitude des Provinciaux, celle au Chancelier pour lui demander une abolition en faveur d'un de ses neveux qui avoit tué un breteur, & plusieurs autres, meritent fort d'être lues.

Ce Rondeau a la beauté que l'on souhaite dans les Rondeaux parfaits, qui consiste en ce que le mot répété est pris en trois sens differents, on en verra encore quelques autres de ce genre dans la suite de ce recueil.



Objet du mepris de Goulu,  
 Que ton insolence est publique,  
 Depuis que ton pere est Elu,  
 Et qu'il a fermé sa boutique!  
 Une si haute qualité,  
 Si l'on en croit ta vanité,  
 Ne trouve rien qui la seconde;  
 Il n'en est pourtant pas ainsi.  
 C'est un beau titre en l'autre monde,  
 Mais on s'en moque en celui-ci.

Celui qui est attaqué dans cette Epigramme étoit fils d'un apoticaire de la Rochelle qui étoit devenu Elu de sa Ville.



Quand Jean si rempli d'amitié  
 Nomme sa femme sa moitié,  
 Je trouve qu'il a bonne grace:  
 Car si dès qu'il est endormi  
 Un autre succede en sa place,  
 Elle n'est à lui qu'à demi.



Tu vis dans une inquietude  
 Du party que tu dois choisir,  
 Et la femme & la solitude  
 Suspendent tous deux ton desir.

Ainsi

Ainsi l'on voit que ton courage  
 Affligé d'un rude combat,  
 Est tantôt pour le mariage,  
 Et tantôt pour le célibat.  
 Mais fais-tu ce que tu dois faire  
 Pour mettre ton esprit en paix ?  
 Refous-toy d'imiter ton pere,  
 Tu ne te marîras jamais.



Rude aux Voleurs, doux à l'Amant  
 J'abboyois & faisois careffe;  
 Ainsi je fûs diversement  
 Servir mon Maître & ma Maîtresse\*.

\* C'est l'Epitaphe d'un chien & une traduction de ce distique latin de du Bellai.

*Latratu fures excepi; mutus amantes.*

*Sic placui domino; sic placui domina.*

Ce distique a été encore traduit par *Tristan l'Hermitte* & par *Mr. de la Monnoie* on metra leurs traductions dans leur rang.



\* Ce que m'ôta jadis la fortune cruelle  
 Ne se peut comparer à ce qui m'est rendu;  
 Une savante main, aujourd'hui me fait telle  
 Que j'acquiens mille amans, pour un que j'ay perdu.

\* Ces Vers ont été faits pour une Statuë d'Ariane. Ariane ne perdit que Thesée qui l'abandonna dans l'Isle de Naxos: si elle recouvre autant d'Amans qu'il y a d'admirateurs de sa  
 L. Partie. D Sta-

Statuë. Il y a peut-être dans cette pensée quelque chose de faux, parce que ce n'est pas la même Ariane qui perdit Thésée, qui acquiert ce nombre d'Amants.



## V O I T U R E.

**V**incent de Voiture, natif d'Amiens, étoit fils d'un Marchand de vin, qui le fit élever à Paris avec beaucoup de soin. M. le Comte d'Avaux qui l'avoit connu pendant ses études, le favorisa du titre & des appointemens de son premier Commis. On le mena ensuite à l'Hôtel de Rambouillet où il fut goûté ; il étoit Maître d'Hôtel chez le Roi & Introduceur des Ambassadeurs chez M. le Duc d'Orleans. Voiture suivit ce Prince en Languedoc pendant les troubles du Roïaume ; après quoi il fut Envoyé en Espagne pour quelques affaires, d'où il passa jusqu'en Afrique. Il fit à Madrid des Vers Espagnols qu'on croyoit être de Lopez de Vega, ce Poëte si celebre, de qui nous n'avons pas moins que dix huit cents Comedies, sans sept ou huit cents autres pieces à peu près de même genre. Il fit aussi deux voyages en Italie, où il fut si estimé que l'Académie des Humoristes de Rome, lui envoya des Lettres d'Académicien. Il mourut en 1648. âgé de cinquante ans.

Voiture est le pere d'une espece de Poësie qui tient le milieu entre le serieux & le burlesque. Il n'avoit imité personne, mais il s'étoit formé sur la lecture des Anciens & des Modernes un caractere inimitable. Son stile est aisé, familier, il badine agréablement, & avec tant d'esprit, que les  
grands

grands Seigneurs de son tems se trouvoient presque obligez d'oublier la naissance de Voiture, & de se familiariser avec lui.



*Sur Uranie.*

S O N N E T.

Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie,  
L'absence ni le tems ne m'en sauroient guérir,  
Et je ne vois plus rien qui me pût secourir,  
Ni qui sceût rapeller ma liberté bannie.

Dès long-tems je connois sa rigueur infinie,  
Mais pensant aux beautez pour qui je dois périr,  
Je benis mon Martire, & content de mourir,  
Je n'ose murmurer contre sa tyrannie.

Quelquefois ma raison par de foibles discours  
M'incite à la révolte, & me promet secours,  
Mais lors qu'à mon besoin je me veux servir d'elle;

Après beaucoup de peine & d'efforts impuissants,  
Elle dit qu'Uranie est seule aimable & belle,  
Et m'y rengage plus que ne font tous mes sens.

\* Ce Sonnet est le même pour lequel tant de personnes se déclarèrent contre celui de Benferade. Il donna matière à Sarrazin de faire la glose sur le Sonnet de Job. Chacun des deux Sonnets eut ses partisans, un Poète jugea le procès par ces deux Vers. Le premier regarde le Sonnet de Voiture, le second celui de Benferade.



*L'un est plus grand , plus achevé ,  
Mais je voudrois avoir fait l'autre.*

Boileau qui ne loua ni l'un ni l'autre, par ce qu'il trouvoit à tous deux des negligences trop contraires à la perfection du Sonnet, fit la Satire de celui de Voiture sans le nommer. Après avoir dit:

Je hais ces vains auteurs, dont la muse forcée  
M'entretient de ses feux toujours froide & glacée,  
Qui s'affligent par art, & fous de sens raffis,  
Sérigent pour rimer en amoureux transis.

Il continue ainsi sa critique qui désigne Voiture d'une manière à ne le pouvoir pas méconnoître.

Leurs transports les plus doux ne sont que phrases vaines.  
Ils ne savent jamais que se charger de chaînes,  
Que bénir leur martyre, adorer leur prison,  
Et faire quereller les sens & la raison. *Art. Poet. C. II.*

Un autre défaut de ce Sonnet, c'est que le repos de l'onzième Vers n'est pas assez marqué; c'est à quoi il faut prendre garde.



### *La belle matineuse.*

Des Portes du matin l'Amante de Cephale  
Ses roses épandoit dans le milieu des Airs,  
Et jettoit sur les cieux nouvellement ouverts  
Ces traits d'or & d'azur qu'en naissant elle étale;

Quand la Nimphe divine à mon repos fatale  
Apparut, & brilla de tant d'atraits divers,  
Qu'il sembloit quelle seule éclairoit l'univers,  
Et remplissoit de feux la rive Orientale,

Le Soleil se hâtant pour la gloire des Cieux ;  
Vint opposer sa flamme à l'éclat de ses yeux ,  
Et prit tous les rayons dont l'Olimpe se dore ,

L'onde , la Terre , & l'Air s'allumoient à l'entour ;  
Mais auprès de Philis on le prit pour l'Aurore ,  
Et l'on crut que Philis étoit l'Astre du Jour.

\* Dans la note du Sonnet que Malleville avoit composé sur le même sujet, nous avons rapporté le jugement que le public en fit alors. page 67.



Ma foi c'est fait de moi , car Isabeau  
M'a conjuré de lui faire un Rondeau.  
Cela me met en une peine extrême :  
Quoy treize Vers ? huit en eau , cinq en éme ?  
Je lui ferois aussi-tôt un bateau.

En voila cinq pourtant en un monceau ;  
Faisons en six en invoquant Brodeau ,  
Et puis mettons par quelque stratagême  
Ma foi c'est fait.

Si je pouvois encor de mon cerveau  
Tirer cinq Vers , l'ouvrage seroit beau :  
Mais cependant je suis dedans l'onzième ;  
Et si je crois que je fais le douzième.  
En voilà treize ajustez au niveau :  
Ma foi, c'est fait.



*Autre.*

Ou me la dit, Mademoiselle,  
 Que tous nos cœurs vous retenez,  
 Pensez vous pour vôtre beau nez  
 Mettre sur nous une gabelle ?  
 Vous estes fort bonne & fort belle,  
 Et croi que vous estes pucelle,  
 On me l'a dit,

Mais il faut être moins rebelle,  
 Et ne point faire de querelle,  
 Aux amans que vous surprenez,  
 Vous en tenez d'emprisonnez,  
 Et vous leur estes trop cruelle,  
 On me la dit.

\* Ce rondeau ressemble assez à celui que nous avons cité de Marot dans les observations sur le Rondeau, excepté que la dernière partie est de cinq Vers & que celle de l'autre n'est que de quatre. L'usage est, comme nous l'avons marqué en cet endroit, que le Rondeau moderne ait treize Vers.



*Autre.*

Un Buveur d'eau pour aux Dames complaire,  
 Suivant l'amour dont le seul feu l'éclaire,  
 Se voit toujours sobré courtois & doux,  
 Et ne sauriez si tôt boire dix coups,  
 Qu'encor plutôt il ne le puisse faire  
 Venus d'amour la gracieuse mere,

Naci

Nacquit de l'Eau sur les bords de Cythere;  
Aussi son fils favorise sur tous:

Un buveur d'eau.

Il entend mieux ses loix & son mistère,  
Il fait jouir, & discret fait se taire,  
A le rein ferme & fermes les genoux,  
Et trente six ivrognes comme vous  
Ne valent pas en l'amoureuse affaire

Un buveur d'eau.

\* Voiture ne buvoit que de l'eau; ce qui donna matière à beaucoup de plaisanteries, \*sur tout à cause de la profession de son Pere qui étoit Marchand de vin.



\* Prelat passant tous les Prelats passez,  
Car les presens seroit un peu trop dire,  
Pour Dieu rendez les pechez effacez  
De ce Cocher qui vous sût mal conduire.  
S'il fut peu caut à son chemin élire,  
Vôtre renom le rendit temeraire:  
Il ne crut pas versant pouvoir mal faire;  
Car chacun dit que quoi que vous fassiez  
En guerre, en paix, en voyage en affaire,  
Vous vous trouvez toujourns dessus vos pieds.

\* C'est un placet au Cardinal Mazarin, en faveur de son Cocher qui l'avoit versé dans l'eau.



Plaise, Seigneur, plaise à vôtre Eminence  
Faire la paix de l'affligé Cocher,

D 4

Qui

Qui par malheur, ou bien par imprudence  
 Dessous les flots vous a fait trébucher.  
 On ne lui doit ce crime reprocher.  
 Le trop hardi meneur ne savoit pas  
 De Phaëton l'histoire & piteux cas,  
 Il ne lisoit métamorphose aucune,  
 Et ne croïoit qu'on dût craindre aucune pas,  
 En conduisant Cesar & sa fortune †.

\* Le P. Bouhours dans sa maniere de bien penser condamne ce dernier Vers. Il prétend qu'il n'est pas vrai-semblable que ce Cocher qui n'a rien lû & qui ne sçait pas même l'aventure de Phaëton, sçache si bien un endroit considérable de l'histoire Romaine.



*Sur ce qu'à l'Academie Françoisè on avoit décidé  
 pour Muscardins contre Muscadins.*

Au siècle des vieux Palardins,  
 Soit courtifans, soit citardins,  
 Femmes de cour, ou citardines,  
 Prononcoient toujours Muscardins;  
 Et Balardins, & Balardines.  
 Même l'on dit qu'en ce tems-là  
 Chacun disoit Rosè Muscarde.  
 J'en dirois bien plus que cela;  
 Mais par ma foi je suis Malarde,  
 Et même en ce moment voila  
 Que l'on m'apporte une Panarde

Le plaisant de cette Epigramme consiste en ce que Voiture pour mieux faire sentir le ridicule d'une R mal placée selon lui, en met dans plusieurs mots qui n'en doivent pas avoir.

L'ETOILE



## L'ÉTOILE.

CLAUDE de l'Etoile Sieur du Sauffay, Parisien, Cestoit homme de qualité, & l'un des meilleurs Poëtes de son tems. Il n'eut point d'autre emploi que les belles lettres, & ses poësies eurent assez de reputation, il fit quelques pieces de Theatre qui font peu de chose; mais quelques Odes & des Stances qu'il fit imprimer dans les recueils de ce tems-là n'étoient pas indignes de la place qu'il occupoit dans l'Academie Françoisé. Il mourut en 1657. & eut pour successeur le Duc de Coaslin.



*Epigramme pour mettre sur le Luth d'une  
fille qui ne veut point se marier.*

*Le Luth parle.*

Pauvres amants comblez d'ennuis,  
Recherchant celle à qui je suis,  
Vous perdez vainement vôtre âge,  
Cloris qui vous tient sous sa loi,  
Ne veut faire aucun mariage  
Sinon de sa voix & de moi.

\* *Votre âge*, pour dire votre tems n'est pas bien François & quoi que le mot âge soit fort bon il est mal placé. Perraut auroit pu citer cet exemple, pour montrer qu'en employant tous mots Latins, on peut faire des Vers qui ne sont pas Latins.





*Sur le portrait de Cloris.*

Pour Cloris on fit ce portrait,  
 Mais on n'y peut voir aucun trait  
 De ceux qui la rendent si belle.  
 Il lui ressemble seulement,  
 Pour estre insensible comme elle  
 Aux passions de son amant.

C'est-ce madrigal qu'on accusoit l'Abbé Menage d'avoir pillé dans celui que nous rapporterons en son lieu.



*Le Narcisse pour la Couronne de Julie.*

Epris de l'amour de moi même,  
 De Berger que j'étois je devins une fleur.  
 Faites profit de mon malheur,  
 Vous que le sort orna d'une beauté suprême;  
 Et pour en éviter les coups,  
 Puis qu'il faut que chacun aime,  
 Aimez un autre que vous.



## TRISTAN L'HERMITE.

**F**Rançois Tristan étoit de la Province de la Marche, & avoit une Charge de Gentilhomme ordinaire de M. le Duc d'Orléans. Il fut de l'Académie Françoise à la place de la Menardiere. Nous avons de lui plusieurs ouvrages imprimez, & sur tout plusieurs pieces de Théâtre. La meilleure est Marianne. Il mourut l'an 1656.



Ebloüi de l'éclat de la splendeur mondaine,  
 Je me flattai toujours d'une esperance vaine,  
 Faisant le chien couchant auprès d'un grand Seigneur:  
 Je me vis toujours pauvre, & tâchai de paroître,  
 Je vécus dans la peine attendant le bonheur,  
 Et mourus sur un coffre en attendant mon Maître.

Il y a apparence que Tristan a voulu se peindre lui-même dans cette Epitaphe d'un Courtisan; quoi qu'il en soit les Vers en sont beaux.



Anaxandre en partant me fit une promesse,  
 Qu'avant que le Printems se couronnât de fleurs,  
 Il viendroit par sa joye adoucir ma tristesse  
 Et pousser des soupirs qui sécheroient mes pleurs:  
 Roses de ce jardin, qui paroissez si vives,

Vous paroissez trop tôt, pour mon contentement;  
 Pourquoi n'êtes-vous plus tardives?  
 Que ne respectez-vous la foi de mon Amant.



*Proposée d'une femme assassinée par son  
 mary jaloux.*

Le poignard d'un jaloux dans ma gorge fut mis.  
 Pource qu'à ses amis je faisois bon visage:  
 Ah! le cruel qu'il est, qu'eût-il fait davantage,  
 S'il m'eût trouvée en faute avec ses ennemis?



*Le soupir ambigu*

M A D R I G A L.

Soupir, subtil esprit de Flame,  
 Qui fors du beau sein de Madame,  
 Que fait son cœur? aprends le moi,  
 Me conserve-t-il bien la foi?  
 Ne serois-tu point l'interprete  
 D'une autre passion secrette?  
 O Dieux, qui d'un si rare effort  
 Mites tant de vertus en elle,  
 Détournez un si mauvais sort;  
 Qu'elle ne soit point infidelle;  
 Et faites plutôt que la belle  
 Vienne à soupirer de ma mort,  
 Que non pas d'une amour nouvelle.

*L'Egaré*



*L'Egalité des Charmes.*

Deux merveilles de l'Univers  
 Tiennent en leurs mains ma fortune,  
 Et leurs appas font bien divers,  
 Car l'une est blonde, & l'autre brune.  
 Cependant leurs jeunes beautés  
 Regnent dessus mes volontés  
 Avec une egale puissance;  
 Et dans leur glorieux destin  
 Je ne vois que la différence  
 D'un beau soir & d'un beau matin.

\* *Dessus mes volontés ce Vers ne vaut rien. La Poésie ne dispense plus de la nécessité d'observer la différence de sur- & de dessus. Mes volontés seroit beaucoup mieux au singulier.*



*Epitaphe d'un petit chien,*

Cy gît un chien qui par nature,  
 Savoit discerner sagement,  
 Durant la nuit la plus obscure,  
 Le voleur d'aveque l'amant.  
 Sa discrète fidélité  
 Fit qu'avec beaucoup de tendresse,  
 A sa mort, il fut regretté  
 De son maitre & de sa maitresse.

D. 7.

C'est.

\* C'est la traduction du distique Latin raporté sous les Vers de Malle ville, qui a traité le même sujet. page 87.



*Les soins mal considerez.*

Je souffre de tant de maux que l'ingrate Climene  
Ne peut s'imaginer la moitié de ma peine,  
Elle reste incredule, & moi je meurs martir.  
Amour, puisqu'il est vrai que je sers à ta gloire,  
Fais lui croire les maux qu'elle me fait sentir;  
Ou ne m'en fais sentir qu'autant qu'elle en peut  
croire,



S A R A Z I N.

Jean François Sarazin. natif de Caën, fils d'un Avocat du Roy & Trésorier de France de la même Ville, se mit chez feu M. le Prince de Conti en qualité de Secretaire des Commandemens. Il mourut en 1657. disgracié de son Maître, pour s'être mêlé d'une affaire qui lui avoit déplu. Il écrivit quelque temps avant sa mort deux Lettres, l'une à Mad. de Suderi, & l'autre à Ménage, pour leur marquer qu'il mouroit leur serviteur; mais ce Prince les retint. Mad. Scudery & Ménage ont donné tous les ouvrages de Sarazin qui sont imprimez; & Peliffon y a joint une excellente Préface. Ce Poëte étoit naturel, simple, agréa-

agreable, enjoué dans la conversation & qui plaisoit à tout le monde.



Si tu te plais à ces vers-cy  
 Que pour te plaire je t'envoie,  
 Croi que j'en auray de la joie:  
 Mais s'ils ne te plaisent aussi  
 Fais d'eux sans aucune merci  
 Ce que les Grecs firent de Troie †.

Cette Epigramme fut adressée à Conrart par Sarazin, en lui voyant en même temps des Vers sur la Goutte, maladie dont Conrart étoit attaqué.

† La beauté de cette Epigramme consiste dans la manière dont il fait entendre sa pensée; il veut qu'on brûle ses Vers, sion ne les trouve pas bons, & il explique une chose commune par une image très-relevée & qui fait penser beaucoup.



Je vous donne avec grand plaisir  
 De trois presens un à choisir,  
 La belle, c'est à vous de prendre  
 Celui des trois qui plus vous duit †:  
 Les voici sans vous faire attendre;  
 Bon jour, bon soir, & bonne nuit.

Ces Vers sont adressez à une Dame qui demandoit un present.

† *Duit* est du vieux langage, du burlesque, & du Picard; on ne le reçoit ni dans le bel usage ni dans la conversation, il signifie être utile, être propre.

Lors





Lors qu'Adam vit cette jeune beauté  
 Faite pour lui d'une main immortelle,  
 S'il l'aima fort, elle de son côté  
 (Dont bien nous prend) ne lui fut pas cruelle.

Mes chers amis, alors en vérité  
 Je crois qu'il fut une femme fidelle;  
 Mais comme \* quoi ne l'auroit-elle été?  
 Elle n'avoit qu'un seul homme avec elle.

Or en cela nous nous trompons tous deux,  
 Car bien † qu'Adam fût jeune & vigoureux,  
 Bien fait de corps & d'esprit agréable:

Elle aimait mieux, pour s'en faire conter,  
 Prêter l'oreille aux fleurettes du diable  
 Que d'être femme & ne pas coqueter.

\* *Comme quoi.* Cette maniere ne se pardonne guere maintenant que dans les Gascons, ou dans les histoires de Robert le Diable, de Richard sans peur, de la belle Helene, &c. *comme quoy la belle Helene &c.* Cependant le Sonnet est toujours bon.

† *Bien que,* pour *quoique,* m'a autrefois paru avoir quelque chose de rude; nous le voyons néanmoins dans le traducteur de Longin une infinité de fois. C'est ainsi qu'il commence le Chapitre 7. *Bien que des cinq parties dont j'ay parlé, la première,* &c. je l'ai veu aussi employé, par Sacy, par Labbadie, & par quantité d'autres.



Vous dont le visage falot \*  
 Est le trône de la grimace,

Vous.

Vous qui devez prétendre place  
 Dans les Crotèques de Calot † :

Sérieux comme un sibilot  
 Qui se mire dans une glace :  
 Galand comme un homme de classe ,  
 Et civil comme un Matelot :

Lubin , vous corrompez la Fable ‡  
 Avec la Venus agréable  
 Dont vous êtes le favori ;

Car l'on peut dire en cette affaire ,  
 Adonis est le vrai mari,  
 Et Vulcain en est l'adultere.

Ces Vers sont contre un laid galant d'une Dame qui avoit un beau mary.

\* Falot , maigre , décharné.

† Calot , Graveur qui a excéllé dans les Crotèques.

‡ Vous corrompez la Fable , Cette Fable dit que Venus étoit mariée à Vulcain , le plus laid & le plus difforme de tous les Dieux ; aussi ne se contentoit-elle pas de lui ; elle avoit pour galant Adonis. Le renversement de cette Fable consiste à avoir un beau mary , & un amant très-difforme.



Saisi d'un déplaisir extrême ,  
 En rêvant j'attens le matin  
 Dans un lit où le sommeil même  
 Pourroit bien perdre son latin.  
 Toute la nature sommeille ;  
 Mais non , j'ai tort , je m'apperçoi  
 Que dans ce beau lit où je veille

Les

Les puces veillent avec moy.  
 Le bois de cet antique lit  
 Est de vieille menuiserie,  
 Et tout son chevet s'embellit  
 Des placards d'une Confrérie;  
 Il est entouré de lambeaux  
 Et de grands filets à clairvoie,  
 On dit que ce sont des rideaux,  
 Qui le voudra croire, le croie.



## CHARLEVAL.

**F**Aucon de Charleval estoit né d'une famille originaire d'Italie, & qui a donné trois premiers Presidents au Parlement de Normandie à sçavoir Messieurs *Faucon de Ris* dont il fut neveu, frere & oncle. Sa complexion foible avoit fait croire qu'il vivroit peu. Cependant il seut si bien ménager sa fanté, qu'il mourut âgé de quatre vingt ans. Il écrivoit finement & poliment, ses vers & ses Lettres sont d'un gout exquis. C'est dommage que ses parents qui en ont hérité ne les aient pas voulu publier. Ce qu'on à fait regretter ce qu'on n'a pas. Plusieurs Poëtes de son tems ont immortalisé son nom; sur tout Sarrazin qui lui a adressé son Sonnet d'Adam & Eve, & les Stances sur la coquetterie. Je ne fais en qu'elle année il est mort. C'étoit au reste un illustre paresseux qui n'écrivoit que par sentiment, & d'ordinaire les ouvrages qui sont composez de cette manière ont un fonds d'agrement

ment naturel que n'ont pas ceux que l'on travaille de deſſein prémédité & dont il a falu chercher la matière pour s'amuſer. Il étoit jaloux de ſes ouvrages & n'aimoit point à les communiquer ; de là vient que nous en avons ſi peu.



*Pour une Dame de la campagne.*

Allez, mes vers, entretenir ce ſoir  
 La jeune Iris qui fait ma deſtinée,  
 Et dites lui quel eſt mon deſeſpoir  
 De la trouver toujours environnée  
 De cent fâcheux qui toute la journée  
 M'ont dérobé le plaſir de la voir.  
 Tant de treſors ſi précieux, ſi rares,  
 Ne ſont pas faits pour d'indignes amants,  
 Mais c'eſt ainſi que parmi les Barbares  
 L'on va chercher l'Or & les Diamants.



*Il reproche à ſa Maitreſſe une promenade  
 qu'elle a faite avec ſon Rival.*

Je ne ſaurois vous pardonner (ner;  
 Le régal qu'à Saint Cloud Paul vient de vous don-  
 C'eſt le plus degoûtant de tous les eſprits fades.  
 Vous aimez trop les promenades,  
 Iris allez vous promener.

## EPIGRAMMES,



*A un ami imprudent.*

J'ai de ton amitié des preuves malheureuses;  
 Ton zèle, cher ami, me perd absolument.  
 Que les vertus sont dangereuses  
 Dans une homme sans jugement !



*A une Dame en lui envoyant  
 les œuvres de Marot.*

Les œuvres de Maître Clément  
 Ne sont pas gibier à Dévote.  
 Je vous les prête seulement,  
 Gardez bien qu'on ne vous les ôte.  
 Si quelqu'un vous les escamotte,  
 Je le donne au Diable Astarot.  
 D'autres sont fous de leur Marotte,  
 Moi je le suis de mon Marot



*A une Dame qui le railloit d'être trop  
 longtems à la campagne.*

Au doux bruit des ruisseaux dans les bois je respire,  
 C'est là que sur les fleurs je me viens reposer ;  
 Je

Je ne quitterois pas ces lieux pour un Empire,  
Mais je les quitterois, Iris, pour un baiser.



*Contre un médifant.*

Bien que Paul foit dans l'indigence,  
Son envie & fa médifance  
M'empêchent de le foulager ;  
Sa fortune eft en grand defordre,  
Il ne trouve plus à manger ;  
Mais il trouve toujours à mordre.



*L'Accueil tardif.*

Voiez à quoi le fort m'engage  
Par un accident tout nouveau !  
Clarice me fait bon vilage,  
Quand fon vilage n'eft plus beau.  
Il faut pourtant que je lui die,  
Comme rôle de Comedie,  
Quelque petit mot d'amitié.  
Je crains l'abord de fa ruelle,  
Et les Dieux feront fans pitié,  
Si Clarice ne m'eft cruelle.





Celui qu'amour n'a jamais su charmer,  
 Pour son repos doit craindre la presence;  
 Et si quelqu'un, Iris, cesse d'aimer,  
 En te voiant il faut qu'il recommence.



## S C A R R O N.

**P**Aul Scarron natif de Paris, fils d'un Conseiller au Parlement, a été admiré de tout le monde. Quoiqu'il ait été fort incommodé presque toute sa vie, on remarque néanmoins dans ses œuvres une gaieté qui lui étoit naturelle : on pourroit même dire que ses douleurs lui servirent de divertissement ; il se faisoit un plaisir d'en railler, ce qui est une chose assez rare. Son genie étoit pour le Burlesque, où il a tres bien réüssi, quoiqu'il ne soit pas égal en tout. Il donnoit un caractère si particulier à ce qui sortoit de ses mains, que jamais personne n'a peu le bien imiter. Il avoit pension du Cardinal de Richelieu & de la Reine Mere Anne d'Autriche, en qualité de son malade. Il mourut l'an du Roi 1660. le 14. d'Octobre. Il avoit épousé sur la fin de ses jours Mademoiselle Françoise d'Aubigni, qui a été ensuite Marquise de Maintenon & Maitresse, d'autres disent Femme legitime, de Louis XIV. Roi de France.

Il ne fera pas inutile de donner ici en abrégé le portrait que Scarron avoit fait de lui-même.

Il avoit la taille bien faite quoique petite ; sa maladie la raccourcit d'un bon pied ; il avoit la tête un peu grosse pour sa taille ; le visage assez plein ; sa tête penchant sur son estomac , les nerfs de ses bras & de ses jambes étoient retirez. Il se compare lui-même à un Z & se dit enfin un raccourci de la misere humaine. Il étoit homme de bonne compagnie , gay , enjoué. Nous mettrons de lui de trois sortes de Vers dans ce Recueil : Les uns consistent dans des pensées fines & délicates ; les autres dans des pensées si simples & si naturelles qu'il paroît impossible de le pouvoir imiter ; les autres consistent d'abord dans des pensées sublimes & relevées , mais qui tirent leur beauté de quelque chose de badin qu'il met à la fin.



Aimable Reine \* de mon Roi ;  
 Princesse en vertus admirable,  
 Par qui mon destin miserable  
 Sera changé comme je croi ;  
 Si l'honneur de vôtre service  
 Me fait avoir un benéfice †  
 Je ferai voir en un moment  
 Sans me rompre beaucoup la tête ;  
 Que qui fait bien une Requête  
 Sait bien faire un remerciement ‡.

\* C'est pour la Reine Mere qu'il a fait cette Epigramme.

† Scarron s'étoit créé chez la Reine une charge assez particuliere ; c'étoit celle de malade de la Reine, parce qu'il étoit toujours incommodé , c'est ainsi qu'il en parle lui-même si agréablement.

Scarron, par la grace de Dieu,  
 Malade indigne de la Reine,  
 Homme n'ayant ni feu ni lieu,  
 Mais bien du mal & de la peine,

Prie humblement Sa Majesté  
 De se remettre en la memoire,  
 Qu'au commencement de l'Esté  
 Alors que la Cour devint noire,  
 Il fut son malade advoué  
 Dont le Tout-Puissant soit loué.

Cependant ce malade exerce  
 Sa charge avec integrité:  
 Pour servir votre Majesté  
 Depuis peu l'os la peau lui perce.  
 Tous les jours s'accroît son tourment;  
 Mais il le souffre gayement,  
 Il fait sa gloire de sa peine,  
 Et l'on peut jurer seurement  
 Qu'aucun Officier de la Reine  
 Ne la sert si fidèlement.

Ce fut Madame de Hautefort femme de M. de Schomberg,  
 & Dame d'atour de la Reine, qui procura cette charge à  
 Scarron. Quoique cette Remarque soit déjà un peu longue,  
 le Lecteur souffrira encore que j'ajoute ce que dit Scar-  
 ron dans un autre endroit sur la nouveauté de sa charge en  
 parlant à la Reine.

De cet Office si nouveau  
 Votre train fera bien plus beau;  
 Outre qu'aucun Roy de la Terre,  
 Tant en la paix comme en la guerre,  
 Jamais par un tel officier  
 Ne s'est fait servir par quartier.

Scarron n'obtint pas un bénéfice par cette nouvelle  
 charge, mais une pension de cinq cens écus.

‡ C'est

‡ C'est dans cette pensée que consiste la beauté de cette Epigramme. Vaugelas fit une pareille réponse au Cardinal de Richelieu, qui lui avoit accordé une pension pour travailler au Dictionnaire de l'Académie. Ce Cardinal lui dit qu'il n'oublieroit pas le mot de *pension*: Non, Monseigneur, répondit Vaugelas, & encore moins celui de *reconnaissance*.



Dame Astarot, je te hais tant,  
Et d'une haine enracinée,  
Qu'encor que je sois mal content  
De ma chienne de destinée;  
Je voudrois bien vivre cent ans,  
Afin de te haïr long-temps.



Je vous ai prise pour une autre \*  
Dieu garde tout homme de bien  
D'un esprit fait comme le vôtre,  
Et d'un corps fait comme le mien †.

Cette Epigramme est contre une personne qui avoit l'esprit mal tourné.

† Scarron fait allusion à sa figure grotesque.



\* Maynard qui fit des Vers si bons  
Eut du laurier pour récompense:  
O siecle maudit, quand j'y pense,  
On en fait autant aux jambons!

Maynar d'étoit un excellent Poëte de l'Académie Françoisé, qui comme on l'a dit cy-devant, n'eût pour toute récompense que de la réputation; c'est une fumée très-agréable, & dont beaucoup d'autres sont obligez de se contenter.



Grand Château-neuf\* enfin vous revoilà †,  
 Vôtre mérite en doit être la cause;  
 Le bruit qui court de vous par cy par là,  
 Fait croire assez qu'il en est quelque chose.

Chacun tout net vous donne du Caton,  
 Chacun de vous espere des merveilles,  
 Le bruit qui court de vous est bel & bon,  
 Et ce bruit là réjouit mes oreilles.

Je perds pourtant en l'autre Chancelier,  
 Car il m'aimoit, le bon pere Segulier ‡,  
 Et faisoit cas de notre poésie.

Quand je faisois des vers, il les lisoit:  
 Si vous voulez m'aimer comme il faisoit,  
 Cela dépend de votre courtoisie.

\* M. de Château-neuf Garde des Sceaux & Chancelier sous le Regne du Roy Louis XIV.

† *Revoilà.* M. de Château-neuf avoit eu la Garde des Sceaux sous M. d'Aligre depuis 1633. jusqu'en 1652. il fut interrompu pendant quatre années, & il recommença en 1656. c'est ce que signifie le terme *revoilà* dans cette Epigramme.

‡ *Segulier*, Chancelier de France & Protecteur de l'Académie Françoisé après le Cardinal de Richelieu.



Un amas confus de maisons,  
Des crottes dans toutes les ruës,  
Ponts, Eglises, Palais, Prisons,  
Boutiques bien ou mal pourveuës:

Force gens noirs, blancs, roux, grisons,  
Des prudes, des filles perduës,  
Des meurtres & des trahisons,  
Des gens de plume aux mains crochuës:

Maint pourdré qui n'a point d'argent,  
Maint homme qui craint le Sergent,  
Maint Fanfaron qui toûjours tremble;

Pages, laquais, voleurs de nuit,  
Carosses, chevaux, & grand bruit,  
C'est là Paris; que vous en semble?

\* Cette description de Paris peut être comparée avec celle qu'en ont faite aussi Boileau dans sa VI. Satire, & Regnard dans sa Comedie des Menechmes, Acte II. Scene II.



Oui c'est un pédant, c'est un fot  
Et le plus grand qui soit en France,  
Quand il profere une Sentence  
J'amerois mieux qu'il fit un rot.

Il est fils d'un petit Ragot\*,  
Grand amateur de la Jouvence,



## EPIGRAMMES,

Qui perira par la potence,  
S'il ne perit par le fagot.

Il est fourbe dans les affaires,  
Il sert aux amoureux mysteres,  
Il presche comme un Sanfonnet:

Parmi les bigots il fait rage;  
Je t'en dirois bien davantage,  
Mais il faut finir le Sonnet.

\* *Ragot* petit homme mal tourné, fait à peu près comme Esope, ou comme Scarron lui-même.



A l'ombre d'un rocher sur les bords d'un ruisseau,  
Dont les flots argentez enrichissent la plaine,  
Le beau Berger Daphnis amoureux de Cimene  
Faisoit de ses beaux yeux distiller un sceau d'eau.

Et le jeune Alcidon, un autre Jouvenceau,  
Atteint du même mal pour la même inhumaine,  
Pressé du souvenir de sa cruelle peine,  
Faisoit comme Daphnis, & pleuroit comme un veau.

Un Pasteur qui les voit faisant les Jeremies\*,  
Leur dit, chantez plutôt dessus vos chalemies †,  
Je donne au mieux chantant de quoi faire un pour-  
point:

Les deux jeunes Bergers leurs flutes accorderent,  
Là dessus un loup vint, les Bergers se leverent;  
Poursuivirent le loup & ne chantèrent point.

\* *Faire*

\* *Faire les Jeremies* : pleurer se lamenter : cela vient des lamentations que Jeremie a composées.

† *Chalmie*, musette, instrument dont se servent ordinairement les Bergers.



Un mont tout herissé de rochers & de pins ;  
Colosse que la Terre oppose au choc des nuës,  
D'où les bœufs dans les champs sont pris pour des  
lapins,

Et les arbres plus grands pour des herbes menuës ;

Vomit à gros bouillons de ses froids intestins  
Un torrent qui grossi d'eaux du Ciel descenduës,  
Et faisant plus de bruit que cent mille lutins  
Entraine dans les champs mille roches cornuës :

Le foudre quelquefois le couvre tout de feu,  
Mais le foudre ne fait que le noircir un peu,  
Et faire un peu fumer sa cime inébranlable :

Sur ce superbe mont jusqu'aux cieux élevé,  
Pour vous dire la chose en homme veritable,  
Il ne m'est, sur ma foi, jamais rien arrivé.



Superbes monumens de l'orgueil des humains,  
Pyramides, tombeaux, dont la vaine structure  
A témoigné que l'art, par l'adresse des mains  
Et l'affidu travail, peut vaincre la nature :

Vieux Palais ruinez, chefs d'œuvres des Romains ;

Et les derniers efforts de leur architecture,  
Collifée\* où souvent ces peuples inhumains  
De s'entr'assaffiner † se donnoient tablature ‡ :

Par l'injure des ans vous êtes abolis,  
Ou du moins la plûpart vous êtes démolis,  
Il n'est point de ciment que le tems ne dissoude;

Si vos marbres si durs ont senti son pouvoir,  
Dois-je trouver mauvais qu'un méchant pourpoint  
noir,  
Qui m'a duré deux ans, soit percé par le coude.

\* *La beauté de la pîs part de ces Epigrammes ou de ces Sonnets, consiste dans la chute qui est une surprise: on croit aller écouter quelque chose de grand, & on trouve que ce n'est rien.*

† *Collifée, amphithéâtre, où l'on representoit les Jeux publics.*

Les superbes Collifées,  
Les Palais ambitieux,  
Et les maisons tant prisées  
Ne retiennent point les yeux.

C'est ce que Joachim du Bellai dit de l'homme sage.

Ce Collifée aussi qu'on voit en cet ouvrage.  
Aura le même fort & le même avantage,  
Ces marbres l'un sur l'autre avec ordre entassez  
Par la rigueur des ans doivent être effacez.

C'est M.... qui parle dans la description des tableaux de Mignature.

‡ *S'entr'assaffiner; s'assaffiner l'un l'autre, mot de la façon de Scarron.*

*Se donner tablature; se donner des affaires les uns aux autres, ou par un autre proverbe, se tailler des croupieres.*



Le Roi s'en est allé, son Eminence (a) aussi ;  
 Le Courtisan Escroc (b) sans contenter son hôte,  
 Jurant qu'à son retour il contera sans faute,  
 Picque le grand chemin en bottes de Rouffy.

Les Officiers du Roi sont fort rares ici,  
 Et la gent (c) de Justice & celle de Maltôte  
 A le haut du pavé, & va la teste haute,  
 En l'absence du Roi qui va vers Beaugency.

Les Fauxbourgs ne sont plus infestez de Soudril-  
 les (d),  
 Enfin toute la Cour vers la Guienne drille,  
 Les uns disent que si, les uns disent que non.

On dit que l'on va faire un exemple en Guienne,  
 On dit que sans rien faire il faudra qu'on revienne ;  
 Et moy je voudrois bien avoir un bon melon.

(a) *Son Eminence*, c'est le Cardinal Mazarin.

(b) *Escroc*, espece de parasite, à peu près comme Pelletier depeint dans la Satyre.

Tandis que Pelletier croté jusqu'à l'échine  
 Va mandier son pain de Cuisine en Cuisine.

(c) *La gent de Justice* ; c'est-à-dire, les gens de Justice, maniere de parler qui est en usage dans le bouffon, & dans le style naïf, comme on le voit dans l'auteur des Fables en parlant des Rats.

Le peu qu'il en restoit n'osant quitter son trou,  
 Ne trouvoit à manger que le quart de son sou.

Et Rodilard passoit chez *la gent* miserable  
Non pour un chat, mais pour un Diable.

(d) *Soudrilles*, terme comique qui signifie Soldat.



## B R E B E U F.

**G**Uillaume de Brebeuf naquit à Roüen en 1618. & mourut en 1661. âgé de 43. ans. Il est surprenant que ce Poëte qui a été travaillé d'une fièvre de vingt années, ait si bien réüssi dans la Poësie Francoise. Nous avons de lui trois sortes de Poësies. La premiere est la traduction qu'il a faite de la Pharsale de Lucain. Jamais Poëme n'a été plus loué ni plus blâmé que cette version: on s'est imaginé qu'elle étoit trop enflée, & qu'elle avoit gâté le gout à bien des jeunes gens. C'est le sentiment du P. Rapin. M. des Preaux n'en a gueres jugé plus favorablement, comme on le voit par ces deux Vers.

*En tous lieux cependant la Pharsale approuvée  
Sans crainte de mes Vers va la tête levée.*

Quelques-uns crurent alors que c'étoit une petite émulation qui avoit fait ainsi parler M. des Preaux: & il faut avouer à la louange de Brebeuf, que jamais Poëme ne s'est si bien soutenu.

On ne fera pas fâché que je dise à cette occasion ce qui arriva au fameux Corneille, après avoir lu les quatre vers que Brebeuf a faits sur l'art d'écrire inventé par les Tyriens. Il voulut les égaler par quatre



quatre autres que nous donnerons ici, après avoir rapporté ceux de Brebeuf.

*C'est d'elle que nous vient cet art ingénieux,  
De peindre la parole, & de parler aux yeux :  
Et par les traits divers des figures tracées,  
Donner de la couleur & du corps aux pensées.*

Voici ceux de Corneille.

*C'est d'elle que nous vient le fameux art d'écrire,  
Cet art ingénieux de parler sans rien dire.  
Et par les traits divers que nôtre main conduit,  
D'attacher au papier la parole qui fuit.*

Après la Pharsale on trouve que ses Entretiens solitaires sont ses meilleures pieces: on y remarque une grande élévation d'esprit, jointe à beaucoup de piété. M. Bernard a eu grand tort de dire dans son Supplément de Moreri *que ce n'est pas grand'chose.* Il auroit deu pour son honneur nommer le critique qui en a si mal jugé.

Les autres Poësies au nombre desquelles sont ses Epigrammes, passent pour les moins parfaites. Il y a néanmoins dans ces dernières des endroits qui pourroient le disputer à Catulle & à Martial pour l'Epigramme.



Bien que je sois en proie à vôtre médifance,  
Je veux par un effet de rare complaisance,



Vanter vos qualitez & vos divins appas.

Mais les longs complimens me font de longs sup-  
plices,

Life, vous êtes riche, & je ne le suis pas,

C'est dire en peu de mots vos vertus & mes vices.



*Sur une femme fardée.*

\* L'autre jour Alifon partit si follement  
Pour un long & fâcheux voïage,  
Que sortant de chez elle avec empressement  
Elle oublia ses dents, ses gans & son visage.

*L'autre jour.* Brebeuf met *avant-hier*, mais rien ne paroît plus rude dans les Vers que ces termes d'*hier* & d'*avanthier*, parce que les Poètes n'en font souvent qu'une syllabe du premier, & trois syllabes du dernier; au lieu qu'ils semblent en demander l'un deux & l'autre quatre. Bien des Vers de nos meilleurs Ecrivains sont rudes à cause de ce mot.

J'arrivai *hier* céans à la fin de Décembre.

C'est un Vers de Voiture que nous avons rapporté, & où ce mot *hier* ne faisant qu'une syllabe a quelque chose de dur. En voici deux autres de Corneille & de Molière qui ne paroissent pas plus doux.

*Hier* dans sa belle-humeur elle entretint Valere.  
*Corneille.*

*Hier* j'étois chez des gens de vertu singulière.  
*Molière.*

Il semble que Montreuil l'ait exprimé plus heureusement, en le divisant en deux syllabes.

*Hier*

*Hier je rencontraï ma charmante Philis, &c.*

*Hier quand je vous eus quittée*

*Sans avoir eû le temps d'accomplir mon dessein.*

*Hier vos yeux brillans d'une divine flâme &c.*

En effet, si on ne donne qu'une syllabe à ce mot, il va trop vite; il faut cependant pour l'harmonie appuyer un peu sur les deux premières lettres, pas tant à la vérité que sur les dernières.



*Sur le même sujet.*

Quel âge a cette Iris dont on fait tant de bruit?

Me demandoit Cliton n'aguere.

Il faut, dis-je, vous satisfaire

Elle a vingt ans le jour, & cinquante ans la nuit.



*Sur le même sujet.*

Par le soins que Life prend  
Et du plâtre & des pommades,  
Les visites qu'elle rend  
Sont autant de Mascarades:  
Pour elle soit bien, soit mal,  
Il est toujours carnaval:  
Au logis & dans la ruë,  
Au Temple, aux jeux, à la Cour,  
Nous la voions chaque jour,  
Et jamais ne l'avons veuë.



*Sur le même sujet.*

Bienque tous les matins par un rare secret  
 Vous deveniez vôtre portrait,  
 Si je touche après vous, gardez de vous en plaindre.  
 Si l'on me voit tout de nouveau  
 Vous donner un coup de pinceau,  
 C'est pour vous achever de peindre.



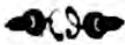
*Sur le même sujet.*

Jeanne, aucun époux, ce dit-on,  
 N'est heureux au point qu'est le vôtre ?  
 En vous seule l'une après l'autre  
 Il trouve Jeanne & Janneton ;  
 Par une assez rare methode  
 En vous seule il a tour à tour  
 Femme de nuit, femme de jour ;  
 Ce jeu n'est-il pas bien commode ?  
 Mais ce qui fait tout son ennui,  
 C'est, par un defordre incurable,  
 Que Janneton mange à sa table,  
 Et que Jeanne couche avec lui.



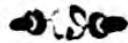
*Sur le même sujet.*

Lise a le teint blanc comme un œuf,  
 Mais il coute plus qu'on ne pense :  
 Tous les jours un visage neuf,  
 Certes c'est en visage un peu trop de dépense.



*Sur le même sujet.*

Dans le tourment qui te devore  
 Pour les doux appas de Philis,  
 Quand tu vois ce beau teint de roses & de lis,  
 Tes yeux ne savent pas ce que ton cœur adore :  
 Ce beau visage que tu vois  
 Est le noble enfant de ses doigts,  
 De sa main noire & sèche il est l'heureux ou-  
 vrage.  
 Son Art est certes plus qu'humain;  
 Et l'on ne croiroit pas qu'une si laide main  
 Accouchât d'un si beau visage.



*Sur le même sujet.*

Vous croïez & vous l'osez dire  
 Que vous rangez sous vôtre empire,  
 Que vous mettez à vos genoux

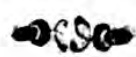
EPIGRAMMES.

Tous ceux qui vous rendent hommage;  
 Belise, changez de langage,  
 Votre visage n'est pas vous.



*Sur le même sujet.*

Life, à vous voir murmurer,  
 Damon n'est plus qu'un infidele;  
 Vous l'aviez entendu jurer  
 De vivre sous vos loix tant que vous seriez belle;  
 Il avoit hautement juré par vos traits  
 D'être votre conquête & de loin & de près;  
 Cependant il affecte un changement fantasque.  
 Mais, Life, ne vous flattez pas,  
 Quand il fit le serment d'adorer vos appas,  
 Il ne fit pas serment d'adorer votre masque.



*Sur le même sujet.*

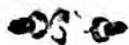
Je ne dis rien de vos appas  
 Quoi qu'on en pense ou qu'on en die;  
 Car les yeux ne discernent pas  
 Si c'est l'original, ou si c'est la copie.

*Sur le même sujet.*

Quand de vôtre beauté je parle  
Chez le Droguisse Maître Charle,  
Il me répond d'une fierté  
Dont mon ame est toute effraïée:  
Ce fera, dit il, sa beauté,  
Lors qu'elle me l'aura païée.

*Sur le même sujet.*

S'il faut croire, Philis, à vôtre doux langage,  
A moi seul en tous temps vous faites bon visage:  
Mais puisqu'à découvert on ne le voit jamais,  
Comment peut-on favoir s'il est bon ou mauvais?

*Sur le même sujet.*

Glofer au milieu de Paris  
Sur les doux appas de Cloris,  
Certes c'est lui faire une injure:  
Moi qui cheris la verité,  
Je dis qu'elle a tant de beauté  
Que l'art y passe la nature.





*Sur le même sujet.*

De tous les Peintres excellens  
 Qu'on vante le plus en ce temps,  
 Philis, aucun ne vous ressemble :  
 Leur Art cede à votre secret ;  
 Car vous devenez tout ensemble  
 Peintre, Original & Portrait.



*Sur le même sujet.*

Life, c'est justement qu'on donne à vos appas  
 Ce beau nom de lis & de roses ;  
 Car pour ne se l'acquérir pas,  
 Ils ont trop de rapport avec ces belles choses,  
 Comme elles prompts à se ternir,  
 Comme elles prompts à disparoître,  
 Ce matin les avoit veu naître,  
 Et ce soir les verra finir.



*Sur le même sujet.*

La rare femme que Melite,  
 Quoique la médifance en veuille discourir !  
 Comme le soir la fait mourir,

Chaque matin la reffuscite :  
Ce beau secret , Madame , oblige vos Amans ;  
Vôtre mort leur seroit un sensible dommage.  
Car il faudroit bien soixante ans ,  
Pour en faire une de vôtre âge.



*Sur le même sujet.*

Si tôt que vos mains , Alizon ,  
Vous ont fait un nouveau visage ,  
Vous allez chaque jour de maison en maison  
Promener cette belle Image :  
On pourroit en tout lieu se passer tout à fait  
De vous & de vôtre portrait ;  
Mais si de le montrer vôtre envie est extrême  
A quoi bon vous tant fatiguer ?  
Au lieu de le porter vous-même ,  
Il vaudroit bien mieux l'envoyer.



*Sur le même sujet.*

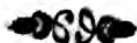
Vous voulez , blondins sans cervelle ,  
Voir du matin Life chez elle ;  
Attendez , jeunes étourdis ,  
Et ne pressez pas davantage :  
Bienque Life ait pris ses habits  
Elle n'a pas pris son visage.



*Sur le même sujet.*

Autrefois vos attraits charmans  
 Blessèrent tous les cœurs d'une atteinte assez forte,  
 Et sur le declin de vos ans  
 Vous bleffez tous les yeux, mais c'est d'une au-  
 tre forte :

Beaucoup ont horreur d'approcher  
 Ce vieux teint rajeuni qui vous coute si *cher*,  
 Et qu'à toute heure il faut repeindre ;  
 Mais je ne puis vous en blâmer,  
 Quand on ne peut se faire aimer,  
 Il faut au moins se faire craindre.



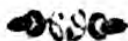
*Sur le même sujet.*

Pendant qu'à beaucoup de Rivaux,  
 Qui sous vôtre pouvoir avoient l'ame captive,  
 Vous laissiez voir en vous une beauté naïve,  
 On aimoit jusqu'à vos défauts :  
 Mais depuis que l'art vous redonne  
 Ce que les ans vous ont ôté,  
 Croïez jeune & vieille mignonne,  
 Qu'on hait jusqu'à votre beauté.



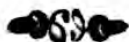
*Sur le même sujet.*

Vous savez, Life, à peu de frais  
 Changer de visage & d'attraits,  
 Soit jour ouvrable ou jour de feste:  
 Mais à vrai dire, entre nous deux;  
 Que vôtre époux seroit heureux,  
 Si vous pouviez changer de tête!



*Sur le même sujet.*

Par une adresse plus qu'humaine  
 Vôtre teint brille encor mieux que les plus bril-  
 lans?  
 O que la drogue est souveraine  
 Qui peut guerir de soixante ans!

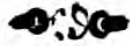


*Sur le même sujet.*

Cloris quitte & reprend par un secret mystere  
 Jeune & vieille peau tour à tour:  
 Et la Cloris de nuit seroit bien la grand'mere  
 De la Cloris de jour.

\* On pouvoit rapporter ici plusieurs autres Epigrammes sur ce sujet, pulsque Brebeuf en a composé jusqu'à 150; mais comme c'étoit une gageure, & qu'elles ne sont pas toutes égales, on s'est contenté de celles qui ont paru les meilleures. Un homme d'esprit qui avoit marqué en compagnie peu d'admiration pour cette fécondité de Brebeuf, fut défié de faire quelque chose de pareil, il se piqua d'honneur & fit  
 sur

sur le même suj et trois cents nouvelles Epigrammes sans se rencontrer avec Brebeuf & ce qu'il y a de plus remarquable, il se servoit toujours des mêmes noms. Ses amis n'ont pu obtenir qu'il les publiât. J'en ai vu quelques unes qui sont excellentes.



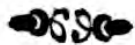
*Sur un esprit mal tourné.*

Lorsque je polissois la rime  
Avec une assez rude lime,  
Tu parlois hautement de moi;  
Mais je commence à te déplaire,  
Courage, je fai bien pourquoi,  
C'est que je commence à bien faire.



*Contre un méchant fils d'un homme sans  
foy & sans honneur.*

Qu'on doit peu de respect aux cendres de ton pere!  
Et que la mort fut juste en l'ôtant de ces lieux!  
Il employa toujours tant de soin à mal faire,  
Qu'il sembloit n'être né que pour fâcher les Cieux  
Il fut ouvertement l'espoir de l'insolence,  
Il fit avec ardeur la guerre à l'innocence,  
Et jamais la vertu n'eut un tel ennemi;  
Puis croïant sa fortune au dessus de l'envie,  
De peur d'être méchant seulement à demi.  
Il te donna la vie.



*Contre une femme de mauvaise vie.*

Qu'il fait bon vivre de ménage!  
 Et que c'est un grand héritage  
 D'avoir un peu d'entendement!  
 J'en prens à témoin ta parente,  
 Un lit de cent francs seulement  
 Lui vaut six cens écus de rente.



*Sur un Auteur.*

Antoine qui s'intrigue avec les beaux esprits,  
 Me disoit l'autre jour qu'il vouloit entreprendre  
 De traiter un sujet qui n'ait pas été pris,  
 Et qu'aucun des Auteurs n'auroit eu soin de prendre.  
 Il rêve cependant avec empressement,  
 Depuis neuf à dix mois quel sera l'argument  
 Qui doit mieux exercer toute sa Rhétorique:  
 Veux-tu, dis-je, un sujet sans long-temps le cher-  
 cher,  
 Où pas un n'a touché ni ne voudra toucher?  
 Travaille à ton Panegyrique





*Sur un Cavalier.*

Hier Blaise achetant du foin  
 Demandoit avec grand foin,  
 Est-ce bonne ou mauvaise herbe?  
 Un Palfrenier gros & gras  
 Lui répond d'un ton superbe:  
 Goutes en, tu le sauras.



Quand on parle de toy sous le nom de Cleante  
 Il n'est point d'homme qui se vante  
 De connoître ta race, ou ton nom en ces lieux?  
 Mais aussi-tôt qu'on dit, c'est l'Epoux d'Isabelle,  
 Cette femme & galante & belle,  
 Chacun se vante alors de te connoître mieux.



*Au Cardinal Mazarin sur la mort de  
 l'Abbé Mancini son neveu.*

Cet admirable Enfant que le Ciel a repris,  
 Jule, doit-il encore affliger tes pensées;  
 Dois-tu de son trépas occuper tes esprits,  
 Ou répandre des pleurs sur des cendres glacées?  
 Les Dieux pour signaler le pouvoir de leurs mains,  
 N'ayant que prétendu le montrer aux humains

Ont

Ont pû te le ravir fans te faire un outrage ;  
 Ton sang en demi-dieux leur semble trop fécond,  
 En lui d'un second Jule on voyoit le présage ;  
 Mais les Cieux ont voulu que tu sois fans second.



Le premier jour qu'André voulut m'entretenir,  
 Il me dit tout au long l'histoire de sa vie,  
 Et sans s'être informé si j'en avois envie,  
 Me conta le passé, le present, l'avenir,  
 Ce qu'il fut, ce qu'il est, ce qu'il se promet d'être,  
 Sa maison, ses parens, ses affaires, son Maître,  
 Sans me donner le temps de repartir un mot.  
 Mais comme il me dit plus qu'il n'est aisé d'enten-  
 dre,  
 Il m'apprit plus aussi qu'il ne vouloit m'apprendre,  
 Car dès le premier jour, je scûs que c'est un sot.



Tu crois signaler ta vertu,  
 Lorsque ton courage t'expose :  
 Pauvre Collin, que craindrois tu ?  
 Tu hazardes bien peu de chose.



Vôtre montre n'est pas fidelle,  
 Belle Iris, & je me plains d'elle :  
 Quand je puis vous entendre ou vous voir seule-  
 ment,

D'un

D'un moment elle fait une heure,  
 Et lorsque loin de vous il faut que je demeure,  
 D'une heure elle fait un moment.



Certain Abbé qui vient de Rome  
 Prend Lyfandre pour un Oïson;  
 Et je trouve qu'il a raison,  
 Car Lyfandre autrefois l'a pris pour habile homme.



## G O M B A U D.

Jean Ogier de Gombaud, né en Xaintonge à S. Just de Lussac, de l'Académie Française, mourut en 1666. Ses meilleures pièces de Poësie, sont ses Epigrammes. Il n'est guères ordinaire aux Poëtes de s'attacher à cette sorte d'Ouvrages Poëtiques sur la fin de leur vie, comme a fait Gombaud; néanmoins ses Epigrammes ont fait beaucoup de tort à celles de Maynard, parce qu'elles tombent moins dans le stile diffus. Elles roulent ordinairement sur les mœurs corrompues de son siecle; elles ont beaucoup de naturel, & ne manquent pas même de finesse & de délicatesse de pensée.

*Visite contrainte.*

Une fois l'an il me vient voir,  
Je lui rends le même devoir ;  
Nous sommes l'un & l'autre à plaindre.  
Il se contraint pour me contraindre.

*Demande ridicule.*

Colas est mort de maladie,  
Tu veux que j'en plaigne le sort :  
Que diable veux-tu que j'en die ?  
Colas vivoit, Colas est mort.

*La vie de Guillaume.*

Guillaume ne fut bon à rien ;  
Nul n'en fût le mal ni le bien,  
Il ne fit la paix ni la guerre ;  
Tantôt assis, tantôt debout,  
Il fut soixante ans sur la terre,  
Comme s'il n'étoit point du tout.



*Mauvais génie.*

S'il est Chrétien, Dieu le conserve;  
 Il n'en paroît rien à mes yeux,  
 Sinon qu'il choque les faux Dieux,  
 Car il écrit malgré Minerve.



*Bien-fait publié.*

Si Charles par son crédit  
 M'a fait un plaisir extrême,  
 J'en suis quitte, il l'a tant dit  
 Qu'il s'en est payé lui-même.

\* Il semble que cette pensée soit fautive; car enfin l'indiscretion d'un homme que nous aura fait plaisir, n'empêche pas que nous n'ayons reçu de lui ce plaisir, & que nous ne lui en ayons l'obligation. Gombaut avoit sans doute en vue ces Vers de Martial, Livre V. 53.

*Crede mihi, quamvis ingentia, Postume, dona  
 Auctoris pereunt garrulitate sui.*



*Moien de se défaire de quelqu'un.*

Tu veux te défaire d'un homme,  
 Et jusqu'ici tes vœux ont été superflus:  
 Hazarde une petite somme,  
 Prête-lui trois louis, tu ne le verra plus.

Cette



Cette beauté pout tout défaut  
A l'air d'une bonté niaise ;  
Elle n'est pas assez mauvaise ,  
Pour être bonne comme il faut.



Laurent dont le zèle feint  
Passe pour un vrai mérite ,  
Croit être devenu saint ,  
A force d'être hypocrite.



Vous avez dit, belle indiscrette,  
La faveur que vous m'avez faite  
Qui n'étoit qu'un doux entretien,  
Mais je renonce à vôtre empire,  
Ou vous m'obligerez d'un bien  
Que vous n'oserez jamais dire.



Il est agissant, il est prompt,  
Il n'est touché d'aucun affront,  
Il est doux même à ses contraires ;  
S'il n'est dévot, il le paroît :  
Il fait la cour, il la connoît :  
Sans doute il fera ses affaires.





Carite, l'un de mes rivaux  
 De qui les chiens & les chevaux  
 Ont fait la plus belle aventure;  
 Aussi savant que son mallier  
 Croit que les cinq sens de nature  
 Fassent la moitié d'un milier.

*Le mallier est un cheval qui porte la malle de celui qui court la poste, & sur lequel le postillon est monté.*

*Fassent.* Il y a dans ce dernier Vers une faute de syntaxe, le verbe croire quand il est employé affirmativement veut l'indicatif; je crois qu'il vient, je crois que vous souffrez. Mais quand il est joint à la particule negative, il demande alors un conjonctif. Je ne crois pas qu'il vienne, je ne crois pas que vous souffriez. Ainsi il eut talu dire pour parler François, font la moitié &c.



Blanc d'Espagne, couleurs vermeilles,  
 Perles, Brillants, pendants d'oreilles,  
 Passements, jupes de grand prix;  
 On vous étale, on vous promene,  
 Pour duper les foibles esprits,  
 Et l'on vous nomme Lisimene.



Le temps d'Orphée est revenu.  
 De son bel art si peu connu  
 Quels objets sentent les atteintes?  
 Damon, nos amis les plus chers,

Et

Et les plus touchez de nos plaintes,  
Sont des arbres & des *rochers*.

*Cher* & *Rocher* ne riment pas bien. *Cher* se prononce comme *enfer*, & l'*R* n'est presque point remarquée dans *rocher* que l'on prononce comme *chercher*.



*Le bonheur Tardif.*

Pour sujet de mes vers, en la fleur de mon âge,  
J'ai cherché quelque Nymphé illustre, belle, & sage,  
Et qui pût m'inspirer cent Ouvrages divers.  
Telle & plus merveilleuse Olympe est arrivée,  
Mais le Ciel m'a trop tard ses trefors découvrir,  
Je ne cherchois plus rien, lors que je l'ai trouvée.



Il fut battu le bon Seigneur,  
En présence de plus de quatre;  
Et pour recouvrer son honneur  
Il s'alla faire encore battre.



Si l'on en croit un certain Duc;  
Qui Philosophe à la commune;  
La Substance n'est rien qu'un fuc,  
Et l'Accident qu'une infortune.

Ce Duc est le Maréchal d'Hoquincour dont Saint Evremond

fait un portrait fort plaisant dans le petit ouvrage qui a pour titre Conversation du Maréchal d'Hoquincour. C'est une des meilleures choses qui soient sorties de la plume de ce galant homme.



*Le Grand Parleur.*

Si l'on vous croit, Bouche de rose,  
Lisandre parle bien; nul ne peut l'égal.

Il devrait bien favoir parler,  
Il ne fait jamais autre chose.



*Les vieux Avarés.*

Admirez les bontez, admirez les tendresses,  
De ces vieux esclaves du fort.  
Ils ne sont jamais las d'acquérir des richesses,  
Pour ceux qui souhaitent leur mort.



*La Femme trop bonne.*

Son beau-frère est son favori,  
Par tout il la suit à la trace;  
Cloris aime tant son mari,  
Qu'elle en aime toute la race.



*Les gens du Monde.*

Le vice est tout leur entretien,  
 Le luxe est leur souverain bien,  
 Leur table en delices abonde:  
 Leurs pieds au mal sont diligens,  
 Et les plus grands marauts du monde  
 Se nomment les honnêtes gens.



*Sur la vie des Cefars.*

Objets si peu dignes d'envie,  
 Cefars, où courez vous si fort?  
 On pense lire vôtre vie,  
 Et l'on ne lit que vôtre mort.



*Vengeance du Sort.*

Si mes vers t'ont fait quelque niche;  
 Fortune, tu me l'as rendu.  
 Periandre est devenu riche,  
 C'est un ami que j'ai perdu.

Cette Epigramme aussi bien que la suivante est faite contre Abel Servien qui devint Sur-intendant des finances & fut Plenipotentiaire à Munster. Il étoit de l'Académie Française.



Les honneurs forcent l'ascendant.  
 Côme étoit civil, accostable,  
 Généreux, franc, & véritable;  
 Mais on le fit Sur-intendant.



## R E P O N S E

*A Malherbe.*

*Sous le nom de Madame des Loges.*

C'est vous dont l'audace nouvelle  
 A réjeté l'antiquité,  
 Et du Moulin ne vous rappelle  
 Qu'à ce que vous avez quité.  
 Vous aimez mieux croire à la mode;  
 C'est bien la foi la plus commode  
 Pour ceux que le monde a charmez.  
 Les femmes y sont vos idoles,  
 Mais à grand tort vous les aimez  
 Vous qui n'avez que des paroles.



*Les Amis.*

Mille fois ils m'ont tout promis,  
 Mais le siecle en fourbes abbonde;  
 Et je ne hais rien tant au monde  
 Que la plûpart de mes amis.

M A I.



## M A I T R E A D A M.

**A**DAM BILLAUT connu sous le nom de *Maître Adam*, ou du *Menuisier de Nevers* étoit un de ces Poètes qui le sont par un verve infuse & indépendante de l'Étude. Menuisier de profession, il aimoit la Poësie & ses vers furent louez de plusieurs Poètes de ce tems-là, entre autres de Mainard, de Beis & de quelques autres. Comme il n'avoit eu qu'une éducation fort bourgeoise, & qu'il ne travailloit que par une espece de fureur Poétique, ce qu'il a fait n'est ni fort exact pour la justesse des pensées, ni fort châtié pour l'exactitude de la langue; mais on y remarque de l'esprit, du feu, & même un je ne sais quoi au dessus de la Sphere ordinaire de sa profession. Ce qu'il a fait de meilleur dans le genre Epigrammatique ce sont les trois pièces suivantes.



## R O N D E A U

*Sur le nom de Richelieu.*

D'un riche lieu je ne suis pas venu :  
 Mes vêtemens, qui me laissent tout nu,  
 En donnent bien l'entière connoissance,  
 L'Astre inhumain qui fut à ma naissance,  
 Dans un rabot mit tout mon revenu.

F 5

Tous



Tous les devins, qui depuis m'ont connu,  
 Pour m'obliger, cherchent par le menu  
 Si j'uferai mes jours sans l'assistance

D'un Richelieu.

Je ne sai pas si leur esprit cornu  
 Doit l'avenir régler par l'avenu;  
 Ce seroit bien irriter ma constance.  
 Quoi qu'il en soit, je vis dans l'esperance  
 Que je ferai quelque jour maintenu

D'un Richelieu.



## A U T R E

*A un de ses amis qui étoit  
 malade d'une Sciatique.*

Pour te guérir de cette Sciatique,  
 Qui te retient comme un paralitique,  
 Dedans ton lit sans aucun mouvement;  
 Prends moi deux brocs d'un fin jus de farment;  
 Puis li comment on le met en pratique.

Prends en deux doigts & bien chauds les applique  
 Dessus l'externe, où la douleur te pique,  
 Et tu boiras le reste promptement

Pour te guérir.

Sur cet avis ne sois point hérétique,  
 Car je te fais un serment authentique,  
 Que si tu crains ce doux médicament,  
 Ton medecin, pour ton soulagement,  
 Fera l'essai de ce qu'il communique  
 Pour te guerir.



*Etrennes à l'Abbé de saint Martin Parain  
 de son fils. C'est le fils qui parle.*

Monseigneur, mon Parain, vôtre vie est si sainte,  
 Que l'on vous tient par tout un pilier de la foi.  
 Et c'est ce qui m'oblige à vous faire une plainte,  
 Pour voir si vous ferez un miracle pour moi.  
 En faveur de mes vers, je ne veux autre chose  
 Pour braver de mon fort les rigoureuses loix,  
 Si non que vous fassiez une métamorphose  
 De changer en du Cuir mes deux souliers de bois.

Maitre Adam avoit envoié fils avec des Sabots, afin que  
 l'Abbé lui donnât une paire de souliers; ce qu'il obtint sans  
 doute.



Si la Parque inhumaine  
 Souffroit pour de l'argent  
 De quinzaine à quinzaine  
 Comme fait un Sergent;  
 Pour vivre d'avantage,  
 Je ferrerois du bien;

Mais nargue du ménage,  
Puisqu'il ne fert rien.

Ce n'est point à proprement parler une Epigramme que cette chanson, & on ne la rapportée que pour faire voir que nos Modernes sans étude peuvent se rencontrer avec les anciens. Car ces Vers sont une imitation d'Anacreon que Maître Adam n'avoit gueres lu, les quatre traductions Françoises que nous en avons aujourd'hui n'étant pas encore faites de son temps.



## L'ABBE' DE SAINT PAVIN.

**S**anguin de S. Pavin, Parisien, Beneficier de Paris, étoit fils d'un Président des Enquetes & grand Oncle de Monsieur Sanguin Marquis de Livri premier Maître d'hôtel du Roi. La nature qui lui avoit donné un corps contrefait l'orna en recompense d'un esprit fin & délicat. Voici comme il nous peint lui même sa figure.

La nature injuste me fit  
Court, entassé, la pance grosse;  
Au milieu de mon dos se hausse  
Certain amas d'os & de chair  
Fait en pointe comme un *clocher*  
Mes bras d'une longueur extrême  
Et mes jambes presque de même  
Me font prendre le plus souvent  
Pour un petit moulin à vent.

\* \* \* \*

Ma mine est fort peu cavaliere ;  
 Mon visage est fait de maniere ,  
 Qu'il tient moins du beau que du laid ;  
 Sans être choquant tout à fait ;  
 Dans mes yeux deux noires prunelles  
 Brillent de maintes étincelles.  
 J'ai le nez pointu , je l'ai long ,  
 Je l'ai mal fait , mais je l'ai bon.  
 Et je sens venir toutes choses.

\* \* \* \*

Enfin je puis dire en un mot  
 Que je n'ai pas le nez d'un sot.

Il faisoit gloire d'avoir des Sentimens singuliers  
 & se piquoit peu de piété , c'est pourquoi Boileau,  
 qui ne regardoit pas la conversion de cet Abé com-  
 me quelque chose de fort aisé , dit plaisamment.

Avant qu'un tel dessein m'entre dans la pensée ,  
 On pourra voir la seine à la Saint Jean glacée ,  
 Arnaud à Charenton devenir huguenot ,  
 Saint Sorlin Janseniste & *Saint Pavin* dévot.

Saint Pavin passoit pour une ame moutorniere ;  
 c'est-à-dire qui ne reconnoissoit guère un Dieu ; *bel-  
 le ame devant Dieu s'il y croyoit* , dit Patin en parlant  
 de nôtre Poëte. On trouve à la verité dans quel-  
 ques-uns de ses ouvrages des marques de cette im-  
 piété. Il n'eut point d'autre occupation que les bel-  
 les Lettres , & il y a dans ce qu'il a fait un goût &  
 une délicatesse que ne se rencontre pas dans les  
 Poëtes du commun ; aussi étoit-il bien persuadé  
 lui-même de cette délicatesse & de la beauté de ses  
 Poësies. Il mourut en 1670.



## SONNETS.

Iris, quel fubit changement,  
 Je vous aimois fans vous déplaire,  
 Et par l'ordre de vôtre mere  
 Vous écoutez un autre Amant:

Donnerez-vous vôtre agrément  
 En faveur de ce téméraire?  
 Ce que mon amour n'a pu faire,  
 L'obtiendra-t-il du Sacrament?

Mais quand vous y ferez forcée,  
 Souffrez que mon ame offensée  
 Se vange au moins de cet Epoux;

Que son bon-heur lui soit funeste,  
 J'en feray peut-être un jaloux  
 Vous pourriez bien faire le reste.



Belle Iris, je fuis aux abois.  
 Helas! qu'êtes-vous devenuë?  
 Je vous aime autant que je dois,  
 Et vôtre abfence continuë:

Sans m'avoir écrit une fois  
 Depuis que je ne vous ay vûë,  
 Vous avez passé plus d'un mois.  
 Demandez-vous ce qui me tuë?

Plein

Plein de langueur je vous attens,  
Pouvez-vous souffrir plus long-temps  
Qu'en ce triste état je demeure?

Que mes Rivaux feront heureux!  
Si vous tardez encore une heure,  
Vous ne reviendrez que pour eux.



*Sur la Pucelle de Chapelain.*

Je vous dirai sincèrement  
Mon sentiment sur la Pucelle;  
L'art & la grace naturelle  
S'y rencontrent également.

Elle s'explique fortement,  
Ne dit jamais de bagatelle,  
Et sa conduite paroît telle  
Qu'on la peut louer hautement.

Elle est superbe & bien parée,  
Sa beauté fera de durée,  
Son éclat peut nous éblouir;

Mais enfin bien qu'elle soit belle  
L'on ira rarement chez elle  
Quand on voudra se réjouir.





Changez l'air de vôtre entretien,  
 Ou permettez que je vous quitte;  
 La fade complaisance irrite,  
 Sourire à tout n'oblige en rien.

Egalement dire du bien  
 D'une chose bien ou mal dite,  
 Pour établir vôtre mérite  
 Me paroît un foible moïen.

C'est toutefois vôtre methode,  
 Il n'est rien de plus incommode  
 Qu'une louïange à contre-temps;

J'aime beaucoup mieux qu'on me fronde.  
 Qui tâche à plaire à tout le monde  
 Ne plaît guere aux honnêtes gens.

Martial XII. 81.



La fortune qui me maltraite  
 Ne bornera jamais son cours,  
 Les araignées tous les jours  
 Font leur toile dans ma pochette.

Ma garde-robe est tantôt nette  
 Je n'ay plus d'habits de velours,  
 Mes chevaux ressemblent des ours,  
 Mon Carosse devient charette.

Met

Mes laquais tirent à la fin,  
Et ce qui restoit de mon train  
A pris congé pour récompense;

Et n'étoit ceux à qui je doi ,  
On ne verroit pas d'homme en France  
Qui fut moins visité que moi.



Je ne me plaindrai point, aimable Célimene,  
Que vous m'aïez donné de trop séveres loix ;  
Je cours aveuglément à ma perte certaine,  
Ma passion le veut, je fais ce que jè dois :

Puis que j'ai consenti que mon ame trop vaine  
Se portât hardiment à faire un si beau choix ,  
Je souffre constamment, trop heureux dans ma peine  
Si j'osois devant vous soupirer quelquefois.

On donne aux immortels le cœur & la pensée ;  
De ces mêmes presens vous êtes offensée ,  
Rien ne peut à mes maux vous faire compatir.

Quoique vous défendiez la crainte & l'esperance,  
Il est si glorieux d'être vôtre martyr ,  
Que de mourir pour vous tient lieu de récompense.



Cleon faux en tout ce qu'il fait,  
 Chez les buveurs à toute outrance  
 Fait le sobre, & du peu qu'il fait  
 Fatigue toute l'assistance.

A table ailleurs quand on le met  
 Sur quelque haut point de science,  
 En homme prudent il se taît,  
 Et prend du vin en abondance.

On juge à peine ce qu'il est,  
 Chaque jour selon qu'il lui plaît  
 Il prend différente figure;

Son foible ne m'est point caché,  
 Il est adroit dans l'imposture,  
 Mais ni savant, ni débauché.



Abbé, vous avez la naissance,  
 La bonne mine & l'air des Grands,  
 Ces avantages apparens  
 Cachent beaucoup d'insuffisance :

Mais la longue persévérance  
 A ne rien dire de bon sens  
 Fait enfin découvrir les gens,  
 Vous devez garder le silence.

Pour

Pour rendre parfait vôtre corps,  
Nature fit tous ses efforts,  
Et lui donna tant d'avantage,

Que celui qui forma l'esprit  
Enfin jaloux, & de dépit  
Refusa d'achever l'ouvrage.



Je commence à vous méconnoître  
Vous me fuiez ingrate, eh quoi !  
Vôtre cœur si tendre pour moi  
Fourroit il bien ne le plus être ?

Je crains bien que ce petit traître  
Ne m'ait déjà manqué de foi ;  
On le croit souvent tout à foi  
Qu'on n'en est pas toujours le maître.

Le changement vous est si doux,  
Que quand on est bien avec vous  
On n'ose s'en donner la gloire.

Celui qui peut vous arrêter  
A si peu de tems pour le croire,  
Qu'il n'en a pas pour s'en vanter.



Il ne faut point tant de mystere,  
 Rompons, Iris, j'en suis d'accord,  
 Je vous aimois, vous m'aimiez fort,  
 Cela n'est plus; Sortons d'affaire.

Un vieil amour ne sauroit plaire,  
 On voudroit déjà qu'il fût mort,  
 Quand il languit, ou qu'il s'endort,  
 Il est permis de s'en défaire.

Ce n'est plus que dans les Romans  
 Qu'on voit de fidelles amans;  
 L'inconstance est plus en usage.

Si je vous quitte le dernier,  
 N'en tirez pas grand avantage,  
 Je fus dégouter le premier.



Quand à mon âge je soupire,  
 Le cœur percé de mille coups,  
 L'un me plaint, & l'autre m'admire,  
 D'avoir des sentimens si doux.

S'il m'étoit permis de vous dire,  
Que je ne souffre que pour vous,  
Loin de condamner mon martire  
Sans doute ils en feroient jaloux.

Je fais bien que les destinées,  
Ont mal compassé nos années;  
Ne regardez que mon amour,

Peut-être en ferez vous émue.  
Il est jeune & n'est que du jour,  
Belle Iris, que je vous ai vue.



N'écoutez qu'une passion  
Deux ensemble, c'est raillerie  
Souffrez moins la galanterie  
Ou quittez la devotion.

Par tant de contradiction  
Vôtre conduite se décrie,  
Avec moins de bifarrerie  
Suivez vôtre inclination.

Tout le monde se met en peine  
De vous voir toujours incertaine,  
Sans savoir comment vous nommer.

Vous finirez comme une sotte,  
Vous ne ferez jamais dévote.  
Vous ne saurez jamais aimer.





Iris a la taille mignone,  
 L'air noble, & le beau tour d'esprit,  
 On ne voit rien de mieux écrit  
 Que ce que sa plume nous donne.

Elle est généreuse, elle est bonne,  
 Modeste en tout ce qu'elle dit,  
 La vertu jamais ne se fit  
 Plus respecter qu'en sa personne.

Parmi tous ses talents si beaux,  
 Elle se cherche des défauts,  
 Et souvent médit d'elle même,

On n'y trouve rien à blâmer,  
 Chacun l'admire, chacun l'aime,  
 Elle seule ne peut s'aimer.



Quand on dispute de l'âge  
 Des plus aimables du tems,  
 Pous Clatinte on se partage,  
 Si tôt qu'elle est sur les rangs.

L'un dit qu'elle a la visage  
D'une fille de quinze ans,  
L'autre lui croit davantage  
A lui voir tant de bon sens.

Sans décider la querelle,  
Rendons justice à la belle  
Traisons la comme les Dieux.

On les fert, on les adore,  
Et l'on ne fait pas encore  
S'ils sont ou jeunes, ou vieux.



Silvandre monté sur Parnasse  
Avant que personne en fût rien,  
Trouva Regnier avec Horace  
Et rechercha leur entretien.

Sans choix & de mauvaise grace  
Il pillà presque tout leur bien,  
Il s'en servit avec audace,  
Et s'en para comme du sien.

Jaloux des plus fameux Poètes,  
Dans ses Satires indiscrettes  
Il choque leur gloire aujourd'hui.

En verité je lui pardonne ;  
 S'il n'eût mal parlé de personne ,  
 On n'eût jamais parlé de lui,

C'est une vengeance assez foible du Vers que nous avons  
 cité de Boileau contre saint Pavin. Il avoit mis d'abord :

Boileau monté sur le Parnasse.

Boileau y repliqua par l'Epigramme.  
 Saint Pavin assis dans sa chaise , &c.  
 A la place de S. Pavin, on a mis Alidor.



Iris qu'autre fois à vous voir  
 Je passois de douces journées !  
 Que dans ces heures fortunées  
 Vos beaux yeux flatoient mon espoir !

Malheureux ! pouvois je prévoir  
 Que mes cruelles destinées,  
 De tant d'esperances données  
 Quelque jour me feroient déchoir ?

Ou sont les serments, les promesses,  
 Qui m'assuroient de vos tendresses  
 Helas ! que sont ils devenus ?

Cependant, aimable infidelle,  
 Vous êtes la moins criminelle ;  
 Je vis & vous ne m'aimez plus.



## M A D R I G A U X.

Tes billets me rendent confus,  
 Je n'y trouve point de quoi rire;  
 Mon cher Damon, ne mécris plus;  
 On enrage quand on admire.



Tous les matins dans son miroir  
 Caliste se trouve si belle,  
 Qu'elle me met au defespoir;  
 Elle n'a d'amour que pour elle.  
 Dans un commerce tout va mal,  
 Quand la maitresse est le Rival.



Mon Médecin chaque jour  
 Sçachant que je meurs d'amour  
 Pour la petite Sylvie,  
 Me dit que si je la vois  
 En un mois plus d'une fois,  
 Il m'en coutera la vie.  
 Je me suis mal ménagé.  
 Vivant au jour la journée,  
 En quatre jours j'ai mangé  
 Les douze mois de l'année.

I *Partie.*

G

Léan-



Léandre, j'ai bien acheté  
 Le livre que tu m'as prêté,  
 Et pourtant je te le renvoie;  
 Je l'ai leû fort exactement,  
 Il ne m'a donné que la joie  
 De te le rendre promptement.



Tirsi fait cent Vers en une heure;  
 Je vais moins vite & n'ai pas tort.  
 Les siens mourront avant qu'il meure,  
 Les miens vivront après ma mort.

Celui ou celle qui a dressé le recueil des plus belles Pièces des Poètes François, en V. Volumes, ignoroit sans doute que cette Epigramme n'est autre chose qu'une belle imitation d'une de Catule qui commence par ces mots.

*Smirna mei Cinna* & il en a fait reproche à saint Pavin comme d'un sentiment d'orgueil. Mr. Bernard copiste exact de ces sortes de reflexions n'a pas manqué de copier celle-ci dans les supplémens du Moréri à l'article de S. Pavin. Je veux croire qu'il avoit pourtant lu Catule.



Iris tremble qu'au premier jour  
 L'hymen plus puissant que l'Amour  
 N'enlève ses trésors sans qu'elle ose s'en plaindre.  
 Elle a négligé mes avis,  
 Si la belle les eut suivis,  
 Elle n'auroit plus rien à craindre.

D'AN-



## D'ANDILLI.

**R**obert Arnauld, sieur d'Andilli, nacquit à Paris en 1589. d'une famille noble, & féconde en grands hommes. Il étoit neveu de Pierre Arnauld Mestre de Camp du Regiment de Champagne & General des Carabins, le même dont il est si souvent parlé dans les œuvres de Voiture.

*Ce failli glouton d'Arnaldus,  
Est moult échars en son langage.*

D'Andilli étoit Frere d'Henri Arnauld, Evêque d'Angers, & d'Anthoine Arnauld, fameux docteur de Sorbonne, si celebre par ses écrits & par les persécutions qu'il a essuïées de la part des ennemis de l'Eglise Gallicane, Il étoit l'ainé de tous, son pere l'ayant placé de bonne heure à la cour, il s'y fit cherir & respecter jusqu'à ce qu'enfin ne pouvant plus resister à l'attrait qu'il avoit pour la solitude, il se retira à l'Abbaye de Port Royal des champs, où sa mère, six de ses sœurs & cinq de ses filles furent religieuses. Ce fut dans cette sainte retraite qu'il composa ce grand nombre d'ouvrages & d'excellentes traductions qu'on a imprimées en VIII. volumes in folio. Il mourut âgé d'environ 86. ans, le 27. Semtembre 1674. Il aimoit la Poësie; mais il ne s'en servoit qu'à exprimer des sentiments de piété, ou à louer des personnes distinguées par leur mérite. On admira sur tout son Poëme sur la vie de nôtre Seigneur. Il est tout en Stances à la ma-



niere des Italiens. On a aussi une ode sur la solitude, des Stances chrétiennes ; & quelques Sonnets dont le plus célèbre est celui qu'il composa sur la mort de Gustave Adolphe Roi de Suede. Il est bon d'avertir qu'il desavoua publiquement tout ce qu'on avoit imprimé sous son nom dans le *recueil des sentimens d'amour tirez des meilleurs Poëtes modernes par Corbelli.*



*Sur Paris & sur Henri le Grand.*

S O N N E T.

Quand je vois ces clochers qui vont jusques aux  
nues ;

Quand je vois ces Palais d'un front audacieux,  
Disputer leur beauté contre celle des cieux  
Et ce peuple infini remplir toutes les Ruës ;

Quand je vois les tresors des terres inconnues  
Venir comme à l'envi charmer ici les yeux,  
Les lettres & les arts ravir les curieux,  
Et les eaux sous cent Ponts esclaves devenues ;

Mon esprit transporté de ces rares objets,  
S'étonne qu'un mortel ait seul tant de sujets  
Dans cet heureux séjour où tout plaisir abonde :

Mais il n'admire plus lors qu'il fait qu'en ce lieu  
Regne le grand Henri la merveille du monde,  
Car il n'en faut pas moins pour un tel Demi-dieu.

On ne dit point *disputer leur beauté contre &c.* on dit bien *disputer de beauté &c.* mais il faut remarquer qu'il y a plus de cent dix ans que ce Sonnet est fait & que ce que nous avons de plus exact en ce genre n'a été fait que vers le milieu du siècle passé.



*Tombeau du Roi de Suede.*

S O N N E T.

Plus vite que l'Eclair, plus craint que le Tonnerre,  
 Portant avecque moi la terreur & la mort,  
 J'ai passé comme un Mars des rivages du Nord,  
 Par tout où m'appelloient la justice & la guerre.

L'Allemagne m'a vu briser comme du verre  
 Tout ce qui s'opposoit à mon puissant effort,  
 Et mon secours fatal lui servit de support,  
 Lors qu'il ne sembloit plus qu'elle en eût sur la terre.

Le plus sage au Conseil, le premier aux hazards,  
 Mes vertus ont terni le lustre des Cefars,  
 Et rendu l'univers étonné de ma gloire.

Quel siècle vit jamais un si grand Conquerant?  
 Vivant j'ai triomphé, je triomphe en mourant,  
 Et choisîs pour tombeau le champ de ma victoire.



*Tombeau du Duc de Weimar.*

S O N N E T.

Ce Duc que de cent Ducs l'Europe vit descendre,  
Et dans le champ de Mars devancer ses ayeux,  
Après avoir pouffé son nom jusques aux cieux,  
Enrichit ce tombeau de son auguste cendre,

Son cœur dans les perils osa tout entreprendre,  
Gustave par son bras mourut victorieux;  
Et Brisach dans ses fers s'estima glorieux  
De recevoir le joug de cet autre Alexandre,

Ce juste Conquérant par ses travaux guerriers  
Vouloit d'un olivier couronner ses lauriers,  
Et cueillir plus heureux des Palmes Idumées.

Pour lui ce fut trop peu d'avoir domté le Rhein;  
Cet illustre vainqueur suivi de nos armées  
Pouvoit de servitude afranchir le jourdain.

Pour bien entendre ce Sonnet il faut savoir que le Duc Bernard de Saxe-Weimar, voiant le Roi de Suede tué à la funeste bataille de Lutzen, commanda les Suedois, battit les Imperiaux, se jeta sur l'Alsace qui appartenoit alors à l'Empire. La France qui comptoit de s'en accommoder avec lui, l'aida & lui laissa prendre Brisach, où il voulut se faire une souveraineté independante; mais la mort le prevint dans son projet, & l'Alsace fut ensuite cédée à la France par lestraittez de Westphalie.



*Pour le portrait de l'Abbé de Saint Cyran.*

L'Humilité profonde & la haute Science  
 Firent en ce grand homme une sainte Alliance  
 Il méprisa les biens, les honneurs, les plaisirs.  
 Il vit comme un néant ce que le monde enferme;  
 Et son cœur pour objet de ses nobles desirs  
 N'eut que Dieu dans le ciel, & l'Eglise en la terre.



*Tombeau du Duc de Rohan.*

Grand de Cœur, grand d'esprit, & grand par ma  
 naissance,  
 J'aurois poussé des lis la gloire jusqu'aux cieux,  
 Si de mes hauts projets les destins envieux  
 Neussent armé mon bras pour ma propre défense.  
 L'Europe en mon malheur admira ma constance,  
 Mon fort eut pour jaloux les plus ambitieux.  
 Je fus chef d'un parti sans être factieux,  
 Mon Roi connut mon zèle & vit mon innocence.  
 Comme un autre Annibal, par mes travaux guer-  
 riers  
 Sur les Alpes cent fois j'ai cueilli des lauriers,  
 Aussi vaillant soldat, que parfait capitaine.

J'aurois passé César, si j'avois eu son fort ;  
 J'ai vaincu comme lui dans les champs d'Alcimene ;  
 Mais il n'y mourut pas & j'y trouvai la mort.

Ce Duc s'appelloit HENRI DE ROHAN dont on a la vie imprimée à Paris l'an 1667. il servit en Allemagne en qualité de Lieutenant Général. Il fut blessé à la première Bataille de Rheinfels l'an 1638. & mourut de sa blessure dans l'Abbaye de Cunevelde en Suisse. Il fut chef des huguenots en France dans les troubles qui s'excitèrent au sujet de la Religion sous le Regne de Louis XIII. avec lequel il rentra en grace l'an 1629. Il a composé ses memoires, & un excellent traité des intérêts des Princes.

*Les champs d'Alcimene, c'est Ulme qui s'appelloit autre fois Alcimoennis urbs.*



*Pour le Comte de Harcourt.*

Heros, dont la fortune adore la courage,  
 Et constante pour toi n'a plus d'aveuglement,  
 Voi qu'à ton bras vainqueur, l'un & l'autre élément  
 Affranchi de ses fers rend un égal homage.

Ces Isles dont toi seul eut tenté le passage  
 Elévent tes exploits jusques au firmament,  
 Et Turin servira d'éternel monument  
 Qu'il faut que tout succombe où tu portes l'orage.

Affaillant, assalli, tu triomphes toujours :  
 Tous obstacles sont vains pour rallentir ton cours,  
 Et t'ouvrent un chemin plus noble à la victoire.

Déjà nous te mettons au rang des demi-dieux,  
 Tu vas rendre jaloux tes illustres ayeux,  
 Et Casal à la fin sera ta moindre gloire.



*Tombeau de la Marquise de Blerancour.*

S O N N E T.

Arrête toi passant : ce tombeau magnifique  
 Enferme de Vieux-pon̄t le dépôt précieux.  
 Elle eut sans vanité le cœur de ses ayeux ,  
 Et dans un corps de femme un esprit angelique..

La seule ambition de son ame heroïque  
 Fut de suivre les pas du monarque des cieux :  
 Un moindre objet que lui ne put plaire à ses yeux ,  
 La grace fut son guide & son espoir unique.

Son zèle la brûloit pour l'honneur des autels ,  
 Ses desirs n'aspiroient qu'à des biens éternels ,  
 Sa foi de son amour avoit banni la crainte.

Et la France & la Cour avec étonnement  
 Virent dans ce grand cœur plein de Dieu seulement,  
 La France une Romaine , & la Cour une Sainte..





## DE GOMBENVILLE.

**M**arin le Roy de Gomberville, Parisien, de l'Académie Française, étoit non seulement un excellent Poëte, mais un véritable Chétien: Car l'on ne remarque point qu'il ait prophané sa muse par des manières trop libres; & même les Poësies Chrétiennes que nous avons de lui, passent pour être meilleures que ses autres ouvrages; ce qui n'est pas ordinaire aux Poëtes, qui ne consacrent à Dieu que le temps de leur vieillesse, c'est à-dire, un âge dans lequel ils n'ont plus cette force & cette vigueur nécessaire pour bien réussir dans la Poësie. On admire sur tout le Sonnet sur le Saint Sacrement; celui sur la Solitude, qu'il avoit fait pour mettre au devant du Recueil des portraits de ces illustres Solitaires de Port-Royal & quoiqu'il n'ait pas retouché tous ses ouvrages, on ne laisse pas d'y remarquer toutes les graces de la Poësie & de la Langue Française. Il mourut à Paris l'an 1675. âgé d'environ 80. ans.



*Sur l'exposition du Saint Sacrement.*

S O N N E T.

Tel qu'aux jours de ta chair tu parus dans le  
monde,

Tel montre toi, mon Dieu, dans ce siècle effronté,  
Où des hommes armez contre ta vérité  
Osent impudemment te déclarer la guerre.

Tu t'ouvris un chemin au travers de la pierre,  
Pour porter dans les Cieux ton corps ressuscité.  
Romps cet autre tombeau, reprends ta majesté,  
Et fors comme un soleil de cet urne de verre,

Illumine la terre aussi bien que les cieux,  
En m'échaufant le cœur, éclaire moi les yeux,  
Et ne sépare plus ta clarté de ta flamme,

Mais, que dis-je, Seigneur, pardonne à mes tran-  
sports :

C'est assez que la Foi montre aux yeux de mon ame  
Ce qu'un peu de blancheur cache aux yeux de mon  
corps.

*Ce Sonnet est le plus régulier & le plus parfait que nous  
aions en François. Il ne s'agit point ici de la contradic-  
tion qui est entre les Eglises Chrétiennes sur la presen-  
ce réelle, il faut entrer dans la système du Poëte fut-il mahome-  
tan & l'examiner sur les règles de la beauté Poëtique. En ce  
cas ce Sonnet l'emporte sur tous ceux qu'on lui voudra  
comparer.*



*Sur la Solitude.*

Cesse d'aimer le monde & ses fausses maximes;  
 Quitte un bien passager pour un bien éternel:  
 Et t'offrant à ton Dieu par un vœu solennel,  
 Brûle du feu sacré qui brûle ses victimes.

Ne livre plus ton ame à l'auteur de tes crimes,  
 Dépouille le vieil homme, & son esprit charnel:  
 Et fuyant les plaisirs du monde Criminel,  
 Défends même à tes sens les plaisirs légitimes.

Lasse toi d'irriter la colère des cieux:  
 Cours à la pénitence, & viens dans ces Saints lieux,  
 Où les cœurs n'ont que Dieu pour l'objet de leur  
 flamme :

Mais n'attends pas de toi ces généreux efforts;  
 Si Dieu ne rend ton corps esclave de ton ame,  
 Ton ame est pour jamais esclave de ton corps.



*Au Roi sur les Guerres de Flandres.*

Mon Roi, puisque ton cœur répond à ta nais-  
 sance,

Entre dans la carrière, où t'appellent les Cieux,  
 Et marchant sur les pas de tes plus grands Ayeux,  
 Hâte-toy de passer leur gloire & leur puissance.

Défil.

Délivre les Flamans de la longue souffrance  
Où les a condamné le sort injurieux.  
Commence en leur faveur tes travaux glorieux,  
Et reporte au Texel les bornes de la France.

Quand tes justes desseins feront exécutez,  
Ne crois plus ta valeur, ni tes prosperitez,  
Mais travaille sans cesse au repos de la Terre:

Qu'il soit l'unique objet de tes nobles souhaits;  
Si Cefar doit sa gloire aux malheurs de la guerre,  
Auguste doit la sienne au bonheur de la paix.



*A la Reine Mere sur sa Regence.*

Illustre Sang des Dieux, délices de nôtre âge,  
Princesse dont la gloire est l'objet de mes Vers,  
Anne sauve l'Europe & montre à l'Univers  
Qu'il n'appartient qu'à toi d'empêcher son nau-  
frage.

Defarme les Démons de la Seine & du Tage,  
Romps le bandeau fatal dont leur yeux font cou-  
verts,

Et n'inspirant qu'une ame à cent peuples divers  
Compose un siècle d'or des jours de ton veuvage.

Je fai tous les combats qu'a fait Semiramis,  
Je fai qu'elle a cent Rois à ses armes fournis,  
Et que de ses lauriers les Histoires sont pleines,

Mais sans porter envie à ses fameux exploits ;  
 Souviens-toi que la paix est la gloire des Reines ;  
 Comme on dit que la guerre est la gloire des Rois.

Sans changer un seul mot de ce Sonnet, un plagiaire auroit pu il y a huit ans en régaler la feue Reine d'Angleterre à la qu'elle il eût convenu alors parfaitement.



*Parodie d'un Sonnet de Malherbe.*

Effroyables deserts pleins d'ombre & de silence ;  
 Où la peur & l'hiver sont éternellement ;  
 Rochers affreux & nus, où l'on voit seulement  
 Le tonnerre & les vents montrer leur insolence.

En quelque part des Cieux que le soleil s'élançe,  
 Vous êtes toujours pleins d'un froid aveuglement ;  
 Et vos petits ruisseaux, malgré leur Element,  
 Font monter jusqu'aux airs leur foible violence,

Lieux où jamais l'amour ne vint tendre ses rêts,  
 Torrents, Cavernes, troncs, si parmi les forêts  
 Je me tiens si content & je vous aime encore ;

Ce n'est point qu'en effet vous aiez des appas,  
 Mais puisque vous avez la beauté que j'adore ;  
 Puis-je avoir ce bonheur & ne vous aimer pas ?



*Au Cardinal Mazarin.*

Noble & vivant portrait de l'antique Fabrice,  
 Jules, tout plein de cœur, de prudence & de foi,  
 Aime ta propre gloire, & fais que j'accomplisse  
 Ce que tes grands travaux se promettent de moi.

Tu fais que l'avenir exerce une Justice,  
 Qui traite également le Berger & le Roi;  
 Crains que ce fier Censeur, si tu ne m'es propice,  
 En voïant mes écrits ne parle ainsi de toi.

Jules qui d'un enfant fit le Maître du monde,  
 Laffé de triompher sur la terre & sur l'onde,  
 Rendit le ficle d'or aux peuples baptisez :

Il est vrai qu'une tache obscurcit sa memoire;  
 C'est qu'il a consenti qu'au mépris de sa gloire  
 On mette Gomberville au nombre des aisez\*.

\* Cela regarde les taxes que Gomberville vouloit éviter.



Nos inconstances continuës  
 Nous font errer par l'Univers,  
 Et sous mille climats divers,  
 Voir mille Terres inconnuës.  
 Mais nous voïageons vainement,

Nôtre



Nôtre esprit inquiet nous fait toujours la guerre,  
 Il ne faut point changer de Terre,  
 Il faut changer de sentiment.



Tombeaux de jaspe & de porphyre,  
 Titres d'or, vases précieux,  
 Ce que vous offrez à nos yeux  
 Nous est un grand sujet de rire.  
 Ces Césars & ces Alexandres  
 Qui font vos plus riches trésors,  
 Que font-ils qu'un reste de cendre  
 Que la flamme a fait de leur corps?



*Sur les vieillards qui bâtissent.*

Que te sert, vieil Ambitieux,  
 De voler toutes nos Provinces  
 Pour élever en mille lieux  
 Des Palais dignes de nos Princes?  
 Ignores-tu que les destins  
 Après quelques fâcheux matins  
 Vont borner le cours de ta vie?  
 Déjà tes plus beaux jours ont éteint leur flambeau:  
 Pense donc à la mort. Ton âge ty convie  
 Et si tu veux bâtir, va bâtir un tombeau.



*Epitaphe d'un homme de Lettres.*

Les Grands chargent leur sepulture  
 De cent Eloges superflus:  
 Passant en peu de mots voici mon avanture.  
 Ma naissance fut très-obscuré,  
 Et ma mort l'est encore plus.



L E L A B O U R E U R.

**L** O U I S L E L A B O U R E U R, Bailli de Montmorenci, à donné quelques ouvrages de prose & de vers comme un traité des Prerogatives de la langue Françoisé & quelques autres petits livres. Après s'être fait une reputation assez brillante parmi les gens de lettres par plusieurs petits poèmes de bon goût, il se mit en tête de composer un Poëme épique intitulé Charlemagne, dont personne, que je sache, n'a parlé sinon Boileau qui en a satirisé les premiers vers dans sa neuvième Epitre. Il ne faut pas le confondre avec son frere Jean le Laboureur de qui nous avons plusieurs excellents ouvrages; Comme, les Tombeaux des Personnes illustres avec leurs Eloges & leurs Genealogies; Le Voiage de la Reine de Pologne avec la Relation du retour de la Maréchale de Guebriant, l'Histoire du Roi Charles

les VI. Celle du Maréchal de Guebriant &c. Ce dernier mourut en 1675. Je ne fais en quelle année mourut celui dont il s'agit principalement ici.



*Portrait de Louis de Bourbon Prince  
de Condé*

M A D R I G A L.

J'ai le cœur comme la Naissance,  
Je porte dans les yeux un feu vif & brillant:  
J'ai de la foi de la constance,  
Je suis prompt, je suis fier, genereux, & vaillant,  
Rien n'est comparable à ma gloire:  
Le plus fameux heros qui brille dans l'histoire  
Ne me le sauroit disputer,  
Si je n'ai pas une couronne,  
C'est la fortune qui la donne,  
Il s'agit de la meriter.

\* Monsieur Capistran a fort heureusement imité cette pensée en faisant dire à son Alcibiade.

Je ne vous parle plus de ma funeste flame,  
C'en est fait; Cependant souvenez vous, Madame,  
Que si dans mes aïeux je ne vois point de Rois,  
J'ai fait connoître au moins mon nom par des exploits;  
Que si pour vous aimer il faut une couronne,  
Ce n'est pas la vertu c'est le sort qui la donne;  
Qu'enfin s'il n'a pas mis un Sceptre dans ma main,  
Je ne dois point rougir des fautes du destin.



*Sur la fortune d'un homme de Mérite.*

M A D R I G A L.

Elevé dans la vertu,  
 Et malheureux avec elle,  
 Je disois: à quoi fers-tu,  
 Pauvre & sterile vertu?  
 Ta droiture & tout ton zele,  
 Tout compté, tout rabatu,  
 Ne valent pas un fêtu.  
 Mais voiant que l'on couronne  
 Aujourd'hui le grand Pomponne,  
 Aussi-tôt je me suis tû.  
 A quelque chose, elle est bonne.



*Sur la Cour de Louis le Grand.*

L'amour, la gloire, & la fortune,  
 Dont le charmant éclat rend les yeux eblouis,  
 Las de se faire entr'eux une guerre importune,  
 Se font venus ranger auprès du Grand Louis.  
 Ce Demi-Dieu sous qui tout tremble,  
 D'un lien si doux les assemble,  
 Qu'ils ne quitteront plus cet aimable sejour.

Qui

Qui voudra les trouver ensemble  
Les vienne chercher à sa cour.



## DESMARETS.

**J**Ean Desmarets Parisien, Controleur general de l'Extraordinaire des Guerres, a laissé plusieurs pieces de Theatre; entr'autres les *Visionnaires*. Il est aussi l'Auteur du Roman d'*Arriane*, & d'un Livre intitulé, *les Délices de l'Esprit*. Il n'a point fait d'Epigrammes, & on ne peut mettre aucun ouvrage de lui dans ce Recueil, si ce n'est les quatre Vers qu'il fit sur la Violette pour Mademoiselle de Ramboüillet, & le Sonnet qui sert inscription sous la Statue de Louis le Juste dans la place Roiale à Paris. Il écrivit contre Messieurs de Port-Royal, & c'est à cet ouvrage que Des-Préaux fait allusion dans son Epigramme, où il l'appelle *le Prophète Demarais*. Il est aussi l'auteur d'un Poëme heroique intitulé *Clovis*, qui n'a point été goûté. Il s'addonna, étant vieux, à la dévotion des mystiques & mourut âgé de 80. ans en 1676.



*Sur la Statue Equestre de  
Louis le Juste.*

Que ne peut la vertu ? que ne peut le courage ?  
J'ai domté pour jamais l'hérésie en son fort,  
Du Tage imperieux j'ai fait trembler le bord,  
Et du Rhin jusqu'à l'Ebre accru mon héritage.

J'ai tiré par mon bras l'Europe d'esclavage,  
Et si tant de travaux n'eussent hâté mon sort,  
J'eusse attaqué l'Asie & d'un pieux effort,  
J'eusse du saint Tombeau vangé le long servage.

Armand ce grand genie Ame de exploits,  
Porta de toutes parts mes armes & mes loix,  
Et rehaussa l'éclat des raions de ma gloire.

Enfin il m'éleva ce pompeux monument,  
Où pour rendre à son nom mémoire pour mémoire,  
Je veux qu'avec le mien il vive incessamment.

Ce Sonnet n'est guère remarquable que par l'usage qu'on en a fait. La fin en est fort belle, par ce qu'il s'agissoit de faire l'Eloge du Roi, & du Ministre & de les contenter tous les deux.

*Servage* n'est plus François. On dit esclavage.





Modeste en ma couleur, modeste en mon sé-  
jour,  
Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe;  
Mais si sur vôtre front je puis me voir un jour,  
La plus humble des fleurs, sera la plus superbe.

Tous les beaux Esprits qui frequentoient l'Hôtel de Ramboüillet, voulurent faire la guirlande de Julie. Chacun choisit sa fleur, & Desmarets prit la Violette, sur laquelle il fit ces quatre Vers.



## G I L B E R T.

**N.** Gilbert Parisien étoit Secretaire des Com-  
mandemens de la Reine Christine de Suede,  
& son Resident en France. Il a fait quelques pie-  
ces Théâtres, entre autres *les amours d'Ovide*, &  
*l'Endimion*, & a donné de son vivant un volume  
de Poësies mêlées, outre la traduction de quelques  
Pseaumes sur les mêmes mesures que ceux de Ma-  
rot. Il étoit de la Religion protestante, & mourut  
pauvre chez un de ses amis qui lui avoit donné re-  
traite.



Je fais peu d'état de la gloire  
 Qui nous suit dans la tombe noire;  
 Le moindre crieur d'Almanacs  
 Qui sçait le beau secret de vivre,  
 Vaut mieux que cent Heros de cuivre,  
 Faits de la main de Phidias.



Cette lecture est sans égale,  
 Ce livre \* est un petit Dedale  
 Où l'esprit prend plaisir d'errer;  
 Philis, suivez les pas d'Ovide,  
 C'est le plus agréable guide  
 Qu'on peut choisir pour s'égarer.

\* L'art d'aimer d'Ovide.

Je ne fais pourquoi dans un nouveau recueil de Poësies  
 cette Epigramme est attribuée à Monsieur de Mimure.



En servant cette Reine \* égale aux Amazones,  
 Je n'aurai pas perdu six ans;  
 Car qui fait donner des Couronnes  
 Sait bien faire d'autres presens.

\* La Reine Chrifline de Suede. Ces Vers furent faits a  
 près son abdication.



*A une fille qui aimoit une femme sous le nom  
d' Alexis, & l'appelloit son serviteur.*

Cherissez Alexis à l'égal de vous-même,  
Et n'apprehendez point que j'en sois envieux;  
Aimez ce serviteur tout autant qu'il vous aime,  
Qu'il baise votre sein, votre bouche & vos yeux;  
Souffrez que mon rival jour & nuit vous caresse,  
Comblez-le de faveurs, mon aimable maîtresse,  
Ne lui refusez rien qui dépende de vous :

Belle Philis, je vous proteste,  
Que je n'en ferai point jaloux  
Et me contente de son reste.



## DE CAILLY.

**L**E Chevalier de Cailly natif d'Orléans, Chevalier de l'Ordre de S. Michel, connu sous le nom d'Aceilly, qui est l'anagramme de son nom, vivoit sous le Ministère de Colbert; c'étoit un génie facile, aisé & naturel. Il étoit propre pour l'Epigramme: aussi voïons-nous qu'il y a très bien réussi; ce que nous avons de lui est écrit d'un style simple, mais qui renferme en même tems quelque pensée fine & délicate, ou même une pensée commune,

mune , mais exprimée avec tant de naturel que cette ingénuité seule tient lieu de pensée délicate.



*La mort de Sire Estienne.*

Il est au bout de ses travaux,  
Il est passé le Sire Estienne;  
En ce monde il eut tant de maux,  
Qu'on ne croit pas qu'il y revienne.



*Le Marchandeur de gands.*

Madame, montrez-moy des gands;  
Que vendez-vous ceux-ci? Monsieur, rien que six  
francs.

Madame, vous en aurez quatre.

Monsieur, je n'en puis rien rabattre.

Madame, un écu d'or, mais je veux vous baiser,

Monsieur, je n'ai rien fait de toute la semaine,

En verité c'est mon Etreine,

Je ne veux pas vous refuser.



*Le Barbier la Fontaine.*

Vous me coupez, Barbier, tout beau:  
 Oui, le poil; répond la Fontaine.  
 Mon poil est donc cette semaine  
 Aussi sensible que ma peau.



*Le frere joueur & la sœur amoureuse.*

Mon cher frere, disoit Sylvie,  
 Si tu quittois le jeu que je ferois ravie!  
 Ne le pourras-tu point abandonner un jour?  
 Oui, ma sœur, j'en perdray l'envie  
 Quand tu ne feras plus l'amour.  
 Va, méchant, tu jouiras tout le temps de ta vie.



Je veux mourir, disoit Sylvie,  
 Avecque ma virginité:  
 C'est grand dommage en verité,  
 Que cette charmante beauté  
 Veuille si-tôt perdre la vie.



*Le Compilateur de la Coutume.*

Certain jeune homme travailla  
 A des notes sur la Coutume,  
 Et remplit un juste volume  
 De mille choses qu'il pillia.  
 Pour voir si la piece étoit bonne  
 Il s'en alla trouver un Docteur de Sorbonne,  
 Et le Docteur lui dit: Tout est bon, je n'y voi  
 Rien qui soit contraire à la Foi.



*La paresse de Marguerite.*

Marguerite, sans t'amuser,  
 Cours à Ruel, reviens au gîte  
 Pars vîte, ou je vai te baiser:  
 Je ne saurois partir si vîte.



*Sur le remboursement des Rentes.*

De nos rentes pour nos pechez,  
 Si les quartiers sont retranchez  
 Pourquoi s'en émouvoir la bile?  
 Nous n'aurons qu'à changer de lieu,  
 Nous allons à l'Hôtel de Ville,  
 Et nous irons à l'Hôtel Dieu.





*Sur la mort d'un puissant Ecclesiastique.*

Je fai bien qu'un homme d'Eglise  
 Qu'on redoutoit fort en ce lieu,  
 Vient de rendre son ame à Dieu,  
 Mais je ne fai si Dieu l'a prise.



Ne vous fiez nullement  
 A cet Avocat célèbre:  
 Je vous assure qu'il ment  
 Plus ferré qu'un compliment,  
 Ou qu'une Oraison funebre.



*De la Justice.*

Constamment la Justice a toujours la balance,  
 Et c'est la même qu'autrefois:  
 Mais prenez-y bien garde, & vous verrez qu'en  
 France  
 Elle n'a pas le même poids.



*Contre un Ecrivain présomptueux.*

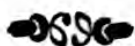
Dans la présomption dont l'excez vous devore  
Hydaspe, jour & nuit vous mettez vôtre soin  
Afin d'être connu du couchant à l'aurore :

De long-temps vous n'irez si loin,  
On ne vous connoît pas encore  
Chez l'Epicier de vôtre coin.



Iris se plaignoit du tourment  
Quelle avoit enduré dans son accouchement  
Et contre l'hymen disoit rage.

L'Hymen n'avoit pas tort pourtant,  
Cette belle fait bien qu'avant son mariage  
Elle en avoir souffert autant.



Colbert vous le voulez, malgré moi je tairai  
Tout ce que vous doit cet Empire;  
Mais, quoi que vous fassiez, malgré vous je dirai  
Que vous m'empêchez de le dire.



Quand chacun parle de Lanffay  
Et que je garde le silence,  
On a tort si l'on s'en offense;  
J'en dis tout le bien que j'en fai.



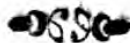
Que je vous donne Vers ou Prose,  
Grand Ministre \*, je le fai bien,  
Je ne vous donne pas grand' chose,  
Mais je ne vous demande rien.

\* M. Colbert.



Vous craignez de païer mes services paffez,  
Lorsque je vous en parle, Iris, vous blemiffiez,  
Et vous avez pourtant dequoi me fatisfaire.

A quoi bon de vous effraïer ?  
En cas d'amoureux falaïre,  
C'est un plaisir que de païer.



Sur son cheval Jean se ruoit,  
Contre Jean le cheval ruoit,  
Et tous deux écumoient de rage :  
Mathurin qui pour lors passoit,  
Dit à l'homme, qu'il connoissoit,  
Eh Jean ! montrez-vous le plus sage.

L'ar-



L'argent chez les mortels est le souverain bien,  
 C'est par lui qu'on arrive au but qu'on se propose :  
 Avec un peu d'argent un homme est quelque chose,  
 Un homme sans argent est un peu moins que rien.

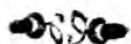


Les Dames librement me disent, je vous aime.  
 Vous ne sauriez penser le déplaisir extrême  
 Qu'au fond de l'ame j'en ressens ;  
 On ne me disoit pas de même  
 Lorsque je n'avois que trente ans.



\* Vos pensions, comme je vois,  
 Vont donc de quinze en quinze mois,  
 Ce sont vos temps climacteriques.  
 O que mes vœux seroient contens,  
 Si le Ciel vouloit de mes ans  
 Faire ainsi des ans Poétiques!

\* Ces Vers sont adressez aux Poëtes, qui avoient des pensions & à qui on avoit retranché un quartier.



Colbert fut appelé dans v<sup>o</sup>tre illustre corps \*  
 Dès que Silhon parmi les morts  
 Eut bû sa part de l'onde noire.  
 V<sup>o</sup>tre Apollon fit prudemment;  
 Et dans ce digne choix, vos filles de memoire  
 Montrèrent bien du jugement.

\* L'Académie Française, où M. Colbert fut reçu en 1668  
 à la place de M. de Silhon,



De ces lieux Philemon partit à demi nû;  
 Bien suivi, bien couvert, le voila revenu,  
 Je ne le connus point dans cette pompe extrême.  
 Eh! qui ne l'auroit méconnû?  
 Il ne se connoît pas lui-même.



Dis-je quelque chose assez belle,  
 L'Antiquité toute en cervelle,  
 Me dit, je l'ai dite avant toi.  
 C'est une plaifante Donzelle,  
 Que ne venoit-elle après moi?  
 J'aurois dit la chose avant elle.



S'il craint la mort frere Nicaise,  
 Ce n'est pas que dans ces bas lieux,  
 Il foit grandement à son aise,  
 C'est qu'il craint de n'être pas mieux.



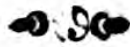
Avec les vieux Auteurs je n'ai point eu d'affaires,  
 je ne les connois point, je les laisse en repos.  
 Si j'en voi quelques uns, c'est chez quelques Libraires  
 Et quand je les y voi, ce n'est que par le dos.



*Sur l'Etymologie de Chante-pleure.*

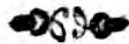
De puis deux jours on m'entretient  
 Pour savoir d'où vient Chante-pleure  
 Du chagrin que j'en ai, je meure,  
 Si je savois d'où ce mot vient,  
 Je l'y renverrois tout à l'heure.





*Le mauvais juge.*

Un jour que je dinois au fau-bourg Saint Ger-  
main  
Certain juge me dit en me prenant la main,  
Lavez donc , qu'est ce que vous faites ?  
Et je lui répondis soudain :  
Lavez Monsieur , j'ai les mains nettes.



*D'Iris & de son portrait.*

Le visage d'Iris ne vous semble pas beau ;  
Vous n'avez donc pas bien regardé son tableau.



*L'Amoureux inconstant.*

De puis un an , belle Amarante ,  
Vous m'avez donné de l'Amour ,  
Qui , sans relâche , tout le jour  
Et toute la nuit me tourmente ,  
Je ne puis souffrir plus long-temps ;  
Amarante , je vous le rens.



*Reponse.*

Ce qu'on a donné le reprendre  
N'est pas un noble procédé,  
Et de l'Amour long-temps gardé  
N'est pas chose facile à rendre  
Mais si vous n'estiez point leger,  
Nous pourrions bien le partager.



*Sur l'Etymologie du mot Italien Alfana,  
qu'on soutenoit venir du Latin Equus.*

Alfana vient d'Equus sans doute;  
Mais il faut avoïer auffi  
Qu'on venant de là jusqu'ici,  
Il a bien changé sur la route.



*Pour Timandre, contre Life.*

Si l'on en croit ta parole  
De toi je fais mon idole,  
Et mon amoureux bijou.  
Dis-moi, Life, es-tu si folle,  
Que de me croire si fou?



*Les beaux yeux endormis.*

Beaux yeux d'Amarillis pleins de traits & de flammes,  
 Qui blesez tant de Cœurs, & qui blûlez tant d'Ames,  
 Je pensois qu'endormis vous me feriez plus doux:  
 Mais je sens de nouveau des blessures secretes;  
 Ah! vous m'avez surpris, perfides que vous êtes:  
 Vous cachez-vous ainsi pour mieux faire vos coups?



*D'un mauvais Juge.*

Lycandre est homme expeditif,  
 La table de ce Juge actif  
 De nos productions n'est pas long tems chargée;  
 Mais ses façons d'agir sont un peu dans l'excès:  
 Souvent une affaire est jugée  
 Avant qu'il ait veu le procès.



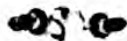
*Epitaphe d'un prodigue.*

Cy gist le prodigue Airancy  
 Ce glouton qui mourut plus nû que les Apôtres.  
 Ne mangera-t-il point la terre où le voici ?  
 Il en a mangé beaucoup d'autres.



*A un Mary qui bat sa femme.*

Battre ta femme de la sorte,  
 Sous les pieds la laisser pour morte,  
 Et d'un bruit scandaleux les voisins alarmer ;  
 Tu vas passer pour un infame.  
 Compere, l'on sçait bien qu'il faut battre une femme ;  
 Mais il ne faut pas l'assommer.



A P H I L I S.

*En lui donnant un bijou.*

Phillis, rien pour rien,  
 Prenez de mon bien,  
 Donnez moi du vôtre.  
 Qui donne un bijou,  
 A moins qu'il soit fou,  
 En demande un autre.



*A une Dame.*

Vous me fuiez, dès le moment  
 Que de mon amoureux tourment  
 Je vous dis la moindre parole :  
 Mais vous me fuiez vainement ;  
 Vous courez, & mon amour vole.



*Impatience amoureuse.*

En cet heureux jour de Lundi  
 J'ai feu de ma belle inhumaine  
 Que je la verrois Mecredi.  
 Amour, ôte à cette femaine  
 L'incommode, & jaloux Mardi.



*D'une Femme, & de son Mari.*

La femme a fon favori,  
 Le mari fa favorite :  
 Ainsi voila quite à quite  
 Et la femme, & le mari.



*Des gens de Guerre.*

Je ne connois qui que ce soit  
De ceux qui maintenant suivent Mars, & Bellone,  
Qui, (s'il ne violoit, voloit, tuoit, bruloit; )  
Ne fût assez bonne personne.



*Sur le trouble arrivé à Rome en 1662.*

Si notre Saint Pere le Pape  
Une fois par malheur s'échappe  
Faut-il tout mettre à l'abandon?  
A ce Vicaire des Apôtres  
Refuserions nous un pardon?  
Il nous en a donné tant d'autres.



*Le Mari peu jaloux.*

Si ta femme n'est pas fort belle,  
Elle est riche, elle est demoiselle;  
Par la loy de l'Hymen tu dois t'en approcher;  
La solitude au lit lui cause un dueil extrême;  
Avec elle va-t'en coucher.  
Avec elle! vas y toi-même.





*Contre un Mauvais Poëte.*

Qu'au Parnasse on reçoive un si gros animal,  
 Si tu le crois: Marc, tu t'abuses.  
 Si Maillet a l'honneur d'appartenir aux Muses,  
 Il est donc leur second cheval.



*A Cenerolles.*

L'argent que tu viens m'emprunter,  
 Je ne sçaurois te le prêter;  
 J'en ai du regret, Cenerolles.  
 Tu dois bien me le pardonner;  
 Je puis prêter mille pistolles;  
 Mais je ne puis pas les donner.



*Au Medecin d'une Belle.*

Raymond, c'est donc vous qui traitez.  
 Ce modele parfait de toutes les beautez.  
 La trop inhumaine Sylvie?  
 Chaque jour ses rigueurs causent mille trepas;  
 A des peuples entiers vous sauveriez la vie,  
 Si vous ne la guerissiez pas.



*De Renault, à Gillot.*

Renault sembloit toujours avoir la mort au sein,  
 J'avois compassion de voir sa triste mine;  
 Et le voila qui boit, qui rit, & qui chemine;  
 Par quel medicament est il devenu sain ?

Gillot, sa seule medecine  
 Fut de quitter son Medecin.



*Contre Nicolas.*

Un jour, vint en boitant tout bas  
 Chez Ninon le gros Nicolas,  
 Cet homme né pour la charruë.  
 Qu'avez-vous? dit Ninon, vous me faites pitié;  
 Je ne fai quoi, dit-il, m'est entré dans le pié:  
 Vous verrez, dit Ninon, que c'est un clou de ruë.



*Reprise d'Amour à une Dame, qu'il  
 avoit assurée de la mort de  
 son Amour.*

Je voulus étouffer cet Amour obstiné,  
 Qui d'un de vos regards en mon cœur étoit né,  
 Et je crus que j'avois satisfait mon envie:

Mais

Mais, Life, je me trompai fort;  
 Cet Amour est encore en vie,  
 Le petit traître fit le mort.



*Sur un Baiser.*

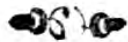
*A une Dame.*

Lors que pour satisfaire à mon brûlant desir,  
 Je te baifai, jeune merveille;  
 Si ce trait te causa le moindre déplaisir;  
 Vange-toi, rends-moi la pareille.



*L'homme Content.*

O Mort! quand tu feras ta ronde,  
 Epargne le Sieur de Torcy.  
 Chez lui tout rit, & tout abonde,  
 Il n'a ni peine, ni souci:  
 Qu'a t-il à faire en l'autre monde?  
 Il est si bien en celui-ci.



*A un exempt des Gardes.*

L'Argent que tu me dois, l'Épine, rends le moi,  
 Tu fais qu'en tes besoins ma bourse fut à toi,  
 Et que j'ai, pour t'aider, cent fois vendu mes hardes;  
 Mais rien ne te fléchit, rien ne peut t'effrayer  
 Tu crois qu'être Exempt des Gardes.  
 C'est être exempt de payer.



*Supression.*

D'une supression d'urine  
 Le secours de la Médecine  
 A feu quatre fois me guerir;  
 Mais, si le Ciel ne m'est propice,  
 A ce coup je m'en vais mourir  
 D'une supression d'office.



*L'Age de Clymene.*

Confidère-moi bien, regarde bien Clymene,  
 Nous naquîmes tous deux dans la même semaine,  
 Tous deux, à cinq jours près, sommes du même  
 tems,

Ce

Cependant voi quel tort me font les destinées,  
 Depuis sept mois passez j'ai trente-fix années,  
 Et ce charmant objet n'a toujours que vingt ans.



*Le mal-heureux à prêter.*

Et fait de prêt le sort me traite  
 Avec grande inhumanité :  
 Je pers l'affection de ceux à qui je prête  
 Si je ne pers l'argent que je leur ai prêté,



*Il y a des fots en tous lieux.*

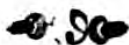
C'est un heureux dégagement  
 Que de quitter les fots qu'on trouve dans les vil-  
 les,  
 Pour aller jouir doucement  
 De l'aimable entretien des Campagnes fertiles :  
 Là se trouvent aussi des fots petits, ou grands ;  
 Mais le monde est plus rare aux champs.



*Prévention.*

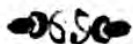
Quand pour les vieux Auteurs des gens s'opinâtrent  
 Et que servilement leurs esprits idolatrent  
 Tout, jusqu'au moindre mot qu'ait dit l'Antiquité;  
 Que

Que de prevention , que d'erreur les gouverne !  
 Aujourd'hui l'homme est homme , & l'a toujours été,  
 Et ce qu'on voit d'antique autrefois fut moderne.



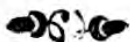
*Il prie sa Dame de le soulager.*

Sous votre empire , adorable inhumaine ,  
 Depuis un temps que mon Cœur a de peine :  
 De ma souffrance aiez quelque pitié ;  
 J'ai trop d'Amour , prenez en la moitié.



*Insatiabilité.*

Dans les biens que l'homme entasse ,  
 Qu'il sçait peu se mesurer ;  
 Il semble qu'il n'en amasse  
 Qu'à dessein d'en desirer.



*D'un Coq.*

Ce Coq , qui faisoit tant de bruit ,  
 Pendant le jour , pendant la nuit ,  
 Et qui scandalisoit tout notre voisinage ;  
 On l'a tué ce Coq , nous ne le verrons plus.  
 Sans cesse l'importun chantoit en son ramage ,  
 Que de Cocus ! que de Cocus !





*A la Bouche d'Ismene.*

Retirez moi d'une peine  
Où je suis depuis long-tems;  
Dites-moi, bouche d'Ismene,  
En quel endroit sont vos dents?



*A un medecin ignorant.*

Oronte est bien malade, il t'a desobligé;  
Fausste, va le traiter, tu feras bien vangé.



*De Ragonde.*

La bonne femme Ragonde  
Partiroit sans nul souci  
Pour aller en l'autre monde  
Mais on boit en celui-ci.



*A une laide belle-voix.*

Vôtre voix si juste, & si belle,  
 Me vient dire: Aimez Isabelle:  
 Tout le reste en vous sans apas  
 Me vient dire: Ne l'aimez pas.



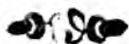
*D'une mémoire feconde, & d'un  
 esprit stérile.*

Luc, par mille beaux traits, dont sa memoire est  
 riche,  
 Voudroit seul, en tous lieux, fournir à l'entretien.  
 Il peut bien n'en être pas chiche,  
 Tout cela ne lui coûte rien.



*Sur un Livre nouveau de rapsodies.*

A cent particuliers ce qu'Erasme osa prendre.  
 Au public il vient de le rendre.



*A des Astrologues.*

Plus que vous, o vains Interprettes  
 Des influences des Planettes,

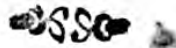
Je

Je suis savant à deviner ,  
 Malgré vos pratiques secrettes ,  
 Je devine assez que vous êtes  
 Des gens qui cherchez à dîner.



*Amour peu certain.*

Vôtre Amour , charmante Habelle ,  
 Doit être un amour éternelle ,  
 Vous me l'avez bien protesté.  
 Mais , obligez-moi , que j'apprenne  
 A quel jour de cette semaine  
 Finira cette éternité.



*D' Amarante.*

Sur le prochain si quelqu'un touche ,  
 Vous diriez qu'Amarante , avec sa froide humeur  
 N'en rit pas comme une autre , & qu'elle est une  
 fouche ;  
 Pour épargner sa grande bouche ,  
 Elle en rit en son petit cœur.



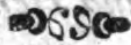
*Sur ce qu'il ne prend rien à l'Antiquité.*

Je n'ai pas fait une Epigrame  
 Que l'Antiquité la reclame,  
 Et me dit d'une fiere voix;  
 Mon ami, c'est la vieille game,  
 Pour celle là tu me la dois.  
 Elle a menti la bonne Dame;  
 Ce n'est pas la premiere fois.



*D'un Fou de Qualité.*

Que Lycidas fut mis aux petites maisons,  
 On n'a point voulu le permettre;  
 On a dit, pour réponse à toutes nos raisons;  
 C'est un trop grand fou pour l'y mettre.



*L'Orgueilleux.*

Cet homme vain qui s'éleve,  
 Et prend le haut du pavé;  
 A tant d'orgueil qu'il en creve:  
 En fût il déjà crevé.



*Sur la mort d'un vieux Poëte.*

Ne dis plus que la faim fasse mourir les gens.  
Un Poëte à vécu jusqu'à quatre vingts ans.



*Sur les Mœurs du tems.*

Quand j'observe tout meurement  
Je croi ne voir qu'aveuglement,  
Ou violence ou stratagême  
Ma foi, c'est pitié que de nous;  
Ou je suis un grand fou moi-même,  
Ou les autres sont de grands fous.



*Qu'il ne prend rien aux Anciens.*

Si je fais par rencontre une assez bonne piece,  
L'Antiquité me dit, d'un ton apesanti,  
Que je vais la piller jusqu'au país de Grece  
Sans le respect de sa vieillesse  
Je dirois qu'elle en a menti.



## DE LA SABLIERE.

**A**Ntoine de Ramboüillet de la Sabliere, Secretaire du Roi, mourut en 1680. Nous n'avons de lui que des Madrigaux, qui ont été publiez après sa mort par Monsieur son fils. Montreüil qui a passé pour le Poëte qui avoit réüffi le mieux en Madrigaux, le cèderoit avec plaisir à Monsieur de la Sabliere, dont les Poësies ont beaucoup plus de naturel & de délicatesse que celles de Montreüil. Je crois néanmoins que pour l'Amour ils sont à peu près égaux, excepté que la Sabliere étoit un homme du monde, & Montreüil un Ecclesiastique. Le premier est plus fin & plus délicat & l'autre a plus de vivacité.



Belise, pour l'amour vous êtes sans pitié,  
 Mais sous le beau nom d'amitié,  
 Vous souffrez près de vous que chacun s'établisse:  
 Connoissez mieux l'effet de vos attraits charmans,  
 Et croiez-moi, je suis complice,  
 — Tous vos amis sont vos amans.





Chez cette rare beauté  
 Toute chose me tourmente,  
 Et j'y suis persecuté  
 D'une Maman, d'une Tante,  
 D'un Mari, d'une Suivante,  
 Ses Cousins sont toujours pendus à son côté:  
 Ah! bon Dieu que de miseres!  
 Sans compter cinq ou six Freres.



De cette beauté sans égale  
 Qui brille dans votre portrait,  
 Ma belle Iris, je vous ai fait  
 Une dangereuse Rivale;  
 Je la vois mille fois le jour,  
 Je l'entretiens de mon amour,  
 Avec elle souvent, Iris, je vous oublie;  
 Belle, pardonnez-moi cette legereté,  
 C'est la seule infidélité  
 Que je vous ferai de ma vie.



Iris, vous m'aimiez l'autre jour,  
 Aujourd'hui vous ne m'aimez gueres;  
 Mais ce font là de votre amour  
 Les inconstances ordinaires.

Je n'en suis fâché qu'à demi,  
 Je suis fait aux chagrins que ce malheur me cause ;  
 Dans votre belle humeur si j'obtiens quelque chose,  
 Autant de pris sur l'ennemi.



Que m'a-t-il servi de la voir  
 Cette aimable & jeune rebelle,  
 Et d'avoir tant passé d'heureux jours avec elle,  
 Depuis le matin jusqu'au soir ?  
 Loin d'en tirer quelqu'avantage,  
 Cet esprit léger & volage  
 De mes soins assidus ne fait que se lasser ;  
 Contre la nouveauté son cœur est si peu ferme,  
 Que je ferois en meilleur terme  
 Si j'étois à recommencer.



Jeune Iris, quoiqu'avec douleur  
 Je ressente vôtre colere,  
 Pourvu qu'elle ne dure guere,  
 Elle me tient lieu de faveur :  
 Vous m'accusez d'indifference !  
 Eh quoi donc ! la moindre apparence  
 Doit-elle ainsi vous allarmer ?  
 Si d'un tel crime, hélas ! vous m'avez cru capable ;  
 Iris, il est aisé de n'être plus coupable,  
 Puis qu'il ne faut que vous aimer.



Vous qui d'un regard favorable  
 Rendez heureux un miserable,  
 Vous avez eu pour moi des craintes & des soins.  
 Que je me sens touché de cette grace extrême!  
 Après cela si je vous aime,  
 Ne m'en accusez pas au moins:  
 Ne vous en prenez qu'à vous-même.



De vos rigueurs & de mes peines  
 Je me plains la nuit & le jour,  
 Je les chante au bord des fontaines  
 Et l'Echo les dit à son tour:  
 Ha Philis! commençons à faire  
 Quelque chose qu'il faille taire.



Peut-être je me l'imagine,  
 Peut-être aussi que je devine,  
 N'auriez-vous point, Iris, dessein de renouer?  
 D'un clin d'œil seulement daignez me l'avouer,  
 Malgré tous vos projets si l'amour vous surmonte,  
 Par pudeur ou par fâcheuse honte,  
 Gardez-vous de me le celer;  
 Il fait bien tous les jours d'autres métamorphoses;  
 Et pour m'en avertir il ne faut point parler,  
 A demi mot j'entens les choses.



Sur le choix de deux sœurs si ma peine est extrême,  
 Ce n'est pas pour savoir à laquelle des deux  
 Mon cœur doit adresser ses vœux;  
 Elles sont toutes deux très dignes qu'on les aime:  
 Mais ce qui fait mon embarras,  
 C'est quand je consulte en moi-même,  
 Qui des deux je n'aimerai pas.



Belise, je diffère, & je n'ose me rendre;  
 Tant d'amans soupirent pour vous,  
 Et vous faites tant de jaloux  
 Que je ne sai quel parti prendre:  
 Rien ne vous manque pour charmer,  
 A vos beaux yeux tout est facile,  
 Mais s'engager à vous aimer,  
 C'est s'attirer toute la Ville.



La crainte suit toujours les desirs amoureux:  
 Plus ce qu'on aime a de mérite  
 Plus la défiance s'irrite  
 On ne se croit jamais heureux.  
 Vous m'aimez, dites-vous, quel bonheur! quelle  
 gloire!

Iris, pour me le faire croire  
 Dites-le-moy toujours, & jamais ne cessez;  
 Que vos doux regards m'en assurent,  
 Que vos doux baisers me le jurent,  
 A tous momens recommencez;  
 Encore n'est-ce pas assez.



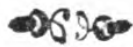
Que mon Iris me plaît lorsqu'elle est negligée,  
 Et que je la vois dégagée  
 De tous les ornemens qui cachent ses beautez!  
 La belle les a tous quittez;  
 Une juppe de simple toile  
 Aux plus secrets appas sert à peine de voile;  
 On lui voit à plaisir & le bras & la main  
 Et rien ne cache son beau sein:  
 Sur un lit de repos cette belle est couchée,  
 La tête sur sa main négligement panchée,  
 Les yeux tournez vers son amant;  
 Telle étoit jadis la plus belle  
 De toute la troupe immortelle,  
 Auprès du beau Chasseur qui causoit son tourment.  
 Mais, belle Iris, ne faisoit-elle  
 Que le regarder seulement?



Belise, mon Rival est laid,  
 Petit, de méchant air, mal fait,  
 De plus, fort content de lui-même;  
 Avec plaisir pourtant vous souffrez qu'il vous aime,  
 D'un autre j'en ferois jaloux,  
 Mais de lui, c'est tant pis pour vous.



Dans ce lieu bien-heureux où tout plaisir abonde,  
 Et parmi tant de languissans,  
 Quelquefois, mon Iris, pour songer aux absens  
 Ne quittez-vous point tout le monde?  
 N'êtes-vous point rêveuse & triste quelquefois?  
 De nos Rochers & de nos Bois  
 N'allez-vous point chercher les plus sombres de-  
 meures;  
 Et de votre côté sensible à mon amour,  
 Ne passez-vous point quelques heures,  
 Comme je passe tout le jour?



Enfin vous êtes revenue,  
 Belle cause de mes desirs;  
 Le Ciel enfin vous a rendue  
 A tant de vœux & de soupirs.  
 Mais, Iris, relâchez de vôtre humeur severe,  
 Et ne soïez pas si contraire



## EPIGRAMMES;

Au doux espoir de mon amour;  
Seroit-il juste en conscience  
Que je mourusse du retour,  
Etant rechapé de l'absence?



Il n'est plus ce mary fevere,  
Que le Ciel avoit fait l'arbitre de nos jours,  
Et la vertu la plus austere  
Vous permet desormais de nouvelles amours.  
Bien que les feux constans d'un cœur réduit en cen-  
dre,  
Me donnent aujourd'hui quelque lieu d'y pretendre,  
Et d'esperer un sort plus doux,  
Je languis dans l'incertitude,  
Et peut-être n'en aurez vous,  
Qu'un pretexte de moins à vôtre ingratitude.



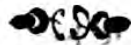
Après deux mois d'absence enfin je vous revois,  
Et le plaisir que j'en reçois  
Efface de mes maux la memoire importune:  
Mais dites-moi, Philis, de votre heureux retour  
Rendrai-je grace à la fortune,  
N'en dirai-je rien à l'amour?



Envieux, que veux-tu favoir,  
 Cesse d'examiner ma vie;  
 Et bien ? j'aime Iris fans espoir,  
 Sans lui parler & fans la voir,  
 Mon destin te fait il envie ?



Philis ne m'aimera jamais,  
 Sur tout ce que je dis, sur tout ce que je fais,  
 Elle me loue, elle me flatte,  
 C'est le payement d'une ingrante.



Qu'on puisse oublier ce qu'on aime,  
 Et qu'un fatal éloignement  
 Ebranle le cœur d'un amant,  
 Non cela ne se peut, j'en juge par moi-même.  
 Je songe à mon Iris & la nuit & le jour,  
 Je soupire après son retour,  
 Et je connois bien que l'absence  
 Est un pretexte à l'inconstance  
 Plûtôt qu'un remede à l'amour.



En vain par un éloignement  
 Je tâche à calmer mon tourment,  
 Qui tous les jours empire aux yeux de cette belle;  
 Ce remede augmente mes soins,  
 Et jamais je ne souffre moins,  
 Que quand je languis auprès d'elle.



Iris, de tant d'Amans qui vivent sous vos loix  
 A qui donnez-vous vôtre choix?  
 A la perruque blonde ou brune,  
 Au plus cheri de la fortune?  
 Helas! que je serois heureux!  
 Si c'étoit au plus amoureux.



Parce qu'il a peu de mérite  
 Et qu'on ne veut point de son cœur,  
 Le bonheur des autres l'irrite,  
 Il devient leur persécuteur.  
 Avecque le dessein de nuire  
 En tous lieux il se vient produire,  
 Et vient toujours mal à propos;  
 Contre tout le monde il déclame,  
 Et le sot ne laisse en repos  
 Que les deux galans de sa femme.



Je fai qu'Iris ne m'aime pas,  
Cependant elle fait des pas  
Pour m'empêcher d'être infidèle;  
Sans doute mon amour fert à sa vanité,  
Dans l'équipage d'une belle  
Il faut bien par honneur, quelque amant mal-  
traité.



Ma jeune Iris n'est plus, le Ciel me l'a ravie;  
Ce cher objet de mes amours,  
Ce que je voïois tous les jours  
Je ne le verrai de ma vie:  
Elle occupoit tous mes desirs,  
Je n'avois point d'autres plaisirs,  
Tous mes soins se bornoient à servir cette belle!  
Que ferai-je, grands Dieux, que dois-je devenir?  
Helas! je n'aurai plus de commerce avec elle  
Que par un triste souvenir.



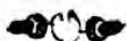
## M O N T R E U I L.

**M**Athieu Montreuil, fils d'un Avocat au Parlement, nâquit à Paris en 1620. Son pere qui s'attachoit à bien élever ses enfans, s'appercevant que celui-ci aimoit l'étude & la vie tranquille, le destina à l'Eglise & lui fit prendre le petit colet. Nul état ne lui pouvoit jamais être plus propre; car il étoit naturellement coquet, galant, bien-fait, qualitez qu'il faut aux Abbez pour être bien auprès des belles. Montreuil qui avoit de l'esprit, & qui se vouloit faire connoître, se mit aussitôt à rimer, & il y réüffit: on trouve beaucoup de ses Vers dans les Recueils de poésie qu'on faisoit alors chez Sercy; ce qui fit dire à M. Despreaux, qui faisoit imprimer ses Satires sans nom d'auteur:

*On ne voit point mes Vers à l'envi de Montreuil  
Grossir impunément les feuillets d'un Recueil.*

Mais comme les ouvrages de Montreuil sont jolis, & qu'ils rendent ces Recueils plus agréables, on doit lui pardonner la passion qu'il eut de briller. L'estime qu'il acquit l'encouragea de donner au public en 1671. ses œuvres toutes entieres. Elles contiennent ses Lettres & Ses Vers. L'on y voit du brillant, & de l'esprit par tout. Ses Lettres sont naturelles & agréables, & ses Poësies ne le  
pa-

paroissent pas moins. Ses Madrigaux sur tout sont naïfs & délicats, & ils firent passer Montreuil pour un des beaux esprits de France. M. l'Evêque de Valence depuis Archevêque d'Aix touché de cette réputation, le voulut avoir auprès de lui; & Montreuil qui avoit alors mangé presque tout son bien, fut ravi de trouver lieu de servir cet illustre Prélat en qualité de Secrétaire & d'homme de Lettres. Il s'en acquita avec honneur, & mourut à Valence vers l'an 1682. regretté de tous ceux qui le connoissoient. Baillet n'a peut-être pas crû que ce Poète fût assez considérable pour en faire un Auteur entier, puisqu'il en a fait la moitié d'un; c'est-à-dire, que de Montreuil & de Montereul il en a composé un même homme, qu'il fait mourir trente ans plutôt que n'est mort nôtre Montreuil. Encore s'il avoit ajouté, quelques-unes de ces précautions, *ce me semble, ou si je ne me trompe*, on seroit plus sur ses gardes. Il en a usé ainsi à l'égard de Cottin & de Savari. *M. Cottin (Charles) Chanoine de Bayeux, mais Parisien de naissance, ce me semble, de l'Académie, Poète François. M. Savari, continuë-t-il, (Jacques) natif ou habitant de Caën, si ne me trompe, Poète Latin.* Mais ce qui est encore de plus considérable, c'est que notre Bibliotecaire n'a pas entendu les deux Vers de M. Despreaux que nous avons rapportés; les appliquant à quelque gros ouvrage de Vers qu'a fait Montreuil, au lieu qu'ils ne s'entendent que des Recueils de Sercy.



Après avoir leu dans Clelie

Qu'on n'est bien amoureux qu'une fois en sa vie,  
Je ne redoutois plus le pouvoir de vos loix;

Com-



Coume j'ai fort aimé l'inconstante Sylvie  
 J'allois fort librement chez vous, je vous parlois :  
 Mais que j'eus grand tort de le croire,  
 Depuis huit jours je m'apperçois  
 Qu'un Roman n'est pas une histoire.



A voir comment vous vous fervez  
 Dans vos Sermons de vos lectures,  
 Des passages de l'Ecriture  
 Et de tout ce que vous sçavez ;  
 J'adore la bonté divine  
 Qui vous fit à trente ans quitter la Medecine  
 Dont vous faisiez profession.  
 Si les preceptes d'Hippocrate  
 Eussent reçu de vous même application,  
 Tel en vous écoutant & s'ennuie & se grate,  
 Qui (s'il eut en ce temps passé sous vôtre pate)  
 Peut-être n'auroit pas aujourd'hui mal aux dents.  
 Beni soit le saint jour que vous vous fites Prêtre ;  
 Dieu, quand il vous donna le bon desir de l'être,  
 Sauva la vie à bien des gens.



Tirsis, as-tu raison de me donner le blâme  
 D'avoir veu sans rien dire un objet si charmant ?  
 Peut-on à ton avis parler plus clairement ?  
 Peut-on mieux exprimer les ardeurs de sa flame ?

Croi-

Croi-moi , quand on pâlit en voïant une Dame ,  
 Qu'on demeure confus , fans voix , fans mouvement ,  
 La crainte & le respect font un beau compliment ,  
 Et disent puissamment le trouble de notre ame.

Ce que fit ma surprise un discours l'eut-il fait ?  
 En as-tu vû jamais avoir le même effet ?  
 Montrent-ils à quel point on a l'ame blessée ?

Je fus donc plus heureux de paroître interdit ,  
 Par mon silence , Iris découvrit ma pensée ,  
 Et si j'eusse parlé je n'eusse pas tant dit.



Ne faites point tant l'entenduë  
 Sous ombre qu'à quinze ans le Ciel vous a pourveuë  
 De mille & mille attraits qu'on ne peut exprimer ;  
 J'en demeure d'accord , vous savez tout charmer.  
 Mais je m'en rapporte à vous même ;  
 Vous avez un défaut extrême ,  
 Vous voulez toujours qu'on vous aime ,  
 Et vous ne voulez point aimer.



Ridicules Censeurs , dont la jalouse envie  
 S'efforce d'abaisser les ouvrages d'autrui ,  
 Vous dont l'esprit grossier ne fait rien qui n'ennuye.  
 Voulez vous sçavoir aujourd'hui  
 La belle & l'unique maniere  
 De faire du dépit à l'illustre Moliere ?  
 Faites nous rire comme lui.

Cloris



Cloris à vingt ans étoit belle,  
 Et veut encor passer pour telle,  
 Bien qu'elle en ait quarante neuf;  
 Elle pretend toujours qu'ainsi chacun l'appelle:  
 Il faut la contenter la pauvre Demoiselle,  
 Le Pont-neuf dans mille ans s'appellera Pont-neuf.



Philis voulant se corriger  
 De mille mots Bretons qui me font enrager,  
 Et elle dont enrage elle-même,  
 Me demandoit tantôt s'il faut dire en François  
 Je vous hais, ou je vous hais.  
 Evitez l'un & l'autre avec un soin extrême.  
 Lui répondis-je alors, tous deux sont fort mauvais,  
 Gardez-vous devant moi de les dire jamais,  
 Dites seulement, je vous aime.



Depuis le triste jour que je vis sous vos loix  
 J'ai compté vingt & deux semaines,  
 Et pour fruit de toutes mes peines  
 Je vous baise le bout des doigts.  
 Vos rigueurs à la fin me coûteront la vie,  
 Je suis le plus constant d'entre tous les humains;  
 Mais prenez garde à vous, Sylvie,

Si vous continuez, ma foi j'ai bien envie  
De vous baiser les mains.



Vous faites des faveurs à de certaines gens  
Qui ne vous donnent rien que de vaines paroles;  
Demandez-leur force pistoles.  
Et ménagez vos jeunes ans :  
Se donner à credit pendant qu'on est si belle,  
Et pendant qu'on pourroit amasser des trésors,  
Ma fille, proprement c'est là ce qu'on appelle  
Faire folie de son corps.



Je trouve encor vos yeux, votre air, votre vi-  
sage  
Comme le premier jour que je fus engagé;  
Pour votre esprit, Philis, il me semble changé,  
Je vous en trouve davantage.



*C'est une Dame qui parle.*

Il ne fait pas tout ce qu'il dit,  
D'un prêcheur il n'a que l'habit,  
Mais tous ses ennemis ne sçauroient le confondre:  
S'il n'est devot, s'il n'est parfait,  
Il est sage, j'en puis repondre;  
Il ne dit pas tout ce qu'il fait.

Je



Je ne l'aime pas trop, il est vrai, je l'ai dit  
 En parlant de vous, de vous-même ;  
 Mais n'en aïez point de dépit,  
 Vous ne m'entendez pas, votre erreur est extrême ;  
 Vous avez tort de m'en blâmer.  
 Helas ! belle Philis, quelque fort qu'on vous aime.  
 On ne sauroit vous trop aimer.



Si je ne suis assez assez aimable  
 Pour meriter votre amitié,  
 Au moins suis-je assez miserable  
 Philis pour vous faire pitié.

Je fai que j'aurois trop de gloire,  
 Si vous partagiez ma langueur ;  
 Que je fois dans votre memoire,  
 Si je ne suis dans votre cœur.

Quoique la faveur soit extrême  
 J'espere bien de l'obtenir,  
 Ah ! Philis, ce n'est pas de même  
 D'aimer & de se souvenir.

Puisque de prolonger ma peine  
 Fait le plus grand de vos desirs,  
 Quand je mourrai, belle inhumaine  
 Vous perdrez un de vos plaisirs.

Si

Si je meurs dans mon mal extrême  
 Mon trépas me semblera doux ;  
 Je suis plus à vous qu'à moi-même,  
 Je n'y perdrai pas tant que vous.



*Pour une fille de seize ans.*

Je n'ai jusqu'à present servi que des Coquettes,  
 Aussi n'ai-je point eû pour elles de secret ;  
 Mais je fai vôtre humeur , je connois qui vous Êtes,  
 Faites-moi des faveurs , je deviendrai discret :

Vous n'en avez jamais sù faire ,  
 Moi je n'en ai jamais sù taire ;  
 Et si vous me faites du bien ,  
 Pourvu que je n'en dise rien ,  
 Sans doute ma faveur égalera la vôtre :  
 Vous ne me pourrez pas reprocher ce bien-fait ,  
 Nous ferons tous deux l'un pour l'autre  
 Ce que nous n'avons jamais fait.



Ma mere depuis quinze jours  
 A pris une maison , pour loger aux Fauxbourgs ;  
 Où nous aurons jardin , bel air , & grand ombrage ;  
 Espaliers , parterre , jasmins ,  
 Et mille rossignols , de qui le doux ramage  
 Adouciroit l'ennui des plus tristes humains :

On



On y peut contenter & l'oreille & la vûë,  
 Il n'est rien si beau que cela;  
 Mais nous ne ferons plus, Philis, en même ruë,  
 Ah! le vilain logis que ma mere a pris là.



Si selon le merite on donnoit récompense  
 Tous mes vœux seroient accomplis:  
 Vous seriez Chancelier de France,  
 Je serois aimé de Philis.

Ce souhait fut été fait pour Monsieur Pompone de Bé-  
 liever, depuis Premier Président au Parlement de Paris.



Pourquoi me demandez-vous tant  
 Si mes vœux dureront, si je serai constant,  
 Jusques à quand mon cœur vivra sous vôtre empire?  
 Ah Philis, vous avez grand tort!  
 Comment vous le pourrois-je dire?  
 Rien n'est plus incertain que l'heure de la mort.

Ce Madrigal a été traduit en Italien, par Ménage;  
 Montreuil n'avoit que dix-huit ans quand il le fit.



Ne suffit-il pas de prêcher  
 Pour avoir vôtre Chanoinie ?  
 Faut-il encor quitter mon aimable Uranie ?  
 Me la faire acheter si cher,  
 Mon frere, entre nous deux, n'est ce point Simonie ?



Il est vrai, je le fai fort bien,  
 Depuis que vous m'avez je ne vous fers de rien,  
 Ni dans les champs, ni dans la Ville;  
 Mais toutefois c'est moi, qui vous fais plus d'honneur:  
 N'avoir pas un homme inutile,  
 Ce n'est pas vivre en grand Seigneur.



De toutes les façons vous avez droit de plaire,  
 Mais sur tout vous savez nous charmer en cejour:  
 Voïant vos yeux bandez, on vous prend pour l'Amour;  
 Les voïant découverts, on vous prend pour sa mere.

Ces Vers furent faits en jouant à Colin-maillard, avec la Marquise de Sevigny.

Dans



Dans un coin sans flambeau, sans témoins & sans  
bruit,

Nous venons de passer la nuit  
Avec deux femmes fort jolies;  
Il n'est point ici-bas de plaisir bien parfait,  
Nous avons dit mille folies,  
Helas! nous n'en avons point fait.



\* Ma mere en partant de Paris  
Pour m'en venir dans la Hollande,  
Me dit, savez-vous bien, mon fils,  
En vous disant adieu, ce que je vous commande?  
Gardez-vous bien de jeu, de dez & de pipeurs,  
De vin, de maladie & de gens querelleurs,  
Ce sont là tous les maux capables de vous nuire.  
A deux fois par ses doigts elle les reconta,  
Helas! elle oublia le pire.  
Gardez-vous bien sur tout, me devoit-elle dire,  
De Madame de Slavata †.

\* Ce Madrigal fut fait à la Haye.

† Fille de M. le Comte de Brederode.



Hier vos yeux brillans des plus divines flames  
Rendirent dans le Bal les autres yeux jaloux ;  
On dit qu'il s'y trouva cinquante belles Dames,  
Mais pour moi je n'y vis que vous.



En vain vous vous donnez la peine  
De prouver que j'ai l'ame vaine  
Au commun jugement de tous ;  
Je me tiens le dernier des hommes  
Qui vivent au siecle où nous sommes,  
Je me mets au dessous de vous.



Qu'un miroir de poche est commode  
Pour travailler sans cesse à la mort d'un amant !  
Celle qui la premiere en amena la mode,  
Etoit cruelle assurement.  
Par malheur j'ai cassé le vôtre,  
Mais je vous en renvoye un autre,  
Où vous pourrez tout à loisir  
Achever le dessein qu'ont vos yeux sur ma vie  
A votre aise, belle Sylvie,  
Je ne vous voudrois pas ôter votre plaisir.



Un petit Abbé roux, Bachelier de Sorbonne,  
 Pensant bien me la donner bonne,  
 Me disoit l'autre jour de son ton de pedant,  
 Tous les Prédicateurs ne font pas ce qu'ils disent.  
 Vous n'avez pas raison, dis-je en le regardant,  
 D'être de ceux qui les méprisent;  
 Car sans aller plus loin chercher de là les monts  
 L'exemple de cela, vous l'êtes:  
 C'est vous qui dites vos Sermons,  
 Mais ce n'est pas vous qui les faites.



L'autre jour dans un Bal, un blondin me charma,  
 Mais il ne saura pas combien il m'a fû plaie;  
 Ces blondins s'aiment d'ordinaire  
 Et moi je voudrois qu'on m'aimât.



Hier je rencontrai ma charmante Philis.  
 Les yeux étincelans & la bouche allumée,  
 Elle avoit sur son teint cent roses contre un lis,  
 Et de mille desirs paroissoit enflammée.  
 Son mari qui dormoit sur le pied de son lit,  
 Fit qu'à l'oreille elle me dit,  
 Aujourd'hui je commence à sentir que je t'aime:  
 Hélas ! depuis long-temps mon ardeur est extrême,

Lui

Lui répondis-je aussi tout bas ;

Mais si nous étions seuls , que ferions-nous Madame ?

Elle , avec un regard languissant , plein d'appas ,

Comme une femme qui se pâme ,

Me dit en soupirant ; ha ! nous n'y sommes pas.



## D'HENAUT.

D'Henaut étoit fils d'un boulanger. Il se fit de la reputation par ses écrits , & on ne lui peut sans injustice refuser la louange d'avoir été l'un des beaux esprits de son tems. Le Surintendant Fouquet s'étoit attiré la tendresse des gens de Lettres par ses bien-faits. D'Henaut ne put pardonner au fameux Colbert d'avoir contribué à la chute de Fouquet & fit un Sonnet contre lui. Celui qu'il composa sur l'Avorton fit beaucoup de bruit en son tems , quoi qu'il soit très irregulier , ce Sonnet étant de Vers inégaux & les deux quatrains sur des rimes différentes. D'Hernaut traduisit le chœur de la Troade de Seneque. Les sentimens qui y sont exprimez sont si diametralement opposez à la Religion Chrétienne, qu'on soupçonna le traducteur d'impiété. Cette raison jointe à la consonance du nom fit que Boileau étant revenu du premier mépris qu'il avoit eu d'abord pour Quinaut , ôta le nom de ce dernier de plusieurs endroits des Satires , pour y substituer celui d'Henaut. J'ignore l'année de sa mort.



On a de lui un volume de Prose & de Poësies imprimé à Paris sous ce titre : Oeuvres diverses par le sieur D. H. en 1670.



*Sur l'Avorton.*

S O N N E T.

Toi qui meurs avant que de naître,  
 Assemblage confus de l'être & du néant:  
 Triste Avorton, informe enfant,  
 Rebut du néant & de l'être,

Toi que l'amour fit par un crime,  
 Et que l'honneur défait par un crime à son tour:  
 Funeste ouvrage de l'amour,  
 De l'honneur funeste victime;

Donne fin aux remors par qui tu t'es vangé;  
 Et du fond du néant où je t'ai replongé,  
 N'entretien plus l'horreur dont ma faute est suivie.

Deux Tirans opposez ont décidé ton sort.  
 L'amour malgré l'honneur t'a fait donner la vie.  
 L'honneur malgré l'amour te fait donner la mort.



*A Mr. Colbert  
sur la disgrâce de Mr. Fouquet.*

## S O N N E T.

Ministre avare & lâche, esclave malheureux  
Qui gémit sous le poids des affaires publiques,  
Victime dévouée aux chagrins politiques,  
Fantôme réveré sous un titre onéreux.

Voi combien des grandeurs le faite est dangereux;  
Contemple de Fouquet les funestes reliques :  
Et pendant qu'à sa perte en secret tu t'appliques,  
Crains qu'on ne te prépare un destin plus affreux.

Il part plus d'un revers des mains de la fortune,  
Sa chute quelque jour te peut être commune;  
Nul ne tombe innocent d'où l'on te voit monté :

Cesse donc d'animer ton Prince à son supplice,  
Et près d'avoir besoin de toute sa bonté,  
Ne le fais pas user de toute sa justice.



*Les douceurs de la Vie Privée,  
traduction de Seneque.*

S O N N E T.

S'éleve qui voudra par force ou par adresse  
Jusqu'au sommet glissant des grandeurs de la cour:  
Moi je veux, fans quitter mon aimable séjour,  
Loin du monde & du bruit rechercher la sagesse.

Là fans crainte des grands, fans faste & fans tristesse,  
Mes yeux après la nuit verront naître le jour.  
Je verrai les saisons se suivre tour à tour,  
Et dans un doux repos j'attendrai la vieillesse.

Ainsi lorsque la mort viendra rompre le cours  
Des bienheureux moments qui composent mes jours,  
Je mourrai chargé dans, inconnu, solitaire.

Qu'un homme est misérable à l'heure du trépas,  
Lors qu'aïant negligé le seul point nécessaire,  
Il meurt connu de tous & ne se connoît pas!



## D'ALIBRAI.

V Ion d'Alibrai acquit de la réputation par ses vers ;  
 quoi qu'à proprement parler ce qu'il a fait n'ait  
 rien d'exact. Ce fut un de ces Poètes qui doivent  
 presque tout à leur genie. On a de lui quelque pe-  
 tits ouvrages où il y a du naturel , & de la verve  
 poétique. Ses Sonnets ne sont pas assez châtiez  
 pour mériter ce nom ; nous en donnerons pourtant  
 quelques uns.



## SONNETS.

## IRREGULIERS.

Gros & rond dans mon cabinet,  
 Comme un ver à soie en sa coque,  
 Je te fabrique ce Sonnet  
 Qui de nos vanitez se moque.

Dequoi servent ces vastes lieux  
 Ou l'un l'autre on se perd de vûë ?  
 Ne saurions nous apprendre mieux  
 A mesurer notre étendue ?

Dedans ce trou qui me comprend,  
 Je suis plus heureux & plus grand  
 Que si j'ocupois un Empire;

J'atteins de l'un à l'autre bout,  
 Et s'il m'est permis de le dire,  
 J'y suis un Dieu qui remplit tout.



*Sur un Cabinet en saillie que fit faire le Duc  
 d'Anguien & qui offusquoit celui de  
 D'Alibrai.*

Dedans mon petit Cabinet  
 Que je remplis de ma personne,  
 Comme Diogene en sa tonne,  
 Je compose en paix un Sonnet.

Mais quoi de ma clarté première  
 Je ne me vois plus éclairé!  
 Le Soleil s'est il retiré?  
 Qui me derobe sa lumière?

Ah je vois bien ce qui me nuit;  
 C'est un grand Prince dont le bruit  
 S'est déjà partout fait entendre:

Mon bonheur étoit sans pareil:  
 Faloit-il qu'un autre Alexandre  
 Vint aussi m'ôter mon Soleil?

La pensée ne pouvoit être plus heureuse. Elle est fondée sur ce qu'on dit que Diogène pria Alexandre de ne lui pas ôter son Soleil. Monsieur le Prince de Condé l'un plus grands héros du siècle passé pouvoit bien être comparé à ce Monarque & D'Alibrai ressembloit assez à Diogene par bien des endroits.



## A U T R E.

*Sur une horloge de Sable.*

La Poudre que tu vois dedans ce verre enclose  
Est, si tu ne le fais, la cendre d'un amant;  
Amant si malheureux qu'après le monument  
Il s'agite sans cesse & jamais ne repose.

Philis qu'il cherissoit par dessus toute chose,  
Et pour qui nuit & jour il s'alloit consumant,  
S'éloigna de ses yeux & cet éloignement  
De son trépas haté fut la funeste cause.

Tout fec d'impatience aussi bien que d'amour,  
Il mourut de sa Dame attendant le retour,  
Et mesurant toujours le tems de sa demeure:

Et ce soin fut dans lui tellement imprimé,  
Que sa cendre à présent marque encore chaque  
heure;

Témoignage d'un cœur vivement enflamé.





*Dialogue Contre Montmor.*

Reverend Pere confesseur,  
 J'ai fait des vers de medifance.  
 Contre qui? contre un Professeur.  
 La personne est de consequence.  
 Contre qui donc? contre Monmor.  
 Achevez *le confiteor.*



C O T T I N.

CHARLES COTTIN Chanoine de Bayeux, fut receu dans l'Académie Françoise, à la place de l'Abbé de Cerisy. On a de lui plusieurs ouvrages de Vers & de Prose, qui sont imprimez. Il est celebre par les fatires de Despreaux qui ne l'a point ménagé, & par la comedie des Femmes Savantes de Molière qui l'a berné sous le nom de Triflotin. On dit que Molière avoit mis d'abord Tricotin, & qu'il le changea ensuite en triffotin, c'est-à-dire trois fois sot. Cotin se brouilla aussi avec Ménage contre lequel il composa un libelle intitulé la Menagerie. Il mourut en 1682. & sa place d'Academicien fut remplie par l'Abbé Dangeau.

Ne



\* Ne faites point de Vers pour elle †,  
 Quoiqu'éloquente quoique belle,  
 Et d'un sang si proche des Dieux;  
 Vous auriez bien mauvaise grace,  
 Si vous rendiez le nom plus glorieux  
 D'une ingrante qui vous efface.

\* Il s'adresse aux Poètes.

† Madame la Comtesse de la Suze.



Philis s'est renduë à ma foi.  
 Qu'eut-elle fait pour sa défense?  
 Nous n'étions que nous trois, Elle, l'Amour,  
 & moi,  
 Et l'amour fut d'intelligence.



Ce grand Peintre dont l'art surpassa la nature,  
 A fait pour Silvanire un portrait si charmant,  
 Qu'il faut souhaiter seulement  
 Qu'elle ressemble à sa peinture.



*Sur un médisant.*

On a défendu la Satyre  
 Qui diffame les gens de bien;  
 Et Lcidas ne dit plus rien,  
 Parce qu'il n'ose plus médire.



PIERRE CORNEILLE.

**P**IERRE CORNEILLE naquit à Rouen en 1606. Une aventure que le hazard lui presenta pour sujet lui fit naitre la pensée d'en faire une Comedie. Le succès prodigieux qu'elle eut l'encouragea & fut la cause occasionelle qui nous procura ensuite le Cid, les Horaces & les autres chefs-d'œuvres qui ont assuré l'immortalité à ce grand homme. Ses premieres pièces sont pleines de passions, je veux dire celles qu'il fit étant jeune; ses dernieres, quoique moins estimées, sont pleines de misteres de politique & d'une infinité de traits admirables que la jeunesse ne goute guère. Il traduisit ensuite le livre d'Akempis en Vers François. Son genie étoit trop fécond & trop élevé pour se borner à l'Epigramme; aussi n'avons nous presque rien de lui en ce genre; si ce n'est quelques petits ouvrages qu'il tra-

traduisit d'après les Vers Latins de Santoeuil & de quelques autres. Il fut receu à l'Academie en 1647. & il étoit doïen de cette compagnie, lorsqu'il mourut l'an 1684. âgé de soixante & dixhuit ans.



## I N S C R I P T I O N S.

*Pour la pompe du Pont  
Notre-Dame à Paris.*

Que le Dieu de la Seine a d'amour pour Paris !  
Dès qu'il en peut baiser les Rivages chéris,  
De ses flots suspendus la descente plus douce  
Laisse douter aux yeux s'il avance ou rebrouffe :  
Lui même à son canal il dérobe ses eaux  
Qu'il y fait rejaillir par de secrettes veines;  
Et le plaisir qu'il prend à voir des lieux si beaux,  
De grand Fleuve qu'il est, le transforme en Fontaine.

C'est la traduction de l'inscription Latine de Santoeuil, laquelle est gravée sur la porte de ce bâtiment. Charpentier l'a aussi traduite. On peut comparer ces deux imitations.



*Pour l' Arsenal de Brest imitée  
du Latin de Santœuil.*

Palais digne de Mars, qui fournis pour armer  
Cent bataillons sur terre & cent vaisseaux par mer,  
De l'Empire des Lis foudroiant Corps-de-garde,  
Que jamais sans pâlir corsaire ne regarde;

De Louïs le plus grand des Rois

Vous êtes l'immortel ouvrage.

Vents, c'est ici qu'il faut lui rendre hommage:

Mer, c'est ici qu'il faut prendre ses loix.

*Armer & mer ne riment point. Mer se prononce comme air, & armer comme aimer. Ces sortes de rimes s'appellent Rimes Normandes parce qu'elles sont une suite de la mauvaise prononciation de cette Province. Moliere en a quelques-unes, comme dans le prologue de son Amphitruon, que Mercure commence par ces Vers.*

    Tout beau, charmante Nuit, daignez vous arrêter,

    Il est certains secours que de vous on désire,

    Et j'ai deux mots à vous dire

    De la part de Jupiter.

Je crois en avoir remarqué aussi quelques unes dans les premières pièces de Racine. Les Comédiens de Paris ont pris depuis quelque temps la mauvaise manière de donner un son retentissant à l'r finale des infinitifs en *er*, peut être pour sauver les mauvaises rimes de beaucoup de Poètes modernes.



*An Roi,*

*Epigramme.*

Ton courage, grand Roi, que la gloire accom-  
pagne

Jette les deux partis dans un pareil effroi.

Et si, quand tu parois, tu fais trembler l'Espagne,

Ces perils où tu cours nous font trembler pour toi.

*Cette Epigramme est traduite du Latin de Mons. de Montmort.*



*Imitation de l'inscription de Santœuil pour  
la Fontaine des quatre Nations  
vis à vis du Louvre.*

C'est trop gémir, Nymphes de Seine,  
Sous le poids des bateaux qui cachent votre lit,  
Et qui ne vous laissoient entrevoir qu'avec peine  
Ce chef-d'œuvre étonnant dont Paris s'embellit,  
Dont la France s'enorgueillit.  
Par une route aisée aussi bien qu'imprévue,  
Plus haut que le rivage un Roi vous fait monter:  
Qu'avez vous plus à souhaiter?  
Nymphes, ouvrez les yeux, tout le Louvre est en vue.



C H A P E L L E.

**C**laude Emanuel Louillier né au village de la Chapelle près de Paris d'où il prit le nom de Chapelle, étoit fils naturel de François Louillier Maître des Comptes. Son pere le fit élever avec tendresse & lui donna les plus habiles maîtres. Chapelle s'appliqua sur tout à la Poësie enjouée & s'y fit un Stile original. Il aimoit



moit la bonne chère & les plaisirs qu'il prenoit avec un discernement très délicat. Moliere lui devoit une partie des beautez de ses ouvrages. La conformité de leurs mœurs & de leur genie lia entre eux une amitié qui dura autant que leur vie. Chapelles mourut en Septembre 1686. il ne faut pas le confondre avec Mr. de la Chapelle dont nous avons quelque pieces de Théâtre & les Amours de Catulle. Celui dont nous parlons ici est auteur du Voïage de Bachaumont & de Chapelles; Pièce originale, & charmante pour les descriptions & les traits satiriques qui s'y rencontrent. Il a fait encore quelques autres ouvrages qui ont été imprimez dans un recueil à Paris en 1702. on les a réimprimez ensuite à Amsterdam.



## S O N N E T

## I R R E G U L I E R.

Oui, Moireau, ma façon de vivre  
Est de voir peu d'honnêtes gens,  
Et prier Dieu qu'il me délivre,  
Sur tout de messieurs mes Parents.

Ce que j'ai souffert avec eux  
Surpasse même la souffrance,  
De celui qui pour sa Constance,  
Dans l'Ecriture est si fameux.

Helas!

Helas! ce sage miserable  
N'eut jamais à faire qu'au Diable,  
Qui le mit nud sur un fumier.

Pour voir sa patience entiere,  
Il faloit que Job eût affaire,  
Aux deux sœurs \* de Monsieur Louillier.

\* C'étoient ses deux tantes, les sœurs de son Pere.



## R O N D E A U

*Sur les métamorphoses  
de Benferade.*

A la Fontaine ou l'on puise cette eau,  
Qui fait rimer & Racine & Boileau,  
Je ne bois point, ou bien je ne bois guere,  
Dans un besoin si j'en avois affaire;  
J'en boirois moins que ne fait un moineau.

Je tirerai pourtant de mon cerveau,  
Plus aisément, s'il le faut, un Rondeau,  
Que je n'avale un plein verre d'eau claire,  
à la Fontaine.

De ces Rondeaux un livre tout nouveau  
A bien des gens n'a pas eu l'art de plaire;  
Mais quand à moi j'en trouve tout fort beau,  
Papier, dorure, images, caractère,  
Hormis les Vers qu'il faloit laisser faire  
A la Fontaine.

Ce Rondeau est irrégulier il n'est pas *clos et ouvert*, & les rimes n'y sont pas dans leur ordre au troisième couplet; mais le sens des Vers y est d'une grand finesse. Cette remarque est de Monsieur de la Monnoie.



## FURETIERE.

**A**Nthoine Furetiere, Parisien, s'étoit d'abord attaché à la Jurisprudence. Il se fit recevoir Avocat au Parlement & exerça quelque tems l'office de Procureur Fiscal de la justice de l'Abbaye Royale de Saint Germain. Il prit ensuite le parti de se faire Ecclesiastique & fut pourvu de l'Abbaye de Chalivoi & du Prieuré de Chuines. Il a fait quelques ouvrages estimez, son Roman Bourgeois, un recueil de Poësies, une nouvelle Allegorique ou histoire des derniers troubles arrivez aux Roïaume d'Eloquence &c. Le principal de tous est le Dictionnaire François qui lui attira l'inimitié de l'Academie Françoise à laquelle on l'accusa d'avoir dérobé le Dictionnaire François. Après bien des démarches cette Compagnie délibéra le 22 Février 1685. sur le parti qu'il y avoit à prendre contre un confrère qui après avoir violé les loix de la Compagnie insultoit encore la plûpart des membres, desorte qu'il fut destitué à la pluralité de dix neuf voix contre une. Cela donna occasion à un grand nombre de factums & de libelles qui furent fort recherchés à cause de la malignité qui y domine. Furetiere  
mou-

mourut le 14. Mai 1688. âgé de soixante huit ans. Il n'eut pas la consolation de voir son Dictionnaire achevé. Messieurs Huet Ministre Protestant , & Banage le journaliste en ont donné une édition fort ample en Hollande.



Puis que tu veux que nous rompions ,  
Et reprenant chacun le nôtre ,  
De bonne-foi nous nous rendions  
Ce que nous avons l'un de l'autre :  
Je veux avant tous mes bijoux ,  
Reprendre ces baisers si doux  
Que je te donnois à centaines ;  
Puis il ne tiendra pas à moi ,  
Que de ta part tu ne reprènes  
Tous ceux que j'ai reçus de toi.



Qui fut jamais plus desolée  
De voir son Epoux au cercueil ?  
Catin surpasse dans son deuil  
Celle qui fit le Mausolée.  
Non qu'elle aimât fort son cocu ;  
Mais c'est que tant qu'il a vécu ,  
Il a couvert l'amour secrète  
Qu'elle avoit pour maints favoris :  
A bon droit elle le regrette ;  
Elle perd en lui vingt maris.



*Sur le mort Alexandre le grand.*

Princes, Arbitres de la terre,  
 Voiez Alexandre au cercueil,  
 Et ne vous enfliez plus d'orgueil  
 Pour tous les succès de la guerre.  
 Que demeure-t-il en mourant  
 A cet illustre conquérant,  
 Pour le fruit de tant de Batailles?  
 On lui fit en son jour fatal,  
 De moins pompeuses funérailles,  
 Qu'il n'en fit faire à son cheval.\*

\* Bucephale à l'honneur duquel il fonda la Ville de Bucephalie.



Tandis qu'Alcidor fut Laquais,  
 Il fut soumis humble & docile;  
 Mais quand il eut fait force acquets,  
 Il fut rogue, altier, difficile:  
 On l'eut pris pour un roitelet,  
 Tant l'orgueil le fit méconnoître;  
 Je vois bien que d'un bon valet  
 On ne sauroit faire un bon maître.



Pourquoi remener au supplice  
Jean, qui s'est lui-même pendu ?  
Croit-on qu'il lui fût défendu  
De faire un acte de justice ?

Cette Epigramme est faite sur un malheureux qui s'étoit étranglé, & qui fut condamné d'être pendu par les pieds après avoir été traîné sur la claye.



Paul vend sa maison de saint Clou  
A maints créanciers engagé ;  
Il dit par tout qu'il en est fou.  
Je le croi, car il l'a mangée.



Ici deffous repose en paix  
Le corps muet de Dame Barbe,  
Et cette grande babillarde  
Se taît deormais pour jamais.  
Mais quoiq'un éternel filence  
Succède à son dernier hoquet,  
Je ne croi pas en conscience  
Qu'il puisse égaler son caquet.





*A Phi'is en regardant une estampe où étoit  
dépeinte l'Histoire de Mutius Scevola.*

Si pour se voir brûler la main ,  
Avec une ame inébranlable ,  
Vous admirez tant un Romain ,  
Plaiguez une peine semblable.  
Je souffre par votre rigueur  
Un mal plus cruel que Scevole ;  
Helas ! je sens bruler mon cœur ,  
Et n'ose dire une parole.



*Sur le décès d'un Procureur.*

Je ne fais pas par quel secours ,  
La mort à gagné la victoire  
Contre le chicaneur Gregoire ,  
Car on dit qu'il avoit toujours ,  
Quelque exception dilatoire.



*La Devote mal mariée.*

Cloris que vous êtes fote ,  
Pendez le Rosaire au croc ,  
Le Paradis vous est hoc ,

Sans

Sans faire tant la dévote.  
 S'il est vrai que votre Epoux,  
 Est impuissant & jaloux,  
 Cela vous doit bien suffire,  
 Vous êtes vierge & martire.



*Sur une justice transportée dans une halle.*

D'où vient qu'on a tant aproché,  
 Cette justice du Marché.

*Reponse.]*

Rien n'est plus facile à comprendre,  
 C'est pour montrer qu'elle est à vendre.



*Pour un Poëte de campagne qu'on vouloit  
 mettre à la Taille. Au Roi.*

Ce Poëte n'a pas la maille,  
 Plaise Sire à votre bonté,  
 Au lieu de le mettre à la taille,  
 De le mettre à la Charité.

La Charité est un Hôpital de Paris, où l'on recoit les pauvres malades.



*Sur les tragedies de Boyer.*

Quand les pieces représentées,  
 De Boyer sont peu fréquentées,  
 Chagrin qu'il est d'y voir peu d'assistants,  
 Voici comme il tourne la chose;  
 Vendredi la pluie en est cause,  
 Et le Dimanche le beau tems.

Boyer étoit de l'Academie Françoise & composa un grand nombre de pieces de Théâtre qui n'eurent point de succès. Messieurs Rousseau & Gacon l'ont aussi drapé. Il mourut en 1698.



LE P. SANLEC.

**L**E PERE SANLEC étoit né environ l'an 1650. Il n'avoit pas vingt-ans lors qu'il entra dans la Congregation de France des Chanoines Réguliers, dite de Sainte Geneviefve. Il avoit un feu Poétique qui se decouvroit aisément dans tout ce qu'il faisoit. Il eut une Cure à desservir, & il étoit encore dans cet emploi en 1690. lors qu'il sollicitoit la Cour de lui donner quelque meilleur benefice. Je ne fais en quelle année il est mort. On a  
 de

de lui quelques Satires pleines de faillies assez vives, mais elles n'ont rien de fort achevé; un Poëme sur l'Art de prêcher, qui n'est qu'un fragment, & quelques petits vers qui sont pour la plu-part des placets, au Roi, au Confesseur, & à quelques Ministres.



## PLACET AU ROI.

### *Pour lui demander une Abbaie*

Nous avons, grand Heros, deux desseins différens;  
Vous de vaincre vingt Rois, & moi, vingt concurrents.

Mais l'un de ces desseins est mieux conduit que l'autre:

Que cependant tout iroit bien,  
Si vous me répondiez du mien,  
Comme je vous répons du vôtre!



### *Au Pere de la Chaise.*

Tu vas bien-tôt décider de mon sort,  
Tout m'inquiette en cent manieres.  
Non, les approches de a mort  
N'allarment pas plus fort.

*I Partie.*

L

Ah

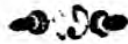
Ah que sur tout mes nuits ont d'heures meurtrières!  
 La Chaise, dis pour moi certains mots bienfaisans.  
 Parler en ma faveur, c'est dire les prières  
 Pour les Agonisans.

Ce Pere avoit promis de parler incessamment au Roi, en  
 faveur de l'auteur, aparemment pour le benefice.



*Au même.*

Il ne faut point qu'on s'imagine  
 Que le visage, que la mine  
 Disent vrai dans ce siecle-ci.  
 Quand donc mon visage, la Chaise,  
 Te dit que je suis à mon aise,  
 Songe bien qu'il en a menti.



## PLACET AU ROI.

Nous distinguons deux personnes en toi;  
 L'une est LOUIS, l'autre LE ROI.  
 LE ROI n'est que le Roi de France.  
 Mais qu'est-ce que LOUIS? J'avertis par avance  
 Qu'ici tout l'univers va répondre avec moi.  
 C'est un grand homme dès l'enfance,  
 Plus équitable que la loi,  
 Plus auguste que sa naissance,  
 Plus grand même que sa puissance,  
 L'unique soutien de la foi.

Vrai

Vrai pere de son peuple, indulgent, bon, sincere...  
 Mais à propos de bon, d'indulgent, de vrai pere,  
 L O U I S voudroit il bien me présenter au R O I ?  
 Tous mes amis n'osent le faire.

\* L'auteur obtint sur le champ ce qu'il demandoit.



*Au Pere de la Chaise. Description d'un  
 Benefice qu'il avoit.*

Permettez, mon Révend Pere,  
 Qu'un malheureux Prieur-Curé,  
 Vous dépeigne ici sa misere,  
 C'est à dire son Prieuré.  
 Dans mon Eglise l'on \* patrouille  
 Si l'on ne prend bien garde à soi;  
 Et le crapaud, & la grenouille,  
 Chantent tout l'office avec moi.  
 Près delà sont dans des masures  
 Cinq cents gueux couverts de haillons;  
 Point de dévote à confitures,  
 Point de pénitente à bouillons.  
 Comme ils n'ont ni terre, ni rente,  
 Et qu'ils sont tous de pauvres gens;  
 Dans un Curé chose étonnante!  
 Je suis triste aux enterrements.

\* Il veut dire que le toit étant percé & le pavé inegal, il  
 y amassoit de l'eau & de la fange.





## PHILIPPE QUINAUT.

**P**HILIPPE QUINAUT étoit fils d'un bou-  
langer. Il étudia la Poësie & les règles du Poë-  
me Dramatique sous Tristan l'hermite dont il fut l'E-  
leve , quelques-uns disent même le domestique.  
Après la mort de Tristan, il se mit pour subsister à  
travailler chez un avocat. Quelques pieces de théa-  
tre qu'il donna eurent beaucoup plus d'applaudisse-  
ment qu'elles ne méritoient. Mais celles de Cor-  
neille & de Racine l'aiant de beaucoup surpassé,  
il s'attacha aux tragedies Liriques c'est-à-dire aux  
Operas; où il réussit si bien qu'il n'a pu être bien  
imité de personne. Boileau satirisa ses tragedies  
sur tout l'Astrate, & à dire vrai, c'est bien peu de  
chose; mais les Operas établirent la réputation &  
même la Fortune de Quinaut. Un marchand qui  
étoit un de ses admirateurs l'attira chez lui & mou-  
rut. Quinaut epousa la veuve avec plus de quaran-  
te mille ecus de bien , ce fut alors qu'il travailla  
aux Operas, qu'il se fit d'autant mieux paier, qu'y  
réussissant parfaitement & ayant dequoi vivre sans  
cela, il ne dependoit point des entrepreneurs comme  
les Poëtes qui l'ont suivi. Il fut de l'Academie  
Françoise & mourut agé de 53. ans en 1688. lais-  
sant plus de cent mille écus & deux filles dont l'u-  
ne fut mariée à Mr. le Brun Auditeur des Comptes,  
l'autre épousa Mr. Gaillard conseiller de la cour des  
Aides. Les trois autres entrèrent apparamment dans  
le

le convent. Il exerça la charge d'Auditeur des Comptes quinze ou seize ans , & peu avant sa mort il temoigna du regret d'avoir travaillé à faire des Operas. Le Pere du Cercean l'a vangé des factures de Boileau dans la pièce intitulée le Grand Prevôt du Parnasse.



Ce n'est point l'Opera que je fais pour le Roi  
 Qui m'empêche d'être tranquille,  
 Tout ce qu'on fait pour lui paroît toujours facile;  
 La grande peine où je me voi,  
 C'est d'avoir cinq filles chez moi  
 Dont la moins âgée est nubile.  
 Je dois les établir, je voudrois le pouvoir;  
 Mais à suivre Apollon on ne s'enrichit guere.  
 C'est avec peu de bien, un terrible devoir,  
 De se sentir pressé d'être cinq fois beau-pere.  
 Quoi cinq Actes devant Notaire  
 Pour cinq filles qu'il faut pourvoir!  
 O Ciel! peut-on jamais avoir,  
 Opera plus fâcheux à faire?

\* LES FESTES DE L'AMOUR ET DE BACCHUS, CADMUS, ALCESTE, PSYCHE' LA MASCARADE, THESE'E, ATHIS, ISIS, PROSERPINE, ROLAND, LE TEMPLE DE LA PAIX, ET ARMIDE, sont de Quinault & contiennent un grand nombre de Madrigaux.

*Reponse.*

J'en fais, galand Auteur, qui ne vous plaignent  
 guère  
 De vous sentir pressé d'être cinq fois beau-pere.  
 Si cet empressement  
 Vient des partis qui brûlent pour vos filles,  
 Et qui cherchent vôtre agrément  
 Pour les mettre dans leurs familles,  
 Vous savez l'art de feindre & pourrez finement  
 Apporter des delais à leur contentement.  
 Si c'est d'elles qu'il vient; ah ! c'est une autre af-  
 faire,  
 Le danger en ce cas suit le retardement,  
 Il faut pour l'éloigner veiller exactement.  
 A cinq dots à la fois qui pourroit satisfaire ?  
 L'embaras n'est pas ordinaire.  
 L'un est un Opera, l'autre un fâcheux tourment,  
 Je vous en plains alors, & plains extrêmement.

Cette réponse, qui vaut peu de chose, est la plus supportable  
 de plusieurs que l'on fit alors.



## B E N S E R A D E.

**I**saac de Benferade Gentilhomme originaire de Normandie & parent même du Cardinal de Richelieu, selon quelques personnes, mourut en 1691. âgé de 78. ans, d'une saignée de précaution pour se faire tailler, & qui lui coûta la vie, parce que le Chirurgien lui coupa l'artère. Tout le monde a reconnu en lui beaucoup de tendresse & d'amour. Ses Poësies roulent presque toutes sur des Ballets, des Chançons, des Rondeaux & des Elegies; il a mis les Métamorphoses d'Ovide en Rondeaux. On dit que sur la fin de sa vie Benferade s'étoit retiré dans les bouts-rimez, que sa science la plus profonde étoit celle des Proverbes; mais enfin, qu'il s'étoit mis dans la devotion, & qu'il traduisoit l'Office de la Vierge. Il partagea autrefois la Cour avec Voiture à l'occasion des Sonnets de Job & d'Uranie, qui ont passé pour les pièces les plus achevées que nous aïons en ce genre. Il avoit une fécondité qui suppleoit toujours à la sterilité de sa matiere: il avoit l'esprit tres-présent; ses Poësies ont été recueillies en deux volumes depuis sa mort.



Job de mille tourmens atteint  
 Vous rendra sa douleur connue ;  
 Mais raisonnablement il craint  
 Que vous n'en soïez point émûe.

Vous verrez sa misère nue ,  
 Il s'est lui-même ici dépeint ;  
 Accoûtumez-vous à la veue  
 D'un homme qui souffre & se plaint.

Bien qu'il eut d'extrêmes souffrances,  
 On voit aller des patiences ,  
 Plus loin que la sienne n'alla.

Car s'il eut des maux incroyables,  
 Il s'en plaignit, il en parla :  
 J'en connois de plus miserables.

\* Ce Sonnet est celui qui fit tant de bruit, & qui mit Benferade en concurrence avec Voiture. Tout le monde avoüe que le Sonnet de Voiture est plus poli, plus majestueux, & même plus dans les regles de l'art; mais que celui de Benferade a quelque chose de plus enjoué & qui plaît davantage à l'esprit.



*Au Roi  
sur la mort de Madame Fille  
de France.*

Roi l'exemple des Rois, mettez-vous en repos,  
De toute vôtre force au besoin rassemblée,  
Recevez ce grand coup qui vient mal à propos  
Se mêler au bonheur dont la France est comblée.

Le deuil n'est pas pour vous, & l'amè des Heros  
Est une Region mal aisément troublée  
De ces noires vapeurs de soupirs, de sanglots  
Dont on voit ici-bas la nature accablée.

Cependant, il est vrai, que vous avez pleuré,  
Au travers du Heros l'homme s'est déclaré,  
Hauteur ni fermeté n'ont pû vous en défendre.

Vous êtes magnanime & grand & genereux;  
Mais on ne favoit pas que vous fussiez si tendre.  
Quel trésor n'est-ce point pour tous les malheu-  
reux ?





*Sur l'embrasement de la Ville de  
Londres.*

Ainsi brûla jadis cette fameuse Troÿe,  
Qui n'avoit offensé ni ses Rois ni ses Dieux :  
Londres d'un bout à l'autre est aux flammes en  
proie,

Et souffre un même sort qu'elle mérite mieux.

Le crime \* qu'elle a fait est un crime odieux,  
A qui jamais d'en haut la grace ne s'octroie.  
Le Soleil n'a rien veu de si prodigieux,  
Et je ne pense pas que l'avenir le croie.

L'horreur ne s'en pouvoit plus long-temps souste-  
nir,

Et le Ciel accusé de lenteur à punir  
Aux yeux de l'Univers enfin se justifie.

On voit le châtiment par degrez arrivé :  
La guerre suit la peste, & le feu purifie  
Ce que toute la mer n'auroit pas bien lavé.

\* Les Anglois avoient fait couper la tête à leur Roi legi-  
time Charles Premier, pere des Rois Charles II. & Jacques II.



*Sur l'exaltation du Pape  
Clement IX.*

Quelle feste , quel bruit sur le mont des neuf  
Sœurs !

Un de leurs nourrissons au comble de la gloire ,  
Qui fait tous leurs secrets , qui connoît leurs dou-  
ceurs

Qui s'est rendu célèbre au Temple de Mémoire.

Il va ternir l'éclat de ses Predecesseurs  
Par bien d'autres talens difficiles à croire ;  
Rien n'est plus grand que lui parmi les Successeurs  
De ce Clement qui brille avec lui dans l'histoire.

Une extrême sagesse , un sublime savoir ,  
Autant de piété que l'on en puisse avoir ,  
Donnent à ce Pontife une estime infinie.

Muses , vous êtes là dans un poste bien doux ,  
Et vous n'eûtes jamais si bonne compagnie ;  
Car toutes les vertus y sont avecque vous.



## RONDEAUX CHOISIS

*Des Metamorphoses.*

### P I R R H A & D E U C A L I O N .

A coups des Pierre ils ne s'attendoient guére  
De repeupler l'univers solitaire.  
Deucalion & Pirra seuls restoient,  
Et par dessus leurs têtes ils jettoient,  
Non sans horreur, les os de leur grand' mere.

Simple cailloux en langage vulgaire  
Etoient ces os, sur la foi du Mistère  
Le grand débris du monde ils rajustoient,  
A coups de Pierre.

Tous deux avoient leurs pareils à refaire,  
Qui n'étoit pas une petite affaire.  
De leur travail, comme ils s'y comportoient,  
Corps, têtes, bras, mains, pieds, jambes fortoient:  
Ils firent là ce qu'on ne voit plus faire,  
A coups de Pierre.



## O C I R O E.

*En jument.*

Qu'on diroit bien des choses fortement  
 Sur cette fille, & sur son changement !  
 Tant de Science à la fois dans la tête,  
 Une harangue à faire toujours prête,  
 Et n'avoir plus que le Hennissement !

Si l'on disoit aussi qu'apparemment  
 Des justes Dieux le profond jugement  
 Punit l'orgueil arrivé jusqu'au faite,  
 Qu'on diroit bien !

Nous ne saurions parler fort sûrement  
 Ni de l'instinct ni du raisonnement,  
 Et que fait on ce que pense une bête ?  
 Une savante, & qui se fait de fête,  
 N'est pas toujours si loin d'une jument  
 Qu'on diroit bien.



## J U P I T E R

*Sous la forme d'Amphitrion.*

Que l'on puisse être un époux bien content,  
 J'en doute, lors qu'on en veut favoir tant.  
 Amphitrion aimoit comme son ame,  
 Sa chere Alcmene & cette bonne Dame,  
 Tenoit à lui d'un cœur ferme & constant.

Mais Jupiter en vint à bout pourtant,  
 D'Amphitrion sous la forme s'entend,  
 Il fut aussi satisfait de sa flame,

Que l'on puisse être.

L'amour du Dieu ne fut pas éclatant,  
 Le bon menage alloit en augmentant,  
 Sans qu'elle eût part à la secrete flame.  
 La femme fut toujours honnête femme,  
 Et le Mari fut cocu tout autant,

Que l'on puisse être.



## N E P T U N E

*En Dauphin.*

A quatorze ans Melante étoit heureuse,  
Rioit, dançoit, & sans être peureuse,  
Cueilloit des fleurs, alloit se promener.  
Neptune eût bien voulu la détourner  
Et satisfaire à sa flame amoureuse.

Pour les Dauphins étant douce & flâteuse,  
Lui d'un Dauphin prit la forme trompeuse.  
Facilement on se laisse mener,

A quatorze ans.

Elle trouva sa croupe merveilleuse,  
Et d'y monter ne fut point scrupuleuse,  
Elle eût voulu pourtant s'en retourner,  
Ce qu'elle en fit étoit pour badiner.  
Et badiner est chose dangereuse

A quatorze ans.





## A M P H I O N.

Le beau secret pour élever le corps -  
 D'un grand logis! tels ouvriers font morts,  
 Il n'en est plus. A leur douce harmonie,  
 Les gros moelons venoient de compagnie,  
 Et s'arrangeoient comme par des ressorts.

A peu de fraix, & sans aucuns efforts,  
 Pareilles gens édifioient alors,  
 La seule voix au luth étant unie.

Le beau secret!

Ah! pour bâtir, si les charmans accords,  
 Si les bons Vers tenoient lieu de trefors,  
 Que de Palais de splendeur infinie!  
 Nos Amphions font en chambre garnie,  
 S'ils n'y font pas, c'est qu'ils couchent dehors.

Le beau secret!



## NOURICES DE BACCHUS

*Rajeunies.*

De tout leur cœur ces vieilles de bon sens,  
Prioient Bacchus en des termes pressants  
De leur donner pour prix de leurs services,  
Les yeux brillants, le tient frais de Novices,  
Et les remettre en leurs jours florissans.

Par là ce Dieu des plus reconnoissans,  
Aiant païé leur lait & leur encens  
Sur nouveaux fraix elles furent nourices  
De tout leur cœur.

Que l'on en voit par des remords puissans  
Plaindre l'abus de leurs charmes absens,  
Et renoncer quoi que tard aux delices,  
Pour embrasser la haire & les cilices,  
Qui voudroient bien revenir à quinze ans  
De tout leur cœur.



## O R P H E E

*Dechiré par les femmes de Thrace.*

C'est un peu trop de sauter au collet  
 D'un beau chanteur encore à poil folet,  
 Ces femmes là que tant d'ardeur consume  
 Devoient sous main lui compter une somme,  
 Et joindre au don quelque honnête poulet.

Peut être eût-il donné dans le filet,  
 Et leur opprobre eut été moins complet,  
 Tourner l'amour en fureur contre un homme!  
 C'est un peu trop.

Orphée eut tort sans doute, il n'est pas laid  
 D'être un époux trié sur le volet,  
 Et que la foi conjugale renomme,  
 Mais de souffrir plutôt qu'on vous affomme,  
 Que d'y manquer; je suis votre valet,  
 C'est un peu trop.



## LE JUGEMENT DE PARIS.

A la beauté c'est trop que tout prétende.  
Trois Déitez de la celeste bande,  
Furent trouver autrefois sur cela  
Le beau Paris : chacune lui parla,  
Comme son droit au juge on recommande.

Chacune espere & chacune apprehende,  
Pour obtenir le prix qu'elle demande,  
Chacune joint les hauts talents quelle a,  
A la beauté.

Moi dit Junon je suis riche & suis grande.  
Moi, dit Pallas, des savans j'ai l'offrande.  
Moi, dit Venus, je suis belle, & par là  
Je dois avoir la pomme que voila.  
Aussi l'eut-elle. Il faut que tout se rende.  
A la beauté.



*Sur les Lucarnes de son Logement des Tuileries,*

A U R O I.

Quoi que les connoisseurs y trouvent à redire,  
 Mon petit logement ne mérite point, SIRE,  
 Que vous le condamnerez à tant d'obscurité  
 Et devant vous quiconque le décrie,  
 Peche bien plus contre la charité  
 Que je ne fais contre la simetrie.



*Sur la Comette.*

Pour voir l'astre nouveau que le Ciel fait paroître.  
 Afin d'allarmer l'Univers,  
 Je veille, je joue, & je perds,  
 Et je m'enrheume à la fenêtre.  
 Qu'un autre soit inquieté,  
 De ce que ce feu nous présage,  
 C'est bien assez pour moi de ce qu'il m'a couté.  
 Qui perd son bien & sa santé,  
 Peut-il rien perdre davantage.



## L'ABBE' ME'NAGE.

Gille Ménage nacquit à Angers l'an 1613. d'une famille distinguée dans la Robe. Il témoigna dès l'enfance une forte passion pour les Lettres. Son Père le voulut pousser au Barreau; mais comme il n'avoit point de goût pour cette profession, il s'appliqua à la littérature dans laquelle il fit de grands progrès. Il fut quelque tems de la maison du Cardinal de Rets, & vécut de quelques pensions & Benefices dont il fut pourvu. Monsieur Servien Surintendant des Finances lui faisoit une pension de trois mille livres pour une terre qu'il avoit héritée de son Père & vendue à ce Ministre. On a de lui les Origines de la langue Italienne, des Observations sur les Poësies de Malherbe, l'Histoire de la maison de Sablé; des Observations sur la Langue Françoisse; un Dictionnaire Etimologique de la Langue Françoisse; les Amenitez du Droit, & la plus belle édition qu'il y ait de Diogène Laerce avec plusieurs autres ouvrages. Celui qui a le plus de raport avec notre recueil est un volume de Poësies Latines, Grecques, Françoises, & Italiennes dont la plûpart sont des imitations. La bonne édition de ce livre est la huitième de l'an 1687. Menage mourut l'an 1692. d'une fluxion sur la poitrine, âgé de soixante & dix neuf ans.





*Pour mettre sous le portrait de Mademoi-  
selle de la Vergne.*

Ce Portrait ressemble à la belle,  
Il est insensible comme elle.

Voiez l'Article de l'Etoile de qui cette Epigramme est  
imitée. Page 82. de ce Volume.



Iris qui m'aimoit tendrement,  
Iris que j'aimois ardemment,  
Me déchire, Tirsis, en tous lieux, à toute heure  
Iris m'aime encore, ou je meure;  
Tirsis, je la déchire à toute heure, en tous lieux,  
Et je l'aime plus que mes yeux.



*Epitaphe l'Abbé Bonnet.*

Cy-dessous Gît Monsieur l'Abbé,  
Qui ne savoit ni A, ni B.  
Dieu nous en \* doint bientôt un autre,  
Qui sache au moins sa patenôtre.

\* *Doit pour donne*, vieux mot qui n'est plus d'usage que dans  
le Stile badin & familier. C'est ainsi que Plaute dit *Doint*  
pour *Dont*.



Il est civil accostable  
 Doux, benin, courtois, affable.  
 Et le bon Prélat en somme,  
 Merite d'être honnête homme,



*Parodie d'un Sonnet de Malherbe.  
 Le Poëte fait parler un Poë-  
 me Héroïque.*

Les Vers du chantre de Thrace,  
 De l'Enfer Victorieux ;  
 A mes Vers mélodieux,  
 Cèdent la première place.

On m'a vu sur le Parnasse,  
 Par mon éclat radieux,  
 Ternir les noms glorieux,  
 Et de Virgile & du Tasse.

De la Parque toutefois,  
 J'ai subi les dures loix,  
 J'en ai senti les outrages.

Rien ne m'en a seu parer ;  
 Aprenez petits ouvrages,  
 A mourir sans murmurer.

\* Voiez ci-dessus page 43.

Il semble que l'auteur ait eu en vue l'Alaric de Scuderi; le Clovis de Desmarets; la Pucelle de Chapelain; le Saint Louis du Pere le Moine; le Charlemagne de Mons. le Laboureur; le Moïse sauvé de Saint Amant; le Joseph de \*. le Jonas de \* \* où le Saint Paulin de Perraut. Nous n'avons encore qu'un Poëme Epique en François; mais il est en prose, c'est le Telemaque. Tous les autres ne sont pas lisibles.



*Epitaphe de Guillaume Colletet.*

La mort qui se plaît à la lutte,  
 Et qui les plus forts cullebute,  
 Voiant Guillaume Colletet,  
 Qui sa Claudine colletoit,  
 D'une jalouse ardeur éprise,  
 Le grand Colletet colleta;  
 Qui plus fort qu'une Athlette à Pise,  
 Fierement contr'elle luta;  
 Mais la traitresse plus \* ingambe,  
 D'un tour d'adresse tout nouveau  
 En lui donnant le croc en jambe,  
 Le fit tomber dans ce tombeau.

\* Ingambe est un mot nouveau pour moi & qui aparemment vient de l'Anjou. Monsieur Ménage qui aimoit tant à nous donner des observations grammaticales sur les mots, auroit bien dû en faire une sur celui-ci. J'en dirois volontiers ce que disoit le chevalier de Cailli du mot chante-pleure

Si je savois d'où ce mot vient,  
 Je l'y renvoierois tout-a-l'heure.



*Sur le mariage du President Cousin.*

Le grand Traducteur de Procope  
 Faillit à tomber en fincope,  
 Au moment qu'il fut ajourné,  
 Pour consommer son mariage.  
 Ah, dit-il, le penible ouvrage,  
 Et que je suis infortuné!  
 Moi qui fais de belles harangues,  
 Moi qui traduis en toutes langues,  
 A quoi sert mon vaste savoir,  
 Puisque par tout on me diffame  
 De n'avoir pas eu le pouvoir,  
 De traduire une fille en femme.

Monsieur Cousin étoit un des membres de l'Académie Française, il a donné au public un grand nombre d'excellents ouvrages. Une Histoire Ecclesiastique traduite du Grec, une Suite des Ecrivains de l'Histoire Bisantine, de l'Histoire Romaine, un journal des Savans, & quantité d'autres ouvrages, où la fidélité, l'exactitude & la beauté du Stile sont également estimées. Menage n'osa mettre cette Epigramme dans son recueil & Monf. de la Monnoie qui nous l'a conservée dans les derniers Menagiana, nous apprend qu'elle les rendit irréconciliables.



Je l'avoue; il est vrai: vos charmes  
 M'ont couté des torrents de larmes,  
 Mais Philis vous le savez bien,  
 Les larmes ne me content rien.



*Imitation de Martial.*

Paul dit qu'à la Dauvais,  
 Cette jeune merveille,  
 L'oreille sent mauvais,  
 Je le crois, car sans cesse il lui parle à l'oreille.

Mart. Liv. III. 28.



M A D R I G A L.

Ma patience enfin succombe sous mes fers,  
 Je souffrirois plutôt les tourmens des enfers,  
 Grand Dieux secourez moi dans ma douleur extrême,  
 J'ai modéré mes vœux ; j'ai borné mes souhaits.  
 Je ne demande plus que la perfide m'aime,  
 Je demande, Grands Dieux, de ne la voir jamais.



TALLEMAND DE REAUX.

Cet auteur dont tous ceux qui ont parlé, ont  
 pris plaisir à nous faire l'éloge, avoit une grande

de délicatesse dans sa manière de penser. On dit qu'il avoit fait un grand nombre d'Epigrammes, dont ses heritiers n'ont pas jugé à propos de régaler le public. C'est dommage, car les deux seules qui ont été publiées font extrêmement regretter les autres.



*Epitaphe de Monsieur d'Ablancour.*

L'illustre d'Ablancour repose en ce Tombeau.  
 Son génie à son siècle a servi de flambeau,  
 Dans ses fameux écrits toute la France admire,  
 Des Grecs & des Romains les précieux trefors;  
 A sa perte on ne sauroit dire,  
 Qui perd le plus des vivants ou des morts.



*Epitaphe de Monsieur Patru.*

Le celebre Patru sous ce marbre repose  
 Toujours comme un Oracle il s'est vu consulter,  
 Soit sur le Vers soit sur la Prose,  
 Il seut jeunes & vieux au travail exciter.  
 C'est à lui qu'ils devront la gloire,  
 De voir leur noms briller au temple de mémoire.  
 Tel esprit qui brille aujourd'hui,  
 N'eût eu sans ses avis que lumières confuses,  
 Et l'on n'auroit besoin d'Apollon ni de muses,  
 Si l'on avoit toujours de hommes comme lui.





## P E L I S S O N .

**P**Aul de Peliffon Fontanier, de Caftre, Maître des Requêtes, Historiographe de France, & l'un des Quarante de l'Académie Françoisé, étoit l'homme le plus difforme de vifage & le plus bel esprit que nous ayons eu en France depuis long-temps. Il avoit été Calvinifte, mais il fe convertit par une lecture profonde de l'antiquité, qu'il fit dans la Baftille, où il avoit été mis pendant les affaires de Monsieur Fouquet chez qui il avoit demeuré. Ses Poëfies ne font pas imprimées en corps d'ouvrages; il s'en trouve dans plusieurs Recueils, comme dans ceux de Madame la Comteffe de la Suze, & de Monsieur de la Fontaine. Il avoit beaucoup de politeffe & une grande delicateffe de pensée. Il étoit presque univerfel; car outre les Poëfies que nous avons de lui, il y a des Histoires, des Discours d'éloquence, des traitez de Controverfe. Il mourut le 7. Fevrier 1693. fans avoir pu recevoir les Sacremens, ce qui fit croire à quelques uns, qu'il étoit mort fans religion, on fit même ces vers à son fujet.

*Ne jugeons jamais d'une vie  
Que son flambeau ne foit éteint:  
Peliffon eft mort en impie,  
Et la Fontaine comme un faint.*

Mais

Mais Mr. l'Abbé Bosquillon qui fut témoin des derniers momens de Pellisson, m'a assuré que c'étoit une calomnie, & que cet illustre ami étoit mort avec les sentimens les plus vifs & les plus touchans que la Religion puisse inspirer.



*A Daphnis sur son mariage.*

Un autre dépeindra dans de plus nobles Vers  
Les douceurs de tes feux & de ton hymenée,  
Parlera des trésors dont ton ame est ornée  
Et te couronnera de lauriers toujours verts.

Un autre donnera mille éloges divers  
A la jeune beauté qui fait ta destinée,  
Et l'ayant richement de gloire couronnée,  
La montrera pompeuse aux yeux de l'Univers.

Moi qui pour ces desseins n'ai pas assez d'haleine  
Pour peindre ton bonheur & sa gloire sans peine,  
Je dis ce qu'en tous lieux on en dit aujourd'hui.

Daphnis est bien heureux, son Amarante est telle,  
Que tout autre que lui seroit indigne d'elle  
Comme tout autre qu'elle est indigne de lui.



Grandeur, faveur, renommée  
 Amitié, plaisir & bien,  
 Tout n'est que vent, que fumée,  
 Pour mieux dire, tout n'est rien.



Vous voulez vous en défaire,  
 Ne cherchez point d'affassins;  
 Donnez-lui deux Medecins,  
 Et qu'ils soient d'avis contraire.



*Sur la Bastille.*

Doubles grilles à gros cloux,  
 Triples portes, forts verroux,  
 Aux ames vraiment méchantes  
 Vous représentez l'enfer;  
 Mais aux ames innocentes  
 Vous n'êtes que du bois, des pierres, & du fer.



Paul cet envieux maraut  
 Sur l'échelle même enrage,  
 Qu'un autre ait eu pour partage  
 De deux gibets le plus haut.



*Contre les Astrologues.*

Trois fois trente-trois journées  
 Achéveront mes années,  
 Difoit en bien supputant  
 Un Astrologue important.  
 Chacun commença d'attendre ;  
 Mais voïant venir le cent,  
 Sans que la mort le vînt prendre,  
 De dépit il s'alla pendre.  
 Il a déviné pourtant.



*Contre les mêmes.*

Il devoit vivre cent ans,  
 Disoient tous ces charlatans,  
 Et triompher de l'envie :  
 Comme on l'alloit enterrer,

Un seul trouva fans errer  
Qu'il seroit de courte vie.



*Les trois Sourds.*

Un sourd fit un sourd ajourner  
Devant un sourd en un Village,  
Et puis s'en vint haut entonner  
Qu'il avoit volé son fromage:  
L'autre répond du labourage.  
Le Juge étant sur ce suspens  
Declara bon le mariage,  
Et les renvoya fans dépens.



*Imitations de quelques Epigrammes Grecques.  
D'un arbre.*

Abbatu par un orage,  
On me fait voguer sur l'eau.  
Oh l'infortuné presage!  
Avant que d'être vaisseau,  
J'avois déjà fait naufrage.

\* Cette Epigramme est imitée du Grec de Lucien aussi bien que les trois autres qui suivent.



*Sur une maison.*

J'ai passé de main en main  
 De Moiffet, à Broffamin,  
 A Sabatier, à la Prune,  
 A Montauron, à Dodun,  
 Mais je n'étois à pas un,  
 Je n'étois qu'à la fortune.

Ceux que Peliffon nomme ici, étoient des financiers qui s'étoient enrichis, dans les affaires du Roi. A l'occasion de Montauron on dit que le célèbre Pierre Corneille voulut dédier une de ses Tragedies au Cardinal de Mazarin; mais qu'ayant sceu que ce Ministre ne lui destinoit qu'un fort petit present il changea l'Epitre dedicatoire qui étoit déjà faite, & à fort peu de chose près la fit servir pour Montauron qui paia l'encens beaucoup plus cher.



Que rien ne nous embarrasse,  
 Eh pourquoi tant de façons?  
 Bonne fortune ou disgrâce,  
 Elle passe & nous passons.





*Epitaphe d'un homme qui avoit fait  
naufnage.*

Tu me vois sur le rivage,  
Pilote, & tu crains la mort ?  
Va, fais ta course & ton sort.  
Lors que je faisois naufrage  
D'autres arrivoient au port.

\* Elle est imitée d'Antipater Poète Grec.



*Le Miroir.*

D'un Pinceau lumineux, mais sans trop de lu-  
miere,  
Je forme sans former, mille traits differents,  
La plus proche beauté m'est toujours la plus chere  
Et j'aime également les Rois & les Tirans,  
Plus je fais bien tromper & plus je suis fidelle.  
Plus je suis infidelle & plus on me chérit,  
Je ne pleure jamais lors que mon amant rit,  
Et je brille du feu dont son œuil étincelle.



## LA COMTESSE DE LA SUZE.

LA célèbre Comtesse de la Suze, fille du Maréchal de Châtillon, avoit l'esprit propre pour la Poësie Française; & elle y a tres bien réüffi. Elle époufa en premieres nôces le Comte d'Adinçton Seigneur Ecoſſois, & en ſecondes nôces le Comte de la Suze. Comme c'étoit une femme très galante, ſon mari en devint aiſément jaloux; ſi bien qu'ils voulurent rompre leur mariage, & Madame de la Suze pour avancer l'affaire plus vîte, donna au Comte de la Suze vingt-cinq mille écus. Ses Poëſies marquent beaucoup de tendreſſe.



L'un ſe picque pour Job, l'autre pour Uranie;  
Et la Cour ſe partage en cette occaſion:  
Plût à Dieu, toute choſe étant bien réunie,  
Que la France n'eût point d'autre diviſion.

\* Cette Epigramme eſt faite ſur la celebre diſpute qui s'éleva au milieu du ſiecle paſſé à l'occaſion de deux Sonnets que Balzac a regardez comme les deux plus beaux Sonnets qu'il y ait jamais eu. L'un étoit de Voiture, le ſujet étoit Uranie; l'autre étoit de Benſerade, le ſujet étoit Job: Les Partifans du premier s'appelloient *Uranins*, les Partifans du ſecond s'appelloient *Jobelins*. La diſpute étoit ſi grande ſur la préférence de ces deux Sonnets, qu'il n'y avoit pas même

me de petit Poète croté, ni de petite femmelette, qui n'en voulût décider auffi bien que les Princes & les Princeſſes, qui avoient pris parti pour l'un ou pour l'autre.



Amans, tant que vous aimerez,  
 Vous craindrez, vous eſpérerez,  
 Malgré toute vôtre prudence.  
 Lorſque l'on peut être un ſeul jour  
 Ou ſans crainte ou ſans eſperance,  
 On ſe peut dire ſans amour.



*A une Dame en lui envoiant le Voïage  
 de l'Amour.*

Liſez, belle Philis, à loifir cet ouvrage,  
 Il parle d'un païs charmant, aimable & doux;  
 Il n'eſt pas mal-aiſé d'en faire le voïage,  
 Vous le pouvez ſans partir de chez-vous.



Ce n'eſt point pour Liſis que je verſe des larmes,  
 Il en eſt innocent, bien qu'il ait quelques charmes,  
 L'Auteur de mes ennuis n'eſt pas mal avec vous;  
 Sans le nommer, je veux vous dire  
 Que vous avez grand tort de paroître jaloux  
 De celui pour qui je ſoûpire.

\* Madame de la Suze adreſſe ces Vers à une perſonne qu'elle aimoit.



## D E M O N M O R T .

**H**Enri Louis Habert sieur de Monmort, Conseiller du Roi en ses conseils & Maître des Requêtes de son Hôtel, fut un des beaux esprits de son tems & il occupa dignement sa place dans l'Academie Française. Il ne faut pas le confondre avec le pédant Monmort, ou plutôt Montmaur l'objet des Satires de ce tems là. Nous avons peu d'ouvrages de l'Academicien.



*Sur le cheval de Bronze.*

## M A D R I G A L .

Superbes monuments que votre vanité,  
 Est inutile pour la gloire,  
 Des grands Heros dont la mémoire,  
 Merite l'immortalité !  
 Que sert-il que Paris au bord de son Canal,  
 Expose de nos Rois ce grand Original,  
 Qui feut si bien regner qui feut si bien combattre,

M 7

On

On ne parle point d'Henri quatre,  
On ne parle que du cheval.

Il parle de la Statue d'Henri le grand placée sur le Pont-Neuf à Paris; en effet cette place s'apelle la place du Cheval de Bronze.



## ROGER DE RABUTIN COMTE DE BUSSI.

**L**E Comte de Bussi nacquit en 1618. à Epiri en Bourgogne d'une famille illustre; il s'attacha au métier des armes & il étoit parvenu à être Lieutenant General des armées du Roi & Mestre de Camp General de la Cavalerie Legere, lorsque l'imprudence qu'il eût de se brouiller avec le Vicomte de Turenne lui faucha des grandes esperances que son ambition lui suggéroit. Pour comble de malheur, il se piqua de bel esprit, & charmé de Petrone il en fit une traduction fort libre où il fourra mal à propos les intrigues de plusieurs femmes qui meritoient à la verité la censure qu'il en fesoit, par l'effronterie & le debordement de leurs debauches déjà publiques; mais Louis le grand s'y trouvoit mêlé & ces femmes eurent assez de crédit pour donner au Roi des impressions sinistres contre lui, & il fut mis à la bastille en 1665. au mois d'Avril. Il n'en sortit qu'après avoir donné par ordre de la Cour la démission de sa charge; encore ne l'en

l'en tira-t-on que pour l'envoier en exil dans ses terres. Il y fut dix sept ans, sans avoir la liberté de venir à Paris que sur quelques permissions qu'il obtenoit de la Cour de tems en tems. Il y retourna pourtant, mais il n'y parut pas avec assez d'agrément pour s'y plaire, & il retourna dans ses terres où il mourut en 1693. âgé de soixante & quinze ans. Il avoit été reçu à l'Academie Française en 1663. à la place du fameux d'Ablancour. Il a fait beaucoup de Sonnets & de Rondeaux, & il n'y en a pas un qui puisse passer à la montre. Ce qu'il a fait de plus suportable en fait de Poësie ce sont quelques imitations de Martial & quelques Madrigaux intitulez Maximes d'amour. Sa prose est bien plus exacte. Un tour libre, noble, & plein de sentiments étoit son caractere particulier. Ses Principaux ouvrages sont ses memoires & ses lettres. Car son Histoire du Roi, son traité des adversitez & son Histoire amoureuse des Gaules sont au deffous du médiocre, & il n'y a que la malignité du dernier qui ait donné tant de cours à cet ouvrage qui, comme j'ai dit, n'est qu'un mauvais réchauffé de Petronne. Les Jesuites avoient voulu l'engager à repondre aux Provinciales, mais son étoile le sauva de ce ridicule.



*Inscription pour un portrait  
de Louis XIV.*

Il prit en un jour la Lorraine,  
La Bourgogne en une semaine,  
La Hollande en un mois. Malgré le Castillan,  
Que ne prendra-t-il en un an?

Beau





Beau sexe où tant de grace abonde.  
 Qui charmez la moitié du monde,  
 Aimez, mais d'un amour couvert,  
 Qui ne soit jamais sans mystere:  
 Ce n'est pas l'amour qui vous perd,  
 C'est la maniere de le faire.



Si vous voulez rendre sensible  
 L'objet dont vous êtes charmé;  
 Pourvû que dans le cœur il n'ait rien d'imprimé,  
 La recepte en est infallible:  
 Aimez, & vous ferez aimé.



Si vous aimez une coquette,  
 Qui soit insensible à vos maux,  
 Qui vous flatte, puis vous maltraite,  
 Et vous accable de rivaux:  
 Ne vous rebutez point, quelque sot s'iroit pendre,  
 Ne vous rebutez pas, vous la verrez changer,  
 Atendez l'heure du berger,  
 Tout vient à tèm̄s qui peut attendre.



Vous nous dites d'un ton de maître,  
Que pour aimer il faut connoître ;  
Voulez-vous favoir justement,  
Ce qu'enseigne l'expérience ?  
L'amour vient de l'aveuglement,  
L'amitié de la connoissance.



Vous qui prônez incessamment,  
Qu'on est fou quand on est amant,  
Apprenez, en une parole,  
Ce que l'amour est en effet :  
Il est fou dans une ame folle,  
Et sage dans un cœur bien fait.



Sylvandre dans l'incertitude,  
Quelle il aimeroit mieux, la coquette ou la prude  
Et ne pouvant enfin se résoudre à choisir,  
Me demanda quelle victoire,  
Seroit plus selon mon desir.  
Voulez-vous, lui dis-je me croire ?  
La prude donne plus de gloire,  
La coquette plus de plaisir.



L'hyperbole plaît aux amans,  
 Tout est siecle pour eux, ou bien tout est momens,  
 Et jamais au milieu, leur calcul ne demeure  
 Ils vont tous dans l'extremité,  
 Ils disent que leur bien ne dure qu'un quart d'heure,  
 Et leur mal une éternité.



J'aimerois mieux un peu moins de caresses,  
 Avec beaucoup d'égalité,  
 Que d'être un jour accablé de tendresses,  
 Et l'autre de severité.



On parle fort diversement.  
 Des effets que produit l'absence:  
 L'un dit qu'elle est contraire à la persévérance,  
 Et l'autre qu'elle fait aimer plus longuement.  
 Pour moi voici ce que j'en pense.  
 L'absence est à l'amour, ce qu'est au feu le vent,  
 Il éteint le petit, il allume le grand.



Si vous avez bien envie,  
D'aimer toujours Emilie,  
Laissez là le Sacrement;  
Vouloir épouser la Belle,  
C'est vouloir rompre avec elle  
Un peu plus honnêtement,  
Que par votre changement.



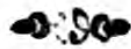
Lorsque deux vrais amans, se sont trouvez ai-  
mables,  
Rien de leur passion ne les peut affranchir.  
Devenir laids, Iris, devenir miserables,  
Tout cela ne fait que blanchir.



Quand vous aimez passablement,  
On vous accuse de folie;  
Quand vous aimez infiniment,  
Iris, on en parle autrement:  
Le seul excès vous justifie.



L'amour égale sous sa loi,  
 La bergere avec le Roi,  
 Si tôt qu'il en fait sa maîtresse,  
 Si tôt qu'elle a pû l'engager;  
 La bergere devient Princesse,  
 Ou le Prince devient berger.



### IMITATIONS DE MARTIAL.

Damon veut épouser Climene.  
 Pour en venir à bout il fait tout ce qu'il peut.  
 Elle en vaut peut être la peine ?  
 Elle a de la beauté ? Non, c'est chose certaine  
 Qu'elle est laide, riche, & mal saine,  
 Mais c'est pour cela qu'il la veut.

Liv. I. Ep. 11.



Le passé nous est échappé.  
 Compter sur l'avenir, on peut être trompé.  
 Le présent est à nous, & c'est la seule chose  
 Dont un honnête homme dispose.  
 Puisque l'un n'est donc plus ; que l'autre est incertain,  
 Vivons dès aujourd'hui, sans attendre à demain,

Liv. I. Ep. 16.

Des



Des Epigrammes que voici,  
 L'une est médiocre, l'autre est bonne;  
 Beaucoup ne valent rien : mais qu'on ne s'en étonne,  
 Tous les Livres sont faits ainsi.

Liv. I. Ep. 17.



Je ne vous aime point, Hylas  
 Je n'en faurois dire la cause :  
 Je fai feulement une chose ;  
 C'est que je ne vous aime pas.

Liv. I. Ep. 33.



Aminte en son particulier  
 Ne pleure point la perte son Pere.  
 En public on l'entend crier,  
 Aminte se desespere.  
 Qui cherche avec trop de soin  
 De paroître inconsolable  
 De douleur est incapable.  
 La douleur est veritable  
 De qui pleure sans témoin.

Liv. I. Ep. 34.

Vous





Vous êtes d'une étrange humeur,  
 Le secret ne vous sauroit plaire,  
 Iris, vous aimez l'adultere  
 Encor moins que le spectateur.  
 Prenez plaisir au mystere,  
 Il passe celui des sens.  
 Faites l'amour, j'y consens;  
 Mais cachez-vous pour le faire.

Liv. I. Ep. 35.



Les Vers que tu nous dis, Oronte, sont les  
 miens:  
 Mais quand tu les dis mal, ils deviennent lestiens.

Liv. I. Ep. 39.



Vous voudriez favoir. Belise,  
 Qu'elle humeur auroit plus d'appas  
 Pour me priver de ma franchise.  
 Je veux une Philis entre le haut & bas,  
 Qui ne fasse point trop valoir la marchandise:  
 Mais aussi qui ne tombe pas  
 Au premier mot que l'on lui dise.

Liv. I. Ep. 58.

Vous



Vous avez bien de la beauté  
 Vous êtes en la fleur de l'âge ?  
 Mais vous gâtez cet avantage  
 Par l'excès de la vanité.  
 Tant que vous vous croirez des beautez le mo-  
 delle,  
 Vous ne ferez jeune, ni belle,

Liv. I. Ep. 65.



Tandis qu'en pleine liberté  
 Vous avez laissé votre femme,  
 Elle a gardé la chasteté ;  
 Sans jamais brûler d'autre flamme.  
 Vous la faites garder, soupçonnant l'avenir :  
 Mais en le voulant prévenir  
 Tiris, vous causez l'adultere.  
 Ah ! que d'esprit vous êtes plein !  
 Il vous coûte bien cher à faire  
 De votre femme une P . .

Liv. I. Ep. 74.



Sais tu bien pourquoi j'aime mieux  
Te donner un Louis que de t'en prêter deux ;  
C'est mon cher , qu'en une parole  
J'aime mieux perdre une pistole.

Liv. I. Ep. 76.



En Damon , tout est mystere ,  
De tout il fait des secrets.  
Il dit tout bas , que le soleil éclaire ,  
Que le temps est chaud , qu'il est frais.  
Cette manie est sans pareille ,  
Il en fait son unique emploi ,  
Il trouve tant de goût à parler à l'oreille  
Qu'il feroit à l'oreille un éloge du Roi.

Liv. I. Ep. 90.



Pendant que le bruit est fort grand ,  
Nevole veut plaider sa cause.  
On fait silence maintenant ,  
Nevole , dites quelque chose.

Liv. I. Ep. 98.



Le peintre en peignant ta Venus,  
N'étoit pas en trop bonne verve,  
Peut être sommes nous deçus,  
Il a voulu flatter Minerve.

Liv. I. Ep. 103.



Tu dis que ta maison est nette,  
Que tu ne dois pas un denier,  
Il est vrai n'a point de dette  
Qui n'a pas de quoi païer.

Liv. II. Ep. 3.



Je voulus hier emprunter  
De Polemon quinze pistoles,  
Il emploïa mille paroles  
A me vouloir persuader  
De prendre un autre train de vie;  
Que si d'être Avocat il me venoit envie;  
Je n'aurois jamais mon pareil.  
Ta bonté, lui dis-je, est trop grande,  
Donne moi ce que je demande;  
Je ne demande pas conseil.

Liv. II. Ep. 30.

I. Partie.

N

Qu'a-



Qu'avez vous donc fait à Versailles ?  
 Me disoit Cloris l'autre jour ;  
 Car enfin quatre mois de Cour  
 Ne vous ont pas valu la maille,  
 He mon Dieu ! lui dis-je, Cloris,  
 J'ai plus gagné que l'on ne pense.  
 On ne peut estimer le prix  
 De quatre mois de votre absence.

Liv. II. Ep. 38.



Vous voulez que je vous revere.  
 Tirsis, je voulois vous aimer ;  
 He bien, il faudra pour vous plaire,  
 A vos désirs me conformer.  
 Mais sachez, si je vous revere,  
 Que je ne vous aimerai guere.

Liv. II. Ep. 55.



Tu ne me rencontres jamais  
 Sans demander ce que je fais.  
 Je juge à ce discours que tu fais d'ordinaire,  
 Que tu n'as autre chose à faire.

Liv. II. Ep. 67.

Tu



Tu travaille, & tu veux paroître surprenant,  
 En disant des choses nouvelles.  
 C'est être bien impertinent,  
 Que de peiner aux bagatelles.

Liv. II. Ep. 38.



Je ne compte pour rien tous les plaisirs passez.  
 En avoir à toute heure est toute mon envie.  
 Personne ne se presse assez  
 De passer doucement la vie.  
 Si mes vœux étoient exaucez,  
 J'aurois une santé tranquille,  
 Un valet à tout faire, & sur rien difficile,  
 Bonne chere, mais sans excès,  
 Une femme pas trop habile,  
 La nuit sans insomnie, & le jour sans procès.

Liv. II. Ep. 9c.



Dieux! que vous êtes importun,  
 Par vos Vers que vous vous voulez lire!  
 Vous en accablez un chacun;  
 Oronte, on n'y peut plus suffire.  
 Voulez vous savoir combien  
 Vous êtes insupportable?



## EPIGRAMMES,

Etant un homme de bien  
 D'un bon cœur, juste, équitable,  
 On vous fuit comme le diable.

Liv. III. Ep. 44.



De crainte des méchans succès,  
 Tirsis commence tout, & n'achève jamais.  
 Je crains qu'en commençant l'œuvre du mariage,  
 Il n'achève pas son ouvrage.

Liv. III. Ep. 79.



Couper le nez à son rival,  
 N'est pas aller à la source du mal.

Liv. III. Ep. 85.



Quand je te conterai ma peine,  
 Point de pitié, belle Chimene:  
 Sois rigoureuse, j'y consens:  
 Mais ne le fois pas trop long-temps.

Liv. IV. Ep. 38.



Je cherche à Paris une femme,  
 (Et je la cherche vainement.)  
 Qui soit insensible à la flamme  
 D'un aimable & discret Amant.  
 Comme s'il étoit défendu,  
 Ou que l'action fût infame,  
 On ne trouve pas une Dame  
 Qui rebute un homme affidu.  
 Il n'est donc point d'honnête femme en ville,  
 Dites vous. Il en est dix mille.  
 Que fait donc la femme de bien ?  
 En deux Vers je vais vous l'apprendre.  
 Elle ne donne jamais rien ;  
 Mais elle se laisse tout prendre.

Liv. 4. Ep. 70.



Damon, ce n'est pas d'aujourd'hui,  
 Qu'aux vivans la gloire on refuse.  
 Du vivant de Virgile on méprisoit sa Muse ;  
 Et du temps de Menandre on se moquoit de lui !  
 Mes Vers pourtant, si vous m'en voulez croire,  
 N 3 De

De vous faire estimer ne vous empressez pas.  
 Je quitte ma part de la gloire,  
 Qui ne vient qu'après la trépas.

Liv. IV. Ep. 10.



Un larron vous dérobera,  
 Le feu consumera vos maisons, vos richesses,  
 Un debiteur vous plaidera,  
 Vous serez filouté par toutes vos maîtresses.  
 Vous perdrez sûrement ce que vous aures mis  
 Ou chez la blonde ou chez la brune.  
 Ce que l'on donne à ses amis  
 Ne dépend plus de la fortune,  
 Vous n'aurez à vous d'assuré  
 Que ce que vous aurez donné.

Liv. V. Ep. 42.



Damon nous disoit aujourd'hui,  
 Qu'il ne soupoit jamais chez lui.  
 Il disoit vrai, car en sa vie  
 Il n'a soupé l'on ne le convie.

Liv. V. Ep. 47.



Seraphine, il faut que tu fâche  
 Les caprices de mon esprit.  
 Quand on me cherche, je me cache,  
 Et je cherche quand on me fuit.

Liv. V. Ep. 83.



Une Maîtresse, cher Adrafte,  
 Qui tient à son Amant tout ce qu'elle a promis  
 Et bien plus honnête & plus chaste  
 Que la femme de sept maris.

Liv. VI. Ep. 7.



Ne vous attachez point aux choses trop aimables,  
 Les regrets de leur perte en sont bien plus cuisans :  
 Et les choses estimables  
 Ne durent pas long temps.

Liv. VI. Ep. 29.



Sur tes obligeantes paroles  
 Je t'ai demandé cent pistoles,  
 Dont je te veux montrer l'emploi.

N 4

Des

Depuis dix jours tu te tourmente ,  
 Tu t'enquiers , je languis moi même dans l'attente ;  
 Au nom de Dieu , refuse moi.

Liv. VI. Ep. 20.



Telle est la loi du sort , nul excès n'est durable ;  
 S'il passe le commun , il passe promptement.  
 Ainsi pour éviter des chagrins en aimant ,  
 Il faudroit n'aimer rien d'extrêmement aimable.

Liv. VI. Ep. 29.



Donne moi des baisers pressez.  
 Tu demandes si c'est assez  
 Que le nombre à mille se monte ;  
 Helas tu ne sens pas mon feu.  
 Qui peut en demander par compte ,  
 Philis , il en desire peu.

Liv. VI. Ep. 34.



Rien ne vous égaloit pendant vos jeunes ans.  
 Des femmes d'aujourd'hui Philis est la plus belle.  
 Bon Dieu ! qu'est que fait le temps ?  
 J'ai soupiré pour vous , je soupire pour elle.

Liv. VI. Ep. 40.

Tout



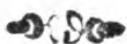
Tout le monde estime mes Vers ;  
 On les apprend , on les recite ,  
 Persuadé de leur mérite :  
 Le seul Tircis , dont l'esprit de travers  
 Honore tout ce qu'il critique ,  
 Est enragé quand on les lit ,  
 S'étonne , pâlit , & rougit .  
 Tircis à sa façon fait mon panégyrique .

Liv. VI. Ep. 61.



Tu t'affiges toujours , & rien ne te console .  
 Cependant ta fortune est en fort bon état .  
 N'as tu pas peur que cette folle  
 Ne te traite comme un-ingrat ?

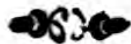
Liv. VI. Ep. 72.



Sais tu pourquoi je te refuse  
 Les ouvrages de ma Muse ?  
 C'est que tu me rendrais les tiens ,  
 Si je te donnois les miens .

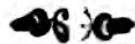
Liv. VII. Ep. 3.





Luc aime les enfans, Paul aime les barbons.  
 Quel mal vous font, Tirsis, leurs inclinations?  
 Lcidas mange tout avecque sa du Tange:  
 Laissez-le tout manger, pourvû qu'il ne vous mange.  
 Damon passe les nuits en chansons, en repas:  
 Que vous importe t-il, si vous ne veillez pas?  
 Vous ne vous occupez qu'aux affaires des autres,  
 Et vous ne songez point aux vôtres.  
 D'un fou vous n'auriez pas credit;  
 Vous devez jusqu'à votre habit.  
 La conduite de votre femme  
 Est épouventable, est infame:  
 Votre fille a plus d'un Amant;  
 C'est là ce qui devoit vous donner du tourment.  
 J'aurois encor cent choses à vous dire,  
 Qui vous touchent extrêmement;  
 Mais ce qui vous touche, beau Sire,  
 Ne me regarde nullement.

Liv. VII. Ep. 10.



En premier lieu je vous prie  
 De me prêter de l'argent,  
 Sinon, Tirsis, je vous supplie  
 De me refuser promptement.  
 Sur cela mon desir est tout contraire au vôtre.  
 Pour moi j'aime fort le prêteur:

Je

Je ne hais point le refuseur :  
Mais vous n'êtes ni l'un ni l'autre.

Liv. VII. Ep. 43.



Nous avons effuyé nos larmes  
Nos defespoirs étoient finis,  
Nous avons passé les allarmes  
Qu'on a dans les dangers de ses meilleurs amis;  
Lorsque la Parque radoucie  
Par des vœux que chacun avoit cru superflus  
Vous a voulu rendre la vie ,  
Quand nous ne la demandions plus.  
Vous savez ce qu'on fait dans cette nuit profonde  
D'où vous êtes ressuscité ;  
Et vous jouissez dès ce monde  
De vôtre posterité.  
Effacez les chagrins de votre maladie ,  
En regagnant le tems que vous avez perdu  
Et ne perdez aucun jour de la vie  
A quoi vous êtes revenu.

Liv. VII. Ep. 47.



Vous n'avez jamais achevé:  
Jamais lenteur ne fut comme la vôtre.  
Après avoir fait le poil d'un côté,  
Il faut toujours recommencer de l'autre.

Liv. VII. Ep. 83.



Par vos acquêts que pouvez-vous prétendre;  
De vos Louïs vous trouverez le bout.  
Licidas, vous achetez tout;  
Vous pouriez bien enfin tout vendre.

Liv. VII. Ep. 98.



Vous avez de l'esprit, vous avez la peau douce:  
Je voudrois vous toucher toujours, & vous ouïr.  
Mais lorsque je vous voi, tout mon desir s'émouffe,  
Et je ne veux plus rien que fuir.

Liv. VII. Ep. 101.



Dans la longue absence d'Atys  
Rien ne se fait dans ses affaires,  
Tout va toujours de mal en pis;  
Et (ce qui ne se comprend guere)  
Sa femme accouche cependant

En

En veux tu savoir le mystere ?  
C'est qu'Atys est sans Intendant,  
Et non sa femme sans Amant.

Liv. VII. Ep. 102.



L'esprit nous sert fort dans la vie,  
Sans cela nous n'y faisons rien.  
Cependant cet esprit nous attire l'envie,  
Plus que les honneurs ni le bien.

Liv. VIII. Ep. 17.



Quand j'ai battu mon Cuisinier  
Pour un détestable dîner  
Tu dis que pour rien je m'échappe.  
Si le sujet t'en paroît trop léger,  
Pour quel sujet veux tu que je le frappe ?

Liv. 8. Ep. 23.



Dès long-temps je vous importune,  
De rétablir ma mauvaise fortune,  
Si vous ne voulez m'assister,  
Trouvez bon que je vous demande.  
On n'offense pas Jupiter  
En lui présentant son offrande.

N 7

Quoi

Quoi qu'il n'exauce pas, d'un regard gracieux  
 Il voit toujours celui qui le supplie.  
 Ce n'est pas le Sculpteur, Sire, qui fait les Dieux.  
 C'est celui qui les prie.

Liv. VIII. Ep. 24.



Tu n'estimes les gens que des siècles passez.  
 Pardonne mon aveu sincère & légitime ;  
 Je ne t'estime pas assez,  
 Pour vouloir par ma mort mériter ton estime.

Liv. VIII. Ep. 69.



Philis, on ne vous voit jamais,  
 Sans quelque laide ou vieille Demoiselle,  
 Ce n'est pas mal savoir vos intérêts,  
 Par là vous êtes jeune & belle.

Liv. VIII. Ep. 79.



Je suis l'incomparable à dire des fornettes  
 Que vous n'admirez pas, mais que vous aimez bien.  
 Que de plus grands esprits se fervent de trompettes;  
 Pour moi faiseur de chanfonnettes,  
 Pour moi plaisant diseur de rien,  
 Je ne me fers que de mufettes.

Liv. IX. Ep. 1.

Vous



Vous refusez Tircis pour vôtre époux,  
 Vous me paroissez bien sensée.  
 Mais Tircis ne veut point de vous,  
 J'approuve encor plus sa pensée.

Liv. IX. Ep. 6.



Crispin, vous vous donnez au diable,  
 Qu'au monde je n'ai point d'ami  
 Qui vous soit en soins comparable.  
 Mais pour me le montrer, que faites vous aussi ?  
 M'avez-vous étrenné jamais de robe neuve ;  
 M'avez vous fait avoir emploi ?  
 De vôtre affection je n'ai point d'autre preuve,  
 Sinon que bien souvent vous petez devant moi.

Liv. X. Ep. 14.



Mon fils, écoute, je te prie,  
 Ce qui fait une heureuse vie.  
 Point de chagrin, point de procès,  
 Un feu qu'on n'éteigne jamais,  
 Assez de bien acquis sans peine,  
 Un air aisé ; point de Chimene,  
 Des amis égaux, le corps sain,

Etre



Etre prudent sans être fin,  
 Peu de devoirs, point de querelles,  
 Peu de viandes, mais naturelles,  
 Une femme de bonne humeur,  
 Mais au fonds pleine de pudeur;  
 Etre complaisant & facile  
 Un sommeil pas long, mais tranquille;  
 Etre satisfait de son sort,  
 Quel qu'il soit ne s'en jamais plaindre,  
 Et regarder venir la mort  
 Sans la desirer ni la craindre.

Liv. X. Ep. 47.



Jadis Margot m'offrit la dernier faveur  
 Pour cent Louis, c'étoit son pucelage.  
 A parler en homme d'honneur,  
 Margot en valoit davantage;  
 La somme pourtant me fit peur.  
 Au bout d'un an Margot m'offrit de faire affaire  
 Pour la moitié du prix qu'elle avoit demandé:  
 Mais je la trouvai bien plus chère  
 Que la première fois qu'elle m'avoit parlé.  
 Six mois après Margot fut encore postulante  
 Pour cent écus; le prix m'en rebutta,  
 J'en voulus donner cinquante;  
 Elle aussi les refusa.  
 Vous demandez si la belle  
 A pû descendre à plus bas prix?

Oui,

Oüi, mais le jeu ne vaut pas la chandelle,  
Et je la refuse gratis.

Liv. X. Ep. 75.



Climene à m'épouser a mis toute sa peine.  
Pour moi jusques ici j'ai refusé Climene,  
Cependant me sentant presser ;  
Je ferai, lui dis je, l'affaire,  
Mais je veux avoir un doüaire ;  
A moins je n'y saurois penser :  
Dès la premiere nuit de nôtre mariage,  
Nous aurons chacun nôtre lit.  
J'aurai quelque maîtresse en nôtre voisinage,  
Dont vous ne ferez point de bruit.  
Vous aurez quelque fille aimable,  
Que je flaterai devant vous ;  
Vous laisserez de l'e space entre nous.  
Ne me baisez pas la premiere ;  
Et quand vous le ferez, point de tendre baiser.  
Faites vous à cette maniere,  
Je suis prêt à vous épouser.

Liv. XI. Ep. 23.



## I M I T A T I O N.

Damon pour épouser Iris fait toutes choses.  
 Celle-ci n'en veut point; mais se sentant presser,  
 Voici, lui dit-elle, les clauses  
 Sans lesquelles, Damon, il n'y faut pas penser.  
 Dès la première nuit de nôtre mariage,  
 Nous aurons nôtre lit chacun;  
 J'ai fait vœu de mourir avec mon pucelage,  
 Le reste nous sera commun.  
 J'aime les beaux habits, je suis coquette & fière;  
 J'aime à rire, j'aime à causer.  
 Faites vous à cette manière,  
 Je suis prête à vous épouser.



Climene jure que personne  
 Gratis ne peut en disposer.  
 Elle dit vrai, car elle donne  
 Aux gens pour se faire baiser.

Liv. XI. Ep. 63.



Il ne m'entre point dans l'esprit,  
Quelles sont les Philis, de tes billets la cause.  
Je sai seulement une chose.  
C'est que pas une ne t'écrit.

Liv. XI. Ep. 65.



Tu ne me donnes rien, Damon, pendant ta vie;  
Mais tu dis qu'après toi j'aurai part au gros lot,  
Si tu n'es pas tout à fait sot,  
Tu fais bien quelle est mon envie.

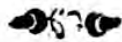
Liv. XI. Ep. 67.



Je ne veux point d'une maitresse,  
Dont la maigreur lui fasse un peignoir d'un collet,  
Et d'une bague un brasselet.  
Je ne veux point aussi d'une grosse pifresse  
J'aime la chair & non la graisse.

Liv. XI. Ep. 100.

Tu



Tu t'étonnes qu'Hilas paroissant tout de flamme;  
Ait toujours pour l'himen montré tant de tiédeur;  
Hilas n'avoit point de femme;  
Mais il avoit une sœur.

Liv. XII. Ep. 20.



N'aimez rien trop, bornez tout vos desirs,  
Et sur tout point de Chimene,  
Vous aurez moins de plaisirs;  
Mais vous aurez moins de peine.

Liv. XII. Ep. 34.



Vous avez des endroits aimable,  
Vous en avez d'insupportables:  
Je ne puis plus les endurer;  
Mais sans vous je ne puis durer.

Liv. XII. Ep. 47.



Dans l'espace de douze mois  
 Vous êtes douze fois malade.  
 Pour vos amis, ils en font aux abois;  
 Vous les ruinez en marmelade:  
 Ne foyez plus malade qu'une fois.

Liv. XII. Ep. 56.



Tu crains, dis tu, qu'en mes écrits  
 Je ne te donne quelque atteinte.  
 Tu voudrais qu'on te crût, Tircis,  
 Etre digne de cette crainte.  
 Mais ce n'est qu'aux taureaux qu'en veulent les  
 Lions,  
 Ils méprisent les papillons,

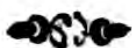
Liv. XII. Ep. 61.



En louant tout le monde, Iris, vous offensez  
 Les gens dignes d'être louez,  
 Qui devraient être distinguez.  
 Quand vous êtes à tous si bonne,  
 Iris, vous n'obligez personne.

Liv. XII. Ep. 81.





TRADUCTION DE QUELQUES  
EPIGRAMMES CHOISIES  
DE CATULLE.

*Ad Ravidum. Epig. 41.*

*Quanam te mala mens &c.*

Qui te rend si mal avisé  
De vouloir aimer ma maîtresse ?  
Peux-tu prétendre à sa tendresse ?  
Non, tu ne veux qu'avoir osé.  
Tu cherches de l'honneur dans la seule entreprise ;  
Tu veux faire parler de toi par les maisons.  
Nous te célébrerons d'une manière exquise,  
Phillis par ses rigueurs, & moi par mes chansons.



*Ad Lesbiam. Epig. 73.*

*Dicebas quondam solum te nosse Catullum.*

Iris a contenté mes vœux,  
Ma passion est satisfaite :  
Cependant son humeur coquette  
M'empêche de me croire heureux.  
Que ma folie est extrême !  
Je la méprise & je l'aime.



*In Lesbiam. Epig. 76.*

*Huc est mens deducta tuâ, mea Lesbia, culpâ.*

Mon ame est à ce point réduite  
 Par vôtre méchante conduite,  
 Que je ne puis vous estimer  
 Quand vous deviendriez fort honnête;  
 Ni m'empêcher de vous aimer,  
 Quand vous seriez encor plus folle que vous n'ête.



*In Lesbia Maritum. Epig. 84.*

*Lesbia mi, presente viro, mala plurima dicit.*

En présence de son mari,  
 Climene me dit pis que pendre.  
 Ce maître fat en est ravi,  
 Son plaisir ne se peut comprendre.  
 Monsieur l'Epoux, vous êtes un grand sot.  
 Si Climene ne disoit mot,  
 Elle auroit de l'indifference:  
 Dès qu'elle ne sauroit se résoudre au silence;  
 Dès qu'elle fait contre moi tant de bruit  
 Elle fait voir son feu par son dépit.



*In Lesbiam. Epig. 86.*

*Odi & amo ; quare id faciam fortasse requiris.*

Iris , j'aime & je hais. Vous êtes en suspens,  
 Pour savoir d'où vient ce partage.  
 Je n'en fai rien , mais je le sens,  
 Et c'est dont aujourd'hui j'enrage.



*In Quintiam & Lesbiam. Epig. 87.*

*Quintia formosa est mulis.*

Philis est blanche , grande & droite ;  
 On n'en peut pas disconvenir.  
 Qu'on puisse pour cela dire qu'elle est bien faite,  
 On ne le sauroit sans mentir.  
 Dans toute cette grande masse  
 On ne peut pas trouver la moindre grace ;  
 Mais dans Iris , moins blanche & moins grande  
 qu'elle est,  
 Tout est agrément , tout y plaît.



Philis dit le Diable de moi.  
 De son amour & de sa foi,  
 C'est une preuve assez nouvelle,  
 Ce qui me fait croire pourtant,

Qu'elle

Qu'elle m'aime effectivement,  
C'est que je dis le Diable d'elle,  
Et que je l'aime éperdûment.

*Catulle Ep. 93.*



## I M I T A T I O N.

Belise dit du mal de moi,  
Et me marque une haine extrême,  
Je meure si je fais pourquoi,  
Si ce n'est que Belise m'aime.



## Me. DESHOULIERES.

**A**Nthoinette de la Garde, connue sous le nom de Me. Deshoulières avoit épousé Mr. de la Fontaine de Boisguérin, Seigneur Deshoulières. Le peu de complaisance qu'eut Mr. Deshoulières pour le Marquis de Louvois, lui fit perdre sa fortune. Son Epouse se sentant un genie extraordinaire pour la Poësie Françoisé, s'y appliqua avec beaucoup de succès, & consacra son nom à l'immortalité par un volume de Poësies qu'elle publia de son vivant. On a sur tout admiré ses Idiles qui sont d'une extrême beauté.

*Partie. I.*

O

té.

té. Le grand nombre de Vers qu'elle fit pour sa Chate servit de pretexte à un esprit mal-tourné pour empêcher que la Cour ne la recompensât des vers qu'elle avoit faits pour le Duc de Bourgogne. On fit une mauvaise plaisanterie qui finit ainsi.

*Pour immortaliser son chat,  
Elle en a fait bien davantage.*

Cette illustre Dame mourut à Paris l'an 1694. âgée de 56. ans. Elle avoit eu deux filles, dont l'une fut Religieuse à Nions en Dauphiné, & l'autre est demeurée dans le monde où elle s'est acquis quelque reputation par ses Poësies qu'elle à fait imprimer à la suite de celles de sa Mere en 2. vol. in Octavo.



## S O N N E T

*En Bouts-Rimez.  
Sur l'OR.*

Ce métal precieux cette fatale . . . pluie  
Qui vainquit Danaë, peut vaincre . . . l'univers.  
Par lui les grands secrets sont souvent . . découverts,  
Et l'on ne répand point de larmes qu'il . . . n'essuie.

Il semble que sans lui tout le bonheur nous .. fuie:  
Les plus grandes citez deviennent des . . . deserts,  
Les lieux les plus charmans sont pour nous des ...  
. . . . . enfers,  
Enfin tout nous déplaît, nous choque & nous ...  
. . . . . ennüie.  
Il

Il faut pour en avoir ramper comme un . . . Lezard,  
 Pour les plus grands defauts c'est un excellent . . . fard,  
 Il peut en un moment illustrer la . . . . Canaille.

Il donne de l'esprit au plus sot . . . . animal;  
 Il peut forcer un mur, gagner une . . . . bataille,  
 Mais il ne fait jamais tant de bien que de . . . mal.

\* Les Bouts-Rimez sont un genre de Poësie qui a commencé à être en vogue du tems de Sarrazin qui a composé un Poëme assez plaisant intitulé la defaite des Bouts rimez. Leur beaute consiste dans la bisarerie des rimes que l'on propose & dans la difficulté qu'il y a de les remplir d'une maniere raisonnable. Comme s'il n'y avoit point déjà assez de difficulté à faire un beau Sonnet, sans gêner le Poëte sur le choix des rimefaux quelles on l'assujettit. C'est à cette sorte d'ouvrages que l'on peut appliquer ce bon mot de Martial,

*Stultum est difficiles habere nugas.*

Il y a de la folie à se rompre la tête pour ne faire après tout qu'une bagatelle.



## A U T R E

*Pour le Roi.*

Pour chanter un heros quittons le . . . flageolet.  
 Louis cède au seul Roi qui fit le . . . . Decalogue;  
 Par lui l'Aigle est reduite au vol du . . . Roitelet,  
 Et son nom est trop grand pour la champêtre.Eglogue.



La chicane mourante au fond du . . . Châtelet;  
 Lui seul aux autres Rois servant de . . . Pedagogue,  
 Tous ses voisins forcez à garder le . . . Mulet,  
 L'herésie enchainée à ses pieds comme un . . . Dogue.

De vices & d'erreurs son Etat . . . ecuré,  
 Le calme à l'univers par ses soins pro . . . curé,  
 Tout met enfin sa vie au dessus des plus . . . belles.

Il vient d'humilier l'orgueil de l' . . . Hellespont;  
 A ses vastes projets la Fortune . . . repond,  
 Et va lui preparer des victoires. . . nouvelles.



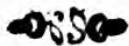
## A U T R E.

### *Au Duc de Saint Aignan.*

Favori des neuf sœurs, tu fais plaire . . . Omnibus  
 Doux à qui s'est soumis, fatal à qui te . . . fâche,  
 Tu fers Louis le grand sans espoir, sans . . . relâche,  
 Et de quatre tu fais donner la mort . . . tribus.

Tu pourrais inspirer la valeur au plus . . . Lâche:  
 Grand Duc, on voit revivre en toi Gaston . . . Phebus;  
 Tu fais l'art d'employer noblement ton . . . Quibus:  
 A tes propres dépends plus d'un bel esprit . . . mâche.

Le fort pour toi constant t'aime, te rit,      item  
 Te destine un trefor. ( C'est là le . . . tu autem)  
 Qu'un favori eacha durant une grande . . . ire.  
 Tu peux encore aimer & faire dire . . . . amo.  
 Que ton Histoire un jour fera plaisir à . . . . lire,  
 Si jamais on l'écrit fideli . . . . . calamo!



## R O N D E A U

A. Mr. L'Abbé \* \* \* \*

*Qui lui avoit écrit qu'il n'y avoit rien de si  
 triste qu'une extreme sagesse.*

Fleur de vingt ans tient lieu de toute chose.  
 Si fort vouloit, lui qui de tout dispose,  
 Pour vos pechez un peu me rajeunir,  
 Prelat futur, je saurois vous punir  
 De tous les maux où votre avis m'expose.

Point ne craignez telle metamorphose,  
 Trop bien savez que quoi qu'on se propose,  
 On tâche envain à faire revenir

Fleur de vingt ans.

Quel serieux! diroit-on pas qu'on n'ose  
 Rire avec vous? envain votre air impose,  
 Nous savons bien à quoi nous en tenir,  
 Tout en disant: Dieu veuille vous benir,  
 Vous cueilliez, beau sire, à porte close

Fleur de vingt ans.

O 3

A U



## A U T R E.

*A Iris.*

Contre l'amour voulez vous vous défendre ?  
 Empechez vous & de vous & d'entendre  
 Gens dont le cœur s'explique avec esprit.  
 Il en est peu de ce genre maudit,  
 Mais trop encor pour mettre un cœur en cendre.

Quand une fois il leur plaît de nous rendre  
 D'amoureux soins; qu'ils prennent un air tendre;  
 On lit envain tout ce qu'Ovide écrit,

Contre l'amour.

De la raison il ne faut rien attendre,  
 Trop de malheurs n'ont sceu que nous apprendre,  
 Qu'elle n'est rien dès que le cœur agit,  
 La seule fuite, Iris, nous garantit.  
 C'est le parti le plus utile à prendre,

Contre l'amour.



## A U T R E.

Le bel esprit, au siècle de Marot,  
 Des dons du Ciel passoit pour le gros lot;  
 Des grands Seigneurs il donnoit accointance,  
 Menoit parfois à noble jouissance,  
 Et qui plus est faisoit bouillir le pot.

Or est passé ce tems où d'un bon mot,  
 Stance, ou dizain, on paioit son écot;  
 Plus n'en voions qui prennent pour finance  
 Le bel esprit.

A prix d'argent l'auteur, comme le sot,  
 Boit sa chopine & mange son gigot;  
 Heureux encor d'en avoir suffisance,  
 Mains ont le chef plus rempli que la pance.  
 Dame ignorance a fait enfin capot  
 Le bel esprit.



## R O N D E A U

Taisez vous, tendres mouvemens,  
 Laissez moi pour quelques momens :  
 Tout mon cœur ne sauroit suffire  
 Aux transports que l'amour m'inspire  
 Pour le plus parfait des Amans.

A quoi servent ces sentimens ?  
 Dans mes plus doux emportemens  
 Ma raison vient toujours me dire,  
 Taisez-vous.

La cruelle depuis deux ans . . .  
 Mais hélas qu'ils redoublemens  
 Sens je à mon amoureux martire ?  
 Mon berger paroît. Il soupire :  
 Le voici. Vains raisonnemens,  
 Taisez-vous.



## A U T R E

Entre deux draps de toile belle & bonne,  
 Que très souvent on rechange & savonne,  
 La jeune Iris au cœur sincère & haut,  
 Aux yeux brillants, à l'esprit sans défaut,  
 Jusqu'à midi volontiers se mitonne.

Je ne combats de goût contre personne;  
 Mais franchement sa paresse m'étonne,  
 C'est demeurer seule plus qu'il ne faut,  
 Entre deux draps.

Quand à rêver ainsi l'on s'abandonne,  
 Le traître Amour rarement le pardonne,  
 A soupirer on s'exerce bientôt,  
 Et la vertu foutient un grand assaut,  
 Quand une fille avec son cœur raisonne,  
 Entre deux draps.



Alcidon contre sa Bergère  
 Gagea trois baisers, que son chien  
 Trouveroit plutôt que le sien  
 Un flageolet caché sous la fougère.  
 La Bergère perdit, & pour ne point païer,  
 Elle voulu tout emploïer,  
 Mais contre un tendre amant, c'est en vain qu'on  
 s'obstine:



Si des baifers gagnez par Alcidon  
 Le premier fut pure rapine,  
 Les deux autres furent un don.



Que la fin d'une tendre ardeur  
 Laisse de vuide dans la vie !  
 Rien remplace-t-il le bonheur  
 Dont la douce union des amans est suivie ?  
 Non il n'appartient qu'à l'amour  
 De mettre les mortels au comble de la joie ;  
 A ses brûlans transports lors qu'on n'est plus en proie,  
 Qu'un cœur vers la raison fait un triste retour !



Qu'est devenu cet heureux temps,  
 Où le chant des oifeaux, les fleurs d'une prairie,  
 Et le foin de ma Bergerie  
 Me donnoient de si doux momens ?  
 Cet heureux temps n'est plus, & je ne fai quel  
 trouble  
 Fait que tous les plaisirs font pour moi sans dou-  
 ceur ;  
 J'ignore ce qui met ce trouble dans mon cœur,  
 Mais auprès d'Iris il redouble.



Je ne saurois passer un jour  
 Sans me ressouvenir du beau Berger que j'aime.  
 Quand j'y pense, un plaisir extrême,  
 Vient redoubler l'ardeur que j'ai pour son retour:  
 Triste devoir dont je n'ose me plaindre,  
 A ce retour hélas! n'aurez-vous rien à craindre?  
 Si pour y penser seulement,  
 Des plus tendres transports je sens la violence,  
 Quand je reverrai mon amant,  
 Que ne fera point sa présence!



Tiran dont tout se plaint, Tiran que tout adore,  
 Amour, impitoiable Amour,  
 Donne quelque relâche au mal qui devore,  
 Et la nuit & le jour,  
 Fai pour me soulager que mon aimable Alcandre  
 Devienne un peu plus tendre,  
 Va porter dans son sein cette bouillante ardeur,  
 Ces Violents transports, cette langueur extreme,  
 Dont tu remplis mon triste cœur.  
 Depuis l'heureux-moment qu'il aime,  
 Ne crains pas que tes soins soient mal récompensez:  
 Mon Alcandre, connoît ta puissance supreme,  
 Il aime, mais hélas! il n'aime pas assez.



Pourquoi me reprocher ; Silvandre ;  
 Que je vous promets tout pour ne vous rien tenir ?  
 Helas ! c'est moins à moi qu'à vous qu'il s'en faut  
 prendre ;  
 Pour remplir vos desirs , j'attends un moment ten-  
 dre ,  
 Que ne le faites-vous venir ?



Dans un bois sombre & solitaire ,  
 Iris seule avec son berger ,  
 Sentit que s'il osoit devenir temeraire  
 Elle courroit un grand danger.  
 La charmante couleur qu'un peu de honte attire ,  
 Sur son beau teint se répandit ,  
 Et l'heureux berger entendit  
 Ce que sa rougeur vouloit dire.



Tandis que vous estes belles ,  
 Des Cœurs soumis & fidelles ,  
 Ecoutez les doux soupirs ;  
 Riez , charmante jeunesse ,  
 Des leçons que fait sans cesse ,

Contre les tendres desirs  
 La raison aux airs severes?  
 He! font cela ses affaires,  
 Se connoit-elle en plaisirs?



## L A F O N T A I N E.

**J**ean de la Fontaine nacquit à Château-Thierry l'an 1621. son Pere qui étoit maître des Eaux & Forêts lui remit sa charge, & souhaita qu'il s'appliquat à la Poësie. La Fontaine garda la charge quelque tems par complaisance; mais il cultiva la Poësie par inclination. Il se fit un Stile original, sur la lecture de Rabelais & de Marot & comme il n'écrivoit que par sentiment, ses ouvrages sont pleins d'un naturel & d'une naïveté qu'il est rare de trouver ailleurs dans un si haut degré. Jamais homme n'a narré si simplement ni si agréablement que lui. On dit que la même naïveté se trouvoit dans ses mœurs qui étoient très simples. Il étoit grand admirateur des Anciens qu'il reconnoissoit bêtement pour ses supérieurs, pour me servir de l'expression d'un des illustres de notre tems. Il donna ses Contes qui lui furent un obstacle quand il fut question de le recevoir à l'Academie Françoisse, Ce livre & ses Fables sont deux ouvrages auxquels l'immortalité est assurée. On a de lui les Amours de Psiché, des Poësies imprimées dans le recueil qu'il publia conjointement avec Monsieur de Maucroix. Ma-

dame de la Sablière le garda chez elle pendant vingtans & après la mort de cette genereuse bien factrice, Monf. d'Hervard le receut dans sa maison, où il mourut le 13 Avril 1695. âgé de 74. ans. Après sa mort on donna un recueil d'œuvres postumes dont la plupart ne sont point de lui, ou ne meritoient pas d'être publiées. Il avoit été reçu à l'Academie Françoisé à la place de Jean Baptiste Colbert Ministre d'Etat.



Un vilageois aiant perdu son veau,  
 L'alla chercher dans la forêt prochaine  
 Il se plaça sur l'arbre le plus beau,  
 Pour mieux entendre & pour voir dans la plaine.  
 Vient une Dame avec un jouvenceau,  
 Le lieu plait, l'eau leur vient à la bouche;  
 Et le galant qui sur l'herbe la couche,  
 Crie, en voiant je ne sai quels appas,  
 Oh Dieux que vois-je & que ne vois-je pas!  
 Sans dire quoi, car c'étoient lettres closes.  
 Lors le Manant les arrêtant tout coi,  
 Homme de bien qui voiez tant de choses,  
 Voiez vous pas mon veau, dites le moi?



Un Peintre étoit, qui jaloux de sa femme,  
 Allant aux champs lui peignit un baudet  
 Sur le nombril en forme de cachet.  
 Un sien confrere, amoureux de la Dame,  
 La va trouver, & l'Ane éface net;  
 Dieu fait comment, puis un autre en remet,  
 Au même endroit, ainsi que l'on peut croire.  
 A celui-ci, par faute de memoire  
 Il mit un bat; l'autre n'en avoit point.  
 L'époux revient, veut s'éclaircir du point.  
 Voiez, mon fils, dit la bonne commere.  
 L'Ane est témoin de ma fidélité  
 Diantre soit fait, dit l'époux en colere,  
 Et du témoin & de qui l'a bâti.



Alix Malade & se sentant presser,  
 Quelqu'un lui dit : Il faut se confesser :  
 Voulez vous pas mettre en repos votre ame ?  
 Oui je le veux, lui répondit la Dame.  
 Qu'a Pere André l'on aille de ce pas,  
 Car il entend d'ordinaire mon cas.  
 Un messager y court en diligence  
 Sonne au convent de toute sa puissance.  
 Qui venez-vous demander ? lui dit-on.

C'est



C'est Pere André celui qui d'ordinaire  
Entend Alix en sa confession.

Vous demandez, reprit alors le Frere;  
Le Pere André le confesseur d'Alix ?  
Il est bien loin. Helas ! le pauvre Pere  
Depuis dix ans confesse en Paradis,



Guillot passoit avec sa mariée,  
Un gentil-homme à son gré la trouvant :  
Qui t'a, dit-il, donné telle epousée ?  
Que je la baise à la charge d'autant.  
Très-volontiers, dit Guillot à l'instant.  
Elle est, Monsieur, fort à votre service  
Le monsieur donc fait alors son office,  
En appuiant. Peronnelle en rougit.  
Huit jours après ce gentil-homme prit  
Femme à son tour ; à Guillot il permit  
Même faveur. Guillot tout plein de zèle ;  
Puisque Monsieur, dit-il, est si fidelle  
J'ai grand regret, & je suis bien fâché  
Qu'ayant baisé seulement Peronelle,  
Il n'ait encore avec elle couché.



*Imitation d'Anacr*

Oh toi qui peins d'une façon galante !  
 Maître Passé dans Cithere & Paphos,  
 Fais un effort, peins nous Iris absente,  
 Tu n'as point vu cette beauté charmante ;  
 Me diras tu : tant mieux pour ton repos.  
 Je m'en vais dont t'instruire en peu de mots.  
 Premièrement mets des lis & des roses,  
 Après cela des amours & des Ris ;  
 Mais à quoi bon le détail de ces choses ?  
 D'une Venus tu peux faire une Iris.  
 Nul ne sauroit découvrir le mystere :  
 Traits si pareils ne se sont jamais vûs,  
 Et tu pouras à Paphos, à Cithere,  
 De cette Iris refaire une Venus.



\* Jean s'en alla comme il étoit venu,  
 Mangea le fonds, mangea le revenu,  
 Jugea trésors chose peu necessaire :  
 Quand à son temps, bien le sçut dépenser,  
 Deux parts en fit, dont il souloit passer  
 L'une à dormir, & l'autre à ne rien faire.

\* C'est l'Épitaphe de M. de la Fontaine lui-même, il l'avoit faite dans une grande maladie, mais long-temps avant sa mort.



*A l'Abbé de Furetiere.*

Toi qui crbis tout savoir , merveilleux Furetiere,  
 Qui decides toujours & sur toute matiere ,  
 Quand de tes chicannes outré ,  
 Guilleragues t'eut rencontré ,  
 Et frappant sur ton dos comme sur une enclume  
 Eut à coups bâtons secoué ton manteau ,  
 Le bâton , dis le nous , étoit-ce bois de grume\* ,  
 Ou bien du bois de Marmanteau † ?

\* Bois de grume est du bois de Charpente qui n'est point squerry.

† Bois de Marmanteau , est du bois de haute-futaye qu'on conserve pour la décoration de la maison ou il est attaché.



*Epitaphe de Moliere.*

Sous ce tombeau gisent Plaute & Terence ,  
 Et cependant le seul Moliere y gît.  
 Il les faisoit revivre en son esprit,  
 Par leur bel art rejouïssant la France.  
 Ils sont partis & j'ai peu d'esperance  
 De les revoir malgré tous nos efforts.  
 Pour un long-tems selon toute apparence  
 Terence & Plaute & Moliere sont morts.

On trouvera dans les Epigrammes anonimes un quatrain où cette même pensée est exprimée plus vivement.



*Sur le mariage.*

Homme qui femme prend, se met en un état  
 Que de tous à bon droit on doit nommer le pire.  
 Fol étoit le second qui fit un tel contrat:  
 A l'égard du premier, je n'ai rien à lui dire.



R I C H E L E T.

**P**ierre Richelet Parisien, Avocat au Parlement de Paris, s'est rendu célèbre par son Dictionnaire de la Langue Françoisé, par un Dictionnaire de Rimes, par un Recueil de Lettres choisies de divers Auteurs, & par divers autres ouvrages. On m'a assuré que l'Histoire d'Abissinie ou d'Ethiopie tirée du grand ouvrage de M. Ludolphe est de Richelet. Cet auteur s'étoit fort attaché à la Grammaire françoise, & ses notes ont d'ordinaire quelque chose de vif & de Satirique; on lui doit une partie de celles qui sont dans recueil. Le talent de faire des notes lui étoit venu comme par heritage, puis qu'il étoit petit fils de Nicolas Richelet dont nous avons les Commentaires sur les Poësies de Ronfard. Celui dont il s'agit ici mourut en 1698.

N'ap-



N'apprehendez pas de m'écrire  
 Parce que l'on me croit savant,  
 La science n'est que du vent,  
 La fortune n'en fait que rire.  
 D'Apollon la severe loi  
 Passe pour un caprice extrême ;  
 Si vous savez bien dire j'aime,  
 Vous en savez assez pour moi.



*La Vieille.*

Souvent de l'épouser Jeanne me sollicite,  
 Mais ses cheveux gris me font peur ;  
 Si Jeanne toutefois étoit plus décrépite,  
 Je l'épouferois de bon cœur.

Cette Epigramme est une imitation de celle de Martial  
 qui commence. *Nubere Paula capit nobis.* Voyez ci-dessus page 18.



Le bon Guillot commence tout,  
 Et de rien il ne vient à bout ;  
 Pour moi tout franc je m'imagine  
 A voir Guillot & son tracas,  
 Que quand Guillot baise Claudine,  
 Il commence & n'achève pas.

C'est une imitation de l'Epigramme de Martial qui commence. *Rem per agit nullam.* Voyez ci dessus page 292.



Thomas compose une Satyre  
 Où son caprice me déchire;  
 De toi je differe en ce point  
 Que je pense qu'il n'en fait point;  
 Et la raison que j'en puis dire,  
 La veux-tu savoir, Licidas?  
 Il écrit ce qu'on ne lit pas,  
 Et je soutiens que ce n'est point écrire.

Richelet a fait cette Epigramme contre Thomas de Lorme Poëte de Grenoble. c'est une imitation de Martial: l'Epigramme latine commence ainsi. *Versiculos in me narratur scribere Cibus.* Voyez la page 292.



Lors que je baise Celimene  
 Je pense soulager ma peine;  
 Mais ce remede au lieu de me guerir  
 Dẽ mon mal irrite la cause.  
 Et je vois bien qu'il faut mourir,  
 Ou qu'il me faut quelqu'autre chose.

C'est une imitation d'un Madrigal du Tasse, qui commence par. *Che mi valse.*





Si vous aimés les Je meurs, les Helas!  
 Cessez de hâter mon trépas:  
 Vous savez que, quand on expire,  
 Un seul Je meurs, c'est tout ce qu'on peut dire.  
 Mais qu'est-ce que cela pour vos divins appas?  
 Ha! devenez humaine & donnez moi la vie,  
 Et vous aurez, belle Sylvie,  
 Mille doux Je me meurs, & mille doux helas.

Imitation d'un Madrigal de Guarini. *Ohime se tanto amate.*



*Declaration d'amour.*

Auprès de vous je suis tout feu,  
 Vous faites mon bonheur, & vous causez ma joie,  
 Loin de vous je soupire & pousse vœu sur vœu,  
 Jusqu'à ce que je vous revoie.  
 Oui, loin de vos beaux yeux je rêve & fuis le jour,  
 Osai-je, belle Iris, dire ce qui m'en semble?  
 Helas! où mon mal est amour,  
 Ou si ce n'est amour, au moins il lui ressemble.

*Epitaphe.**Le mort parle.*

J'ai cajolé toute ma vie  
Cloris, Amarante, & Sylvie;  
Et dans ce tenebreux séjour,  
Si les Iris & les Climenes,  
Qu'on y voit venir chaque jour  
Pouvoient encore ouir mes peines,  
Je jure foi de mort que j'irois tour à tour  
Leur parler encore d'amour.

*Madrigal.*

On dit, mais ce n'est qu'une fable:  
Qu'Iris me devient favorable,  
Et que son feu répond au mien:  
Amour, il y va de ta gloire,  
Ne faurois-tu pour notre bien  
Convertir la fable en histoire?



## R A C I N E.

JEAN RACINE Poëte tragique, Thréforier de France en la Generalité de Moulins, Secretaire du Roi, & gentil-homme de sa Majesté, a été l'un des plus beaux esprits du siècle passé. Il naquit à la Ferté-milon l'an 1639. & fut élevé à Port-Royal des Champs. A l'age de vingt ans il composa la Thebaïde où les Freres Ennemis qui fut son coup d'essai. L'Alexandre fit voir au public que les applaudissements qu'on avoit donnez à ce jeune auteur n'avoient pas été steriles, Animé par les conseils de Mr. Des Preaux son ami, & par les graces qu'il recevoit de la Cour, il aprocha toujours de la perfection de plus en plus jusqu'à sa tragedie de Phedre. Les chagrins qu'une caballe puissante tacha de lui donner, pour favoriser Pradon, le dougoutèrent du monde. Les sentiments de Christianisme qu'il avoit apportez de Port-Royal se ranimèrent alors & depuis ce tems là, il ne fit plus de Vers que sur des matieres de pieté. Il avoit été receu dans l'Academie Françoisé en 1673. Il mourut âgé de 59 ans, le 22 Avril 1699. Le Cour l'avoit honoré de la charge d'Historiographe de sa Majesté; mais quelques uns doutent que ni Peliffon, ni Boileau, ni lui, qui en ont été revêtus, aient jamais rien écrit de cette Histoire. Il fut enterré à Port Royal des Champs, & lors que l'on a démoli cette illustre Maison, & fait labourer le sol on a aporté au cime-

cimetiere de S. Etienne du Mont à Paris les os que l'on a trouvez dans le cimetiere de cette Abaïe. Ainsi ceux de Racine ont été deterréz & transferez avec ceux de quantité de personages tres pieux qui étoient inhumez au même endroit. Nous n'avons de lui que deux petites pièces qui puissent entrer dans ce Recueil.



*Parodie d'un Sonnet  
sur Phedre & Hipolite.*

\* Dans un Palais doré Damon jaloux & blême  
Fait des Vers ou jamais lui même il n'entend rien,  
Il n'est ni courtifan, ni guerrier, ni chretien,  
Et souvent pour rimer se derobe à soi même.

Sa Muse cependant le hait plus qu'il ne l'aime,  
Il a d'un franc Poëte & l'air & le maintien.  
Il veut juger de tout & n'en juge pas bien,  
Il a pour le Phœbus une tendresse extreme.

Une sœur vagabonde, aux crins plus noirs que blonds,  
Va dans toutes les cours offrir ses deux tetons,  
Dont malgré son Pais son Frere est idolâtre.

Il se tue à rimer pour des lecteurs ingrats  
L'Eneïde est pour lui pis que la mort aux rats;  
Et Pradon à son goût est le Dieu du Theatre.

\* Ce Sonnet est une reponse à celui que l'on trouvera dans le troisiéme livre, parmi les ouvrages anonimes, & qui commence par ce Vers.

Dans un Fauteuil doré Phedre tremblante & blême &c.

Racine ne tomba point dans l'erreur de ceux qui ont attribué ce Sonnet à Made. des Houlières. Mais il faut avouer qu'il pouvoit s'en tenir à la réplique sans y mêler cette sœur Vagabonde. Si Mr. Des Preaux ne s'étoit mêlé de cette affaire, Racine avoit à dos une famille qui l'auroit infailliblement perdu. Mais la sagesse & le credit de cet illustre ami, assoupirent promptement cette querelle.



Entre le Clerc \* & son ami Coras,  
 Deux grands Auteurs, rimant de compagnie,  
 N'a pas long temps, sourdirent grand débats,  
 Sur le sujet de leur Iphigenie.  
 Coras disoit, la piece est de mon crû;  
 Le Clerc crioit, elle est mienne & non vôtre.  
 Mais aussi-tôt que l'ouvrage à parû  
 Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

\* Coras & le Clerc avoient fait ensemble plusieurs Tragedies, & entr'autres celle d'Iphigenie, qui fut mal reçue du public. L'Epigramme de Racine est en bon stile de Marot.



## S E G R A I S.

**J**Ean Regnaud de Segrais né à Caen fut mené à Paris par le Comte de Fiesque qui le prit en amitié lorsqu'il n'étoit encore âgé que de 18. ou de 19. ans. Il fut ensuite reçu en qualité de Gentilhomme ordinaire de *Mademoiselle* Anne Marie Louise d'Orleans. Il l'accompagna à saint Fargeau, & le loisir de séjour procura au public la traduction de l'Eneide. Quelque mécontentement qu'il receut de cette Princesse fit qu'il sortit de son service, & se retira chez *Mademoiselle de la Fayette* qui le receut chez elle. Ce fut là qu'il écrivit *Zaide* & la *Princesse de Clèves*. Enfin lassé du monde il se retira dans sa patrie, où il résuscita pour ainsi dire l'Academie de Caen. Il epousa une riche heritiere & mourut le 26 Mars 1701. âgé de 76. il avoit été reçu à l'Academie Françoise en 1672. à la place de fameux Abbé de Boisrobert. On a de lui un volume de Poësies dont les Principales sont des Odes & des Eglogues. Une traduction de l'Eneide. & une des Georgiques, ouvrages posthume qu'il preféroit, dit-on, à son Eneide. Peut-être n'étoit ce que par la peine qu'il avoit eue à l'enfanter, car au reste le public en à receu l'édition avec beaucoup d'indifference, & plus de gens l'ont achetée à cause du portrait de Segrais, que pour les Vers. La mort de Segrais fut celebrée par cette jolie epitaphe de l'Abbé Testu de l'Academie Françoise.



*Quand Segrais, affranchi des terrestres liens,  
 Descendit plein de gloire aux Champs Elisiens,  
 Virgile en beau François lui fit une harangue.  
 Et comme à ce discours Segrais parut surpris;  
 Si je sais, lui dit-il, le fin de votre langue,  
 C'est vous qui me l'avez appris.*



*Sur la bonheur de la France  
 par la Paix Générale des Pirennées.*

### S O N N E T.

Sous les Vers Oliviers, dont par sa vigilance  
 L'heureux Jule enrichit nos champ délicieux,  
 Admirant ses travaux, & la bonté des Dieux,  
 Je contemple en repos le bonheur de la France.

Jule a calmé l'orage; il veut que l'abbondance  
 Nous verse à pleines mains ses tresors précieux,  
 Et pour faire par tout trembler nos envieux,  
 Nous avons de Condé la \* fatale vaillance.

Mais notre grand Monarque accomplit nos souhaits;  
 Etant né pour la guerre, il se donne à la Paix;  
 Il fait par ses vertus adorer son Empire.

Et de si riches dons les Graces l'on orné,  
 Qu'un légitime choix nous le feroit élire,  
 Si la faveur du Ciel ne nous l'avoit donné.

\* Le mot de *fatal* se prenoit alors en bonne part, mais il n'est plus usité dans ce sens là, & il ne veut dire que funeste. Le mot de *Vaillance* à vieilli & n'est plus reçu dans la Poësie sublime, telle qu'est un Sonnet.



*Sur la mort du Cardinal Mazarin.*

S O N N E T

Jule dans ses beaux jour fut un Pilote sage  
 Qui malgré les écueils & les vents mutinez,  
 Malgré les Aquilons contre lui déchainiez  
 Garantit notre nef d'un visible naufrage.

Après les long perils d'un pénible voïage  
 Il nous rendit au port, de gloire environnez,  
 Ses nochers comme lui d'olive couronnez,  
 Et riches du tresor qui fit l'orgueil du Tage.

A son dernier moment son Roi victorieux,  
 Au gré des doux zéphirs, des ondes, & des cieux,  
 Prit seul par ses conseils le timon du navire.

Ainsi laissant voguer ce superbe vaisseau  
 Sous ce jeune Patron que l'univers admire,  
 Le dernier de ses jours fut encor le plus beau.



En vous faisant parler votre santé s'altère ;  
 Eh bien auprès de vous, Philis, il se faut taire.  
 Mais connoissez au moins combien de mes lan-  
 gueurs

    Votre langueur est différente ;  
 C'est pour parler que votre mal s'augmente,  
 C'est pour me taire que je meurs.

Ce Madrigal fut fait pour une Dame malade, à qui les  
 Medecins avoient défendu de parler.



    Au premier jour de cette année  
 Si vous ne m'aviez tout ôté,  
 Vous eussiez eu ma liberté,  
 Car je vous l'avois destinée.  
 Ainsi, belle Philis, n'ayant rien à donner,  
 Je n'ose vous importuner  
 De la moindre reconnoissance.  
 Bons Dieux, qu'il faut être insensé,  
 Pour vous aimer sans esperance,  
 Comme je faisois l'an passé!



## CHEVREAU.

**U**Rbain Chevreau étoit né à Loudun le 12 Mai 1613. Il est étonnant qu'un homme qui passa la meilleure partie de sa vie à voyager ait pu parvenir au degré de science que l'on remarque dans ses écrits. Christine Reine de Suede le fit Secretaire de ses Commandemens. Il demeura peu au service de Charles Gustave, Successeur de Christine, & s'en revint en France. Il n'y fut pas long tems, qu'il partit pour Cassel, de là il alla en Danemarck, puis à Zell & à Hannover. Et il se retira ensuite dans sa patrie d'où il entretenit un commerce de littérature avec un grand nombre d'illustres. Il mourut le 15 Fevrier 1701. âgé de 77 ans, dix mois & trois jours. On a de lui un volume de Poësies; des œuvres mêlées: l'Ecole du sage, ou le Caractere des vertus & des vices: Le tableau de la Fortune: Les considérations fortuites. L'Histoire du Monde livre rempli de mille choses excellentes; mais dans un ordre fort confus: deux Tomes de Chevreana, qu'il donna lui même au public. On lui attribue aussi deux Romans à savoir Scanderberg & Hermogene, qui furent fort estimez dans leur tems.



*Madrigal.*

Je brûle, je me pâme & je me meurs d'amour,  
 Auprès de vous sans cesse je soupire,  
 Je perds par vos rigueurs la lumière du jour,  
 Et quand je vous le dis, vous n'en faites que rire.  
 Le Crocodile, hélas ! par un plus noble effort  
 Se plaint auprès de l'homme, aussi tôt qu'il est mort.  
 Et vous dans la peine terrible  
 Dont vous affligez mille amants,  
 Aussi bien que dans mes tourments,  
 Serez vous toujours insensible ?  
 Au moins, cruel objet de ma longue amitié ;  
 Par l'exemple d'un monstre horrible  
 Instruisez vous à la pitié.

Ce Madrigal renferme une pensée fort délicate. Il est imité de l'Italien du Comte *Fulvio Testi*. *L' ardo, i spasmo, i morte &c.*



*La belle fille noyée.*

Ici Lidie a fait sa sepulture,  
 Arrosez la pour le moins de vos pleurs ;  
 A pleines mains répandez y les fleurs,  
 Passants, & dans ces vers lisez son aventure.  
 En tombant dans cette eau, par un funeste sort,  
 Cette \* merveille y but la mort ;

Mais

Mais voiez l'étrange puissance  
 Et le bizarre effet de l'eau !  
 Une Venus y prit naissance,  
 Une autre y trouve son tombeau.

\* Ce Madrigal est imité du même auteur & commence ainsi dans l'Italien *Leggi l'incise note &c.*

*Cette merveille.* Quoi qu'il soit ordinaire aux Poètes de dire *cette merveille* pour *cette merveilleuse fille*, il me semble qu'on ne peut pas dire qu'une *merveille* boit ces deux mots sont trop étrangers l'un à l'autre.



*Epigramme*  
*Sur le portrait d'un Hermaphrodite.*

L'original est à tout faire,  
 Il est tout ce que tu voudras;  
 Et tu feras beaucoup lors que tu refoudras  
 Sous quel Sexe on l'a deu portraire.  
 Il est des deux bien convaincu :  
 Il peut être coquette, il peut être cocu,  
 Car il est & mâle & femelle;  
 Et comme il peut servir de femme & de mari;  
 De maitresse & de favori;  
 Toute la grammaire en querelle  
 Ne fait plus à quel genre aller,  
 Et ne fait comment l'appeller  
 Ou Monsieur, ou Mademoiselle.





Calixte comme le miroir,  
 Qui reçoit toutes les images,  
 Reçoit les amoureux hommages,  
 Des premiers qui la veulent voir.  
 Mais quoi qu'à tous les vœux cette belle réponde,  
 Le miroir & son cœur ont ceci de commun,  
 Qu'ils peuvent recevoir tous les objets du monde,  
 Et qu'ils n'en conservent pas un.



Tout m'afflige tout m'importune,  
 Les promesses des grands n'ont point ici d'effet,  
 Et j'en suis si peu satisfait,  
 Que je crains bien cher Lisle-Brune,  
 De n'avoir rien de la Fortune,  
 Que le \* Tableau que j'en ai fait.

\* Il fait allusion au livre qu'il avoit composé sous le titre de Tableau de la Fortune. Chevreau n'étoit pas pauvre & il a écrit ceci plutôt pour ne pas perdre une jolie pensée, que par aucun sentiment de misère.



Si tu crains, cher Tirsis, de porter la besace  
 Crains le metier des vers, comme un metier fatal;  
 Qui prend le chemin du Parnasse,  
 Prend le chemin de l'Hôpital.

\* Mainard avoit dit.

Pegaze est un cheval qui porte  
Les grands hommes à l'Hôpital.



*Sur le bruit qui courut d'un Chambre  
de Justice.*

Auteur de tous nos maux, vous serez nos victimes!  
Ou vous connoît, on fait vos crimes,  
Votre sort n'a plus rien beau :  
La justice, après vous, jour & nuit, occupée  
Pour vous mieux reconnoître a rompu son bandeau,  
Et pour vous mieux punir a repris son épée.

Cette Epigramme est delicate, on peut la comparer avec celle du Chev: d'Acili sur le même sujet, & remarquer facilement la différence d'une pensée fautive à une pensée naturelle.



*Sur Didon.*

Dans l'état misérable où l'on te voit réduite,  
Qu'on doit plaindre, o Didon, ton amour & ton  
fort  
Si la mort d'un époux est cause de ta fuite  
La fuite d'un amant est cause de ta mort.

Cette Epigramme est imitée de celle d'Aufone aussi bien que celle qui suit. Le second Vers en est desigréable par

le son redoublé de *Didon ton*. La traduction suivante est tirée d'un Poëme intitulé Peinture Poëtique des tableaux en mignature.

Je plains, Didon, de tes deux mariages  
 Ou les Tristes succès, ou les cruels outrages,  
 Tes époux l'un & l'autre ont causé les malheurs.  
 Lors que l'un meurt tu fuis; quand l'autre fuit tu meurs.  
 L'article de Monsieur Charpentier en fournira une troisieme;

Monsieur de la Fosse en a fait aussi une quatriéme & le fameux Leibnits savant Allemand en a composé une cinquiéme: la voici,

Quel mari qu'ait Didon son malheur la poursuit,  
 Elle fuit quand l'un meurt, & meurt quand l'autre fuit.



## MADemoisELLE DE SCUDERI.

**M**Adeleine de Scuderi, fille d'un Gouverneur du Havre de Grace, est si connue par le grand nombre de ses ouvrages qu'il seroit inutile d'en dire ici beaucoup de choses. Comme son patrimoine ne repondoit ni à sa naissance ni à son esprit, & ne consistoit qu'en quelques dettes, qu'elle s'engagea genereusement à aquiter, quoi qu'elle ne les eût pas faites, elle s'attacha à faire des livres & pour mieux se cacher emprunta le nom de son frere qui avoit pris aussi le même parti. Elle donna l'illustre Bassa, Cyrus,

Cirus, Clelie, & enfin son frere qui se maria à une personne de beaucoup d'esprit & de laquelle on a quelques lettres, parmi celles du Comte de Buffi Rabutin, ne voulut plus lui prêter son nom. Depuis ce tems là Mademoiselle de Scuderi qu'il ne faut pas confondre avec Madame sa belle sœur, ne mit plus de nom à ses ouvrages. Ainsi *Celinthe*, *Mathilde*, & la *Promenade de Versailles* parurent anonimes, On commençoit à se rebuter des longs Romans; c'est pourquoi ceux-ci sont plus courts. Elle donna ensuite ses conversations, & en 1671. elle fit le discours sur la Gloire & remporta le premier Prix d'Eloquence que l'Academie ait donné. La Reine Christine l'honora de ses caresses, de son portrait, d'un brevet de Pension, & même de ses lettres. Les Ricovrati de Padoue lui envoierent une patente d'Academicienne. Le Cardinal de Mazarin lui avoit laissé une pension, que Monsieur de Ponchartrain lui continua. En 1683, le Roi lui en donna une de deux mille francs, dont elle à été paiée jusqu'à sa mort qui arriva le 2. Juin 1701. Elle étoit dans sa quatre vingt quatorzième année. Mons. Bosquillon avoit promis de nous donner les œuvres posthumes & la vie de cette savante fille, je ne fais point qu'il ait tenu parole.



*Madrigal.*

*Sur la conquête de la Franche Comté.*

Les Heros de l'Antiquité  
 N'étoient que des Heros d'Eté,  
 Ils suivoient le Printemps comme des hirondelles,  
 La victoire en hyver pour eux n'avoit point d'ailes :

Mais malgré les frimats, la neige & les glaçons,  
 LOUIS est un Heros de toutes les saisons.



AUX POETES  
*Sur les conquêtes de*  
 LOUIS LE GRAND.  
 Madrigal.

Vous à qui les neuf Sœurs au milieu du repos,  
 Ont appris à chanter les hauts faits des Héros  
 A notre conquérant venez tous rendre hommage.  
 Par des vers immortels, célébrez son courage;  
 Et n'aprehendez pas que la posterité  
 Puisse vous accuser de l'avoir trop vanté.  
 Quoi que vous puissiez dire en publiant sa gloire,  
 Vous le ferez moins grand que ne fera l'histoire.



## I M P R O M T U

*Sur des Pots de fleurs que Monsieur le Prince  
cultivoit lui-même.*

En voiant ces œillets, qu'un illustre guerrier  
Arrofa d'une main qui gagna des batailles;  
Souviens-toi qu'Apollon à bâti des murailles,  
Et ne t'étonne point que Mars soit jardinier.



*Sur la prise de*

## L U X E M B O U R G.

Fier Luxembourg, maintenant pitoiable,  
Contre Louis vous n'avez pu tenir:  
Consolez vous d'un sort inévitable;  
Vous vous trompiez de vous croire imprenable,  
Mais en ses mains vous l'allez devenir.





*Sur la paix  
Au Roi.*

Dès que tu fais un pas l'Europe est en allarmes  
Et contre l'effort de tes armes,  
Rien ne la pourroit soutenir;  
Mais dans un calme heureux tu gouvernes la terre.  
Quand on peut lancer le tonnerre,  
Qu'il est beau de le retenir !

Ce Madrigal finit par une pensée si noble qu'elle fait oublier le stile exagéré du commencement.



*Au Roi*

*Sur le procès de deux millions qu'il  
jugea contre lui même.*

Faut-il donc toujours vaincre, & forcer des murailles;  
N'aurons nous des héros que par des funeraillles?  
Non, pour vous, Grand Louis, tout devient glorieux,  
Et le monde etonné doute quel vaut le mieux;  
Ou perdre des procès, ou gagner des batailles.



*A Monseigneur.*

*Le Dauphin.*

Prince, dont les heros doivent être jaloux,  
 Quel sera désormais le cours de votre Histoire?  
 Dans vos premiers exploits vous avez une gloire,  
 Que Louis n'a pas comme vous.  
 Je fais tous ses hauts faits d'éternelle mémoire,  
 Ne me soupçonnez point d'un éloge flatteur:  
 Il aura tous les jours victoire sur victoire;  
 Mais en lui vous aurez un plus grand Spectateur.



*Reponse a un Madrigal.*

*Où on la traitoit d'immortelle.*

Quand l'aveugle destin auroit fait une loi,  
 Pour me faire vivre sans cesse:  
 J'y renoncerois par tendresse,  
 Si mes amis n'étoient immortels comme moi.

Votre



Vôtre Madrigal est joli  
 Il est agréable & poli,  
 Vous me louez de bonne grace;  
 Mais pour cette immortalité  
 Dont on parle tant au Parnasse,  
 Hélas! ce n'est que vanité:  
 Car à la fin, Damon, le plus grand nom s'efface  
 Dans la sombre postérité;  
 Et si le Ciel vouloit contenter mon envie,  
 J'en quitterois ma part pour un siècle de vie.



Nanteuil en faisant mon image  
 A de son art divin signalé le pouvoir;  
 Je hai mes yeux dans mon miroir,  
 Je les aime dans son ouvrage.



*Sur la mort de la Reine Mere.*

Anne dont les vertus, l'éclat & la grandeur,  
 Ont rempli l'Univers de leur vive splendeur,  
 Dans la nuit du tombeau conserve encor sa gloire,  
 Et la France à jamais aimera sa memoire.  
 Elle fût mépriser les caprices du sort,  
 Regarder sans horreur les horreurs de la mort,  
 Affermir un grand trône & le quitter sans peine,  
 Et pour tout dire enfin, vivre & mourir en Reine.



## A L A R E I N E.

Être Reine, être belle, être jeune, être sage,  
Partager pour toujours le destin d'un héros,  
Être mère d'un fils qui dès son premier âge  
Apprend à mépriser les douceurs du repos:  
Thérèse, ce bonheur est si digne d'envie,  
Qu'on ne peut souhaiter un sort plus fortuné;  
Ni demander au Ciel pour votre illustre vie,  
Que de vous conserver ce qu'il vous a donné.



*A Monseigneur le Dauphin  
Le jour qu'il reçoit le nom du Roi.*

Scavez vous bien le prix du grand nom qu'on  
vous donne,  
Prince, par mille exploits il faut le mériter,  
Tout l'univers le craint, la gloire l'environne,  
Il n'en fut jamais un si pesant à porter.



*Au même.*

Pleurez, Roial enfant, pleurez comme Alexan-  
dre,

Vous en avez déjà plus de sujet que lui.  
Si Louis est dix ans tel qu'il est aujourd'hui,  
Il ne laissera rien à prendre.

De votre jeune cœur, c'est le plus juste ennui;  
Mais non, ne pleurez pas, hâtez vous de le suivre.  
C'est de lui seulement qu'il faut apprendre à vivre:  
Croissez pour augmenter le nombre des guerriers,  
Et de vos tendres mains arrachez des Lauriers.



A M. LA DAUPHINE.

Quoi donc Princesse en un moment,  
Vous gagnez de Louis l'estime & la tendresse,  
Notre Dauphin est votre amant,  
Et pour vous adorer tout le monde s'empresse;  
Cela tient de l'enchantement,  
Ou du pouvoir d'une Déesse.  
Rien ne peut résister à vos attraits vainqueurs,  
Tous efforts seroient inutiles,  
En un mot vous prenez les cœurs,  
Comme notre Roi prend les villes.



*Sur le Portrait du Duc de Montausier.*

C'est là de Montausier l'heroïque visage  
 C'est là son air si grand, & si noble, & si sage :  
 C'est tout ce qu'il nous laisse après avoir été.  
 O triste souvenir ! quand je mets tout ensemble ;  
 Son esprit, son savoir, & son cœur indomté,  
 Fier, bon, tendre, constant, rempli de piété :  
 Helas, je cherche envain quelqu'un qui lui ressemble.



Me. DE VILLEDIEU.

**M**arie Catherine des Jardins, naquit à Alençon, petite ville dont son Pere étoit Prevôt. Des qu'elle eut atteint l'âge de 19. à 20. ans, se voyant pauvre, se sentant d'ailleurs du génie & de l'ambition, elle alla à Paris, où la beauté de son esprit la fit estimer. Quoi qu'elle ne fût pas belle, Monf. de Villedieu Gentilhomme fort bien fait & assez riche, fut charmé de son mérite & l'épousa. Il mourut peu de tems après ; & sa veuve se mit dans un convent d'où elle sortit pour épouser Monsieur de la Châte à qui elle survécut encore Elle s'étoit fait une certaine coqueterie qui peut-être étoit tou-



te dans l'esprit, elle recevoit & rendoit un grand nombre de lettres de Galanterie, où l'on trouve un stile vif, fin & delicat. Elle compofa un grand nombre de petits Romans, qui firent perdre le goût que l'on avoit eu jufqu'alors pour les grands Romans de Mademoifelle de Scuderi. On a d'elle les Favorites, les Exilez de la Cour d'Augufte & quantité d'autres Ouvrages que l'on a recueillis en dix volumes, & réimprimez en 1702. le Journal Amoureux paffe pour le plus Spirituel de tous les Ouvrages.



*Madrigal.*

L'Amour n'a pas befoin qu'on ait des reffemblances,

Pour trouver l'art d'unir deux cœurs :  
 Ses capricieufes ardeurs,  
 Par leurs secretes violences,  
 Font de tous les temperamments,  
 De bifares assortiments.

L'ame par la nature eft envain garantie,  
 En mille occafions l'Amour à fu prouver,  
 Que tout devient pour lui matière à Sympathie  
 Quand il fait tant que d'en vouloir trouver.

*Autre.*

Presque toujours chacun suit son Caprice,  
 Heureux est le mortel que les destins amis  
 Ont partagé d'un Caprice permis,  
 Et de qui le transport devient une justice.  
 Quand de ce don du ciel un cœur est revêtu,  
 Quoi qu'il ose, quoi qu'il chérisse,  
 C'est toujours à l'honneur qu'il fait un sacrifice.  
 Mais si d'un sort contraire, il étoit combatu,  
 Le lâche feroit pour le vice,  
 Tout ce qu'il fait pour la vertu.



Quand vieux Seigneur entreprend jeune Dame,  
 Il ne fait qu'appplanir les chemins de son ame,  
 Pour un plus jeune qui le suit.  
 Par ses savants conseils, ses ruses, son adresse,  
 Il va semant les germes de tendresse,  
 Dont un autre cueille le fruit.



Quand on voit deux amants d'esprit assez vul-  
 gaire,  
 Trouver dans leurs discours de quoi se satisfaire,  
 Et se parler incessamment,  
 Les beaux esprits de langue bien-difante,

Difent

Disent avec étonnement :  
 Que peut dire cette innocente ?  
 Et que repond ce sot amant ?

Taisez vous beaux Esprits. Votre erreur est extrême.  
 Ils se disent cent fois tour à tour : Je vous aime.  
 En amour c'est parler assez élégamment.



*Vers Bachiques.*

Ce nombre de Valets m'accable,  
 Ils devorent des yeux le Buffet & la Table,  
 Et d'un secret ennui conspirent contre nous.  
 Sortez, laissez nous seuls goûter la bonne chere,  
 Eh quoi ne peut-on pas boire & manger sans vous ?  
 Sortez, fachez temoins, j'aime en tout le mistère,  
 Bacchus, comme l'Amour, doit faire des jaloux.



**MONSIEUR CHARPENTIER.**

**F**RANÇOIS CHARPENTIER Parisien,  
 à été un des plus utiles membres de l'Academie  
 Françoisse. Son assiduité aux exercices d'Academi-  
 cien perfectionna son genie qui étoit naturellement  
 vif & aisé. Il fut fort estimé de Monsieur de Col-  
 bert.

bert. Il succéda à Jean Baudouin l'an 1651. & mourut doien de l'Academie Françoisé le 22. Avril, 1702. Ses principaux ouvrages sont *La Vie de Socrate*, *Les choses mémorables de Socrate, traduites du Grec de Xenophon*, *La Ciropédie du même*. *La défense de la Langue Françoisé* pour l'inscription de l'Arc de Triomphe. *De l'Excellence de la langue Françoisé*, diverses *Poësies*, & plusieurs *Discours Académiques*. Il étoit aussi de l'Academie des Inscriptions & des Médailles.



\* Pauvre Didon, où t'a reduite  
De tes Maris le triste fort ?  
† L'un en mourant cause ta fuite,  
‡ L'autre en fuïant cause ta mort.

\* C'est une traduction fort heureuse de cette Epigramme d'Aufone.

*Infelix Dido, nulli bene nupta marito,  
Hoc perennte fugis, hoc fugiente peris.*

Voïez ci-dessus page 347.

† Sichée premier mari de Didon aïant été tué, elle se sauva en Afrique avec toutes ses richesses.

‡ Enée qui abandonna Didon & fut cause qu'elle se tua de desespoir.



Le Printems est chargé de fleurs,  
D'épis l'Eté; de fruits l'Autommne;  
L'Hiver de glaçons frissonne,  
Et l'Amour abonde en pleurs.

\* C'est la traduction d'une Epigramme Grecque de Ménage. L'abbé Regnier Desmarais l'a exprimée dans ce distique Latin :

*Fruktibus Autumnus, foliis ver, messibus Aestas,  
Brama Gelu, lacrimis saevus abundat amor.*



*Inscription pour la Machine de Marli.*

La Seine, grand Monarque, admirant ta fortune,  
Pour être toute à toi, se dérobe à Neptune,  
Voi comme elle obéit à tes ordres nouveaux.  
De son lit à ta voix elle s'est retirée,  
Et libre deormais du pouvoir de Nérée,  
Te vient offrir ici le tribut de ses eaux.

C'est une traduction des vers Latins de Santoeuil, aussi bien que celle qui suit.



*Inscription pour la Pompe  
du Pont Notre-Dame.*

Aussi-tôt que la Seine en sa course tranquile,  
Joint les superbes murs de la Roiale Ville,  
Pour ces lieux fortunés elle brûle d'amour :  
Elle arrête ses flots, elle avance avec peine,  
Et par mille canaux se transforme en fontaine,  
Pour ne jamais sortir d'un si charmant séjour.

SAINT



## S A I N T E V R E M O N T .

**C**harles de Saint Denis, Sieur de Saint Evremont, fils du Baron de Saint Denis, étoit né à Saint Denis du Gast, près de Coutance en Normandie le 1. Avril 1614. Sa naissance l'engagea dans le métier des armes & son génie le porta aux belles lettres. En qualité d'officier il fut connu & estimé des Maréchaux d'Estrée & de Grammond & du Vicomte de Turenne, & son mérite lui attira bien-tôt, la réputation d'être l'un des plus beaux esprits de France. Il s'attacha ensuite au Duc d'Enguien qui le prit pour lire auprès de lui, l'honora de sa confiance la plus intime & le fit lieutenant de ses Gardes. Saint-Evremont perdit par une raillerie indiscrète cette charge & l'amitié de ce Prince devenu Prince de Condé! Une autre Plaifanterie qu'il fit sur la conduite du Cardinal de Mazarin dans la conjoncture du traité des Pirennées lui fit perdre sa fortune; car il étoit déjà Maréchal de Camp & il y avoit apparence qu'il iroit plus loin; mais une lettre où il n'avoit cru que badiner avec un Seigneur de ses amis, fut trouvée après la mort de ce Cardinal dont les créatures avoit tout credit. Saint Evremont fut obligé de sortir de France, il alla en Angleterre, & en Hollande; mais il se fixa en Angleterre où Madame de Mazarin contribua beaucoup à l'arrêter. Lors que les personnes qui avoient solli-



cité sa disgrâce, eurent moins de credit à la cour; ses amis obtinrent qu'il pourroit revenir en France; mais comme il étoit accoutumé à l'air d'Angleterre, son âge & son attachement pour la Duchesse que nous venons de nommer l'empêchèrent de se fervir de cette permission. Il mourut à Londres le 9. Septembre 1703. âgé de près de 90 ans. Il avoit un genie merveilleux pour les reflexions. On a recueilli ses œuvres après sa mort. Il a fait beaucoup de vers, qui ne meritoient guère d'être imprimez; si on excepte un petit nombre.



## S O N N E T.

Nature, enseigne moi par quel bizarre effort  
Notre Ame hors de nous est quelquefois ravie;  
Di nous comme à nos corps elle même asservie  
S'agite, s'affoupit, se réveille & s'endort.

Les moindres animaux, plus heureux dans leur sort,  
Vivent innocemment sans crainte & sans envie,  
Exems de mille soins qui traversent la vie,  
Et de mille fraïeurs que nous donne la mort.

Un mélange incertain d'esprit & de matière,  
Nous fait vivre avec trop, ou trop peu de lumière  
Pour savoir justement & nos biens & nos maux.

Change l'état douteux dans lequel tu nous ranges,  
Nature, élève nous à la clarté des Anges,  
Ou nous abbaïsse au sens des simples Animaux.

## A U T R E.



Qu'avez vous plus, Destins, à me faire endurer ?  
 N'aviez vous pas assez éprouvé mon courage,  
 Et faloit il encor par ce dernier outrage  
 Pouffer un malheureux à se desespérer ?

Je n'avois pas voulu seulement soupirer,  
 J'avois tout supporté sans changer de visage;  
 Mais il faut repouffer la rage par la rage,  
 Et contre vos rigueurs sans cesse murmurer.

Par vos ordres cruels l'amour & la fortune,  
 Rendant sur mon sujet leur disgrâce commune,  
 M'ont éloigné d'Iris & chassé de la Cour :

Pouffez jusques au bout votre mortelle envie  
 Et ne me laissez pas la lumiere du jour,  
 Après m'avoir ôté les douceurs de la vie.



*A Mademoiselle de l'Enclos.*

## A U T R E.

Passer quelques heures à lire  
 Est mon plus doux amusement;  
 Je me fais un plaisir d'écrire  
 Et non pas un attachement.

Je perds le goût de la Satire ;  
 L'art de louer malignement ,  
 Cède au secret de pouvoir dire  
 Des vérités obligeamment ,

Je vis éloigné de la France ,  
 Sans besoin & sans abondance ,  
 Content d'un vulgaire destin.

J'aime la vertu sans rudesse ,  
 J'aime le plaisir sans mollesse ,  
 J'aime la vie & n'en crains pas la fin.



*Epigrammes.*

Etre sans vertu précieuse ,  
 Faire la belle sans beauté ,  
 Par une adresse ingénieuse  
 Qui soutient votre vanité ;  
 Ne rien devoir à la nature ;  
 Mais par une heureuse imposture  
 Abuser l'esprit & les yeux ;  
 Mettre la laideur en usage ;  
 N'est-ce pas vous vanger des Dieux ,  
 Qui formerent votre visage ,  
 Pour être un objet odieux ?



*Sur le Président Tambonneau.*

Très difficile & fort peu délicat,  
 Le Président condamne chaque plat,  
 Quand à diner un ami le convie,  
 Les mets d'un autre il blâme sans raison,  
 Et sans raison il passeroit sa vie  
 A louer tout dans sa propre maison.

Monfieur Des Maifeaux qui nous a donné une belle Edition des œuvres de Monfieur de Saint Evremont, nous dit que cette Epigramme fut faite à l'occasion d'un repas que donnoit le Commandeur de Souvré & où l'Auteur avec le Président s'étoient trouvez.



Vous faites la spirituelle,  
 Nous laiffant tout à deviner,  
 Ainfi que vous faites la belle,  
 Avec vôtre art de façonner.  
 Il ne fort rien de votre bouche,  
 Vieille Calixte, qui nous touche,  
 Tout votre esprit depend de nous;  
 Et quiconque auroit la malice,  
 De penfer auffi peu que vous,  
 Vous rendroit un mauvais office.

*Madrigal.*

Qu'avez vous fait de mon amour,  
 Bonheur fatal, funeste jouissance ?  
 Etoit-ce pour le perdre, ô trop malheureux jour,  
 Que je vous attendois avec impatience ?  
 Rendez, trompeur, rendez moi mes desirs  
 Et je vous rendrai vos plaisirs.



## P E R R A U L T.

**C**HARLES PERRAULT, Parisien, de l'Académie Française; naquit en 1626. Il se mit en réputation de bel esprit par son dialogue de l'Amour & de l'Amitié & par deux Odes dont l'une étoit sur la Paix des Pyrénées & l'autre sur le Mariage de Louis XIV. Le crédit qu'il eut auprès de Mr. de Colbert & les services qu'il rendit à un grand nombre de personnes lui acquirent beaucoup d'amis. Il composa quelques pièces de poésie qui sont admirables, telles sont le Poëme de la Peinture, l'Ydile à Mr. de la Quintinie; le Génie à Mr. de Fontenelle; mais le Poëme qu'il intitula le Siècle de Louis le grand révolta bien des Savans. On l'attaqua de tous côtés, & ce fut pour justifier son sentiment qu'il

qu'il composa ses Paralleles des Anciens & des Modernes, qui ne convertirent personne de ses adversaires & ne servirent au contraire qu'à émouvoir davantage la bile du peuple savant. Les Poèmes de la Création du monde, de Peau d'âne, & de Griselidis, sont peu de chose. L'Academie Françoisse le reçut en 1671. & ce fut lui qui procura à cette Compagnie l'honneur de s'assembler au Louvre, après la mort du Chancelier Seguier. Perrault mourut le 17. Mai 1703. âgé de 77. ans. On le loue d'avoir été toujours laborieux, simple dans ses mœurs, modeste dans ses disputes, fidelle ami, & essentiellement honnête homme. Il étoit frère de Claude Perrault Medecin & ensuite Architecte & Membre de l'Academie Roiale des Sciences, Auteur de la traduction Françoisse de Vitruve.



*Au Roi sur la Prise de Marsal.*

S O N N E T.

Monarque le plus grand que révere la terre,  
 Et dont l'auguste nom se fait craindre en tous lieux  
 Près de toi le pouvoir des plus ambitieux  
 A moins de fermeté que l'argile & le verre.

Marsal qui se vançoit de te faire la guerre,  
 Baissant à ton abord son front audacieux,  
 Dès le premier éclair qui lui frappe les yeux,  
 Se rend & n'attend pas le coup de ton tonnerre.



Si sa fierté rebelle eût irrité ton bras,  
 Qu'il se fût signalé par de fameux combats!  
 Et qu'il m'eût été doux d'en célébrer la gloire!

Mais ma Muse déjà commence à redouter,  
 De ne te voir jamais remporter de victoire,  
 Pour manquer d'ennemis qui t'osent résister.

*Ce Sonnet est dans le genre hyperbolique, comme beaucoup  
 d'autres Poésies de ce tems-là.*



*Aux Auteurs des Poésies qui composent  
 les Eloges du Cardinal Mazarin.*

### S O N N E T.

Vous qu'un zèle jaloux de l'honneur de la France  
 Fait en mille façons célébrer les hauts faits  
 De l'illustre héros qui nous donna la paix,  
 Et qui la couronna d'une auguste Alliance;

Si vous êtes flatés par la douce espérance,  
 Que tant de beaux écrits, tant d'ouvrages parfaits,  
 Malgré l'effort du tems ne périront jamais,  
 On ne peut vous blâmer d'une vaine arrogance.

Où tant que le soleil réglera l'univers,  
 Les mortels parleront de Jule & de vos vers,  
 Et toujours dans leurs cœurs en vivra la mémoire

Mais ne presumez pas qu'un nom si respecté  
 Doive tenir de vous ce haut comble de gloire,  
 C'est vous qui lui devrez votre immortalité.

*Un zèle jaloux*, quoi qu'on dise fort bien, *un Dieu jaloux*,  
*un homme jaloux de son honneur*, ce mot est ici un peu équivo-  
 que, car on peut l'entendre en bonne & en mauvaise part.  
 Il est vrai que la suite détermine le sens; mais il seroit mieux  
 d'avoir évité cette expression louche.

*Nous donna la paix*, C'est la paix des Pyrénées. Mazarin  
 mourut peu de tems après avoir fait ce traité.

C'étoit autrefois la mode que quand il mouroit un homme  
 illustre, on faisoit imprimer un recueil des plus beaux vers  
 qui avoient été faits à sa louange.



*Sur le tableau de Mignard qui représente  
 la famille Royale.*

Dans ces jeunes héros dont l'auguste naissance,  
 Promet cent miracles divers,  
 Tu vois tes Rois, heureuse France,  
 Et peut-être y vois-tu ceux de tout l'univers.

\* C'est une traduction de l'inscription de Santeuil.

*Hic agnosce tuos ventura in secula reges,  
 Gallia, quondam orbis sentiet esse suos.*

Monsieur L'Abbé Bosquillon l'a aussi traduite. voyez ci-après  
 l'article qui le concerne au livre II.



*Sur les traductions Françoises  
des Auteurs Grecs.*

Ils devoient ces Auteurs demeurer dans leur grec,  
Et se contenter du respect,  
De la gent qui porte ferule,  
D'un traducteur habile on a beau faire choix:  
C'est les traduire en ridicule,  
Que de les traduire en François.



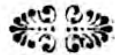
L I N I E R E.

**F**Rançois Pajot, de Senlis, connu sous le nom de Liniere, étoit né avec un génie merveilleux pour la Satire. Boileau que le trouva quelquefois en son chemin, en parle en beaucoup d'endroits, mais toujours d'une manière satirique. Liniere se signala sur tout contre le fameux Chapelain. Il ne travailloit point ses ouvrages, ce n'étoient que des impromptus, la plupart d'une grande facilité, mais toujours mordants, ou impies. Ses Vers libertins ont été conservez parmi les personnes du même goût qui se les communiquent en manuscrit. J'en

ai vu un gros recueil qui estoit tombé dans les mains d'un Prince qui le paie fort cher, apparemment pour le brûler. Linière tomba enfin dans une crapule qui l'abrutit, & ce fut alors que Boileau le designa par *le Poète idiot de Senlis*. Comme Boileau concilioit l'esprit de Satire avec un fonds de Christianisme, il avoit en vûe Linière, lors que dans son Art Poétique il dit au sujet du Vaudeville.

*La liberté Françoisse en ses Vers se déploie.  
 Toutefois n'allez point goguenard dangereux,  
 Faire Dieu le sujet d'un badinage affreux.  
 A la fin tous ces jeux que l'Atheïsme élève,  
 Conduisent tristement le plaisant à la Grève.*

Linière mourut à Paris en 1704. âgé de 76. ans. dans une grande pauvreté & fort décrié parmi les bonnêtes gens.



Nous attendons de Chapelain,  
 Ce noble & fameux écrivain,  
 Une incomparable Pucelle.  
 La cabale en dit force bien;  
 Depuis vingt ans on parle d'elle,  
 Dans six mois on n'en dira rien.



Je voi d'illustres Cavaliers,  
 Avoir Laquais, Carosse & Pages;  
 Mais ils doivent leurs équipages,  
 Et je ne dois pas mes souliers.



Conrad, comment as tu pu faire,  
 Pour acquerir tant de renom ?  
 Toi qui n'as, pauvre Secretaire,  
 Mis en lumiere que ton nom.



Un jeune Abbé me crut un sot,  
 Pour n'avoir pas dit un seul mot,  
 Ce fut une injustice extrême.  
 Dont tout autre auroit appelé.  
 Je le crus un grand sot lui même,  
 Mais ce fut quand il eut parlé.



## P A V I L L O N.

**E**Tienne Pavillon nâquit à Paris l'an 1632. Il fut élevé auprès de son oncle Monsieur de Pavillon Evêque d'Alet, l'un des plus illustres Prelats de France Il étudia ensuite la Jurisprudence & fut pourvu étant encore fort jeune de la charge d'Avocat General au Parlement de Mets, charge qu'il exerça dix ans. Le Cardinal de Mazarin l'appella dans le  
 de l'Académie

dessein de lui procurer celle d'Avocat General au Parlement de Paris; mais comme il ne lui trouva point toute la souplesse qu'il en exigeoit, la chose en demeura là. Pavillon étant dégoûté de la Province, quitta sa charge & s'établit à Paris où il fut généralement estimé. Il étoit déjà âgé & gouteux lorsqu'on lui proposa la charge de Gouverneur du Duc du Maine, mais il s'en excusa. Le Roi l'honora d'une pension. Il étoit de l'Academie de Inscriptions & fut receu dans l'Academie Françoisise après la mort de Benferade à qui il succéda en 1691. Il mourut à Paris le 10. Janvier 1705. âgé de 75. aiant conservé jusqu'à son dernier soupir son bon sens, ses amis, & sa réputation. Ses ouvrages ont été recueillis en un volume imprimé à Amsterdam. On y voit du feu, du riant, du neuf, & de ce badinage enjoué fort éloigné du burlesque.



### *Madrigaux.*

Iris a vingt Amans qui l'obsèdent sans cesse,  
 Dont elle fait vingt malheureux,  
 Je suis le seul parmi la presse  
 De qui sa cruauté daigna écouter les vœux;  
 Mais d'une aventure si belle,  
 Rivaux infortunés, ne soïez point jaloux,  
 Puis que vous m'empêchez d'être seul avec elle,  
 Je suis plus à plaindre que vous.





Il n'est point de mal comparable,  
A la cruauté des tourmens  
Qu'un départ imprévu fait souffrir aux amans,  
Qui se croïoient inséparables  
Ah que c'est un état affreux !  
La mort n'en fait qu'un malhereux,  
L'absence en rend deux miserables.



L'Hymen est un Dieu délicat,  
Dont l'injustice est manifeste.  
Il prétend le premier mettre la main au plat,  
Et quand il est sou, cet ingrat  
Ne veut pas seulement qu'on tâte de son reste.



Un barbon amoureux d'une jeune personne,  
Paie toujours fort mal les plaisirs qu'on lui vend,  
Et le jeune homme bien souvent,  
Fait trop acheter ceux qu'il donne.



*Sur la vie du Roi.*

Filles de l'Acheron qui tenez dans vos mains,  
 La trame de tous les humains,  
 Sur celle de Louis n'écoutez pas l'envie.  
 Laissez lui terminer tant d'illustres projets,  
 Et sur le seul besoin qu'en ont tous ses sujets,  
 Mesurez le fil de sa vie.  
 Si quelque Dieu jaloux en menaçoit le cours,  
 Détournez le coup sur nos têtes,  
 Et n'allez pas compter ses jours,  
 Par le nombre de ses conquêtes.



*Epitaphe de Cromwel Protecteur de la  
 République de la Grande Bretagne.*

Cy gît l'usurpateur d'un pouvoir légitime,  
 Jusqu'à son dernier jour favorisé des cieux,  
 Dont les vertus meritoient mieux,  
 Que le Trône aquis par le crime,  
 Par quel destin faut-il, par quelle étrange loi,  
 Qu'à tous ceux qui sont nez pour porter la couronne,  
 Ce soit l'usurpateur qui donne  
 L'exemple des vertus que doit avoir un Roi?



*Épigramme de Lulli.*

*Sur son tombeau est représentée la Mort tenant  
un flambeau renversé & de l'autre main  
soutenant un Rideau au dessus du  
Buste de Lulli.*

O Mort ! qui cachez tout dans vos demeures som-  
bres,  
Vous à qui les plus grands Héros,  
Sous prétexte d'un plein repos,  
Se trouvent obscurcis dans d'éternelles ombres ;  
Pourquoi par un faite nouveau,  
Nous rapeller la scandaleuse histoire,  
D'un libertin indigne de mémoire,  
Peut être même indigne du tombeau ?  
S'est-il jamais rien vû d'un si mauvais exemple ?  
L'opprobre des mortels triomphe dans un temple,  
Où l'on rend à genoux ses vœux au Roi des Cieux.  
Ah ! cachez pour jamais ce spectacle odieux,  
Laissez tomber, sans plus attendre,  
Sur ce Buste honteux votre fatal Rideau,  
Et ne montrez que le Flambeau  
Qui devrait avoir mis l'original en cendre.



## BOILEAU DESPRE'AUX.

**N**icolas Boileau, sieur Des Préaux naquit à Paris le 1. Novembre 1636. après avoir été reçu Avocat fort jeune, il voulut s'appliquer à la Theologie. La Scolastique ne le fatifit pas plus que la chicane, ainsi il quita la Barreau pour la Sorbonne, & la Sorbonne pour le Parnasse. Son mérite lui fit bien tôt des amis illustres & ses satires lui attirèrent la haine d'une infinité de Rimeurs qu'il décredita. Ses œuvres sont trop connues pour en parler ici plus au long, nous dirons non seulement qu'en 1678 le Roi lui donna le titre d'Historiographe avec une pension & une gratification considerable. En 1684. il fut reçu à l'Academie Françoisse contre les Statuts qui l'en excluient pour avoir fatirifé quelques uns de ses membres; il fut ensuite reçu dans celle des Inscription. Il a touché quelque chose de sa Vie dans l'Épître à ses Vers. Cet excellent homme mourut le 13. Mars 1711. dans sa 75<sup>e</sup> année. Il signala en mourant sa générosité pour ses domestiques & sa charité pour les pauvres à qui il laissa cinquante mille livres d'Aumônes. Il étoit Frere du celebre Jaques Boileau, chanoine de la Sainte Chapelle, l'un des Ornaments de la Sorbonne, qui, quoique son aîné, lui a survécu de quelques années; & de Giles Boileau de l'Academie Françoisse. dont nous avons entre autres ouvrages une belle  
tra-

traduction du IV. Livre de l'Eneide en Vers François.  
Il mourut jeune & s'il eût pu la continuer, il au-  
roit épargné bien de la peine à Segrais.



Je l'assistai dans l'indigence;  
Il ne me rendit jamais rien.  
Mais quoi qu'il me dût tout son bien,  
Sans peine il souffroit ma présence  
Oh la rare reconnoissance!



Racine, plains ma destinée.  
C'est demain la triste journée,  
Où le Prophète Demarets,  
Armé de cette même foudre  
Qui mit le Port Royal en poudre,  
Va me percer de mille traits.  
C'en est fait; mon heure est venue.  
Non que ma muse soutenue,  
De tes judicieux avis;  
N'ait assez de quoi le confondre,  
Mais, cher ami, pour lui repondre,  
Helas! il faut livre Clovis.

Des Préaux se trouve malheureux d'être obligé de lire quel-  
que chose du Clovis. Voyez ce que nous en avons dit ci-  
devant page 164.



Venez Pradon & Bonnecorse ,  
 Grands Ecrivains de même force ,  
 De vos Vers recevoir le prix.  
 Venez prendre dans mes écrits  
 La place que vos noms demandent ,  
 Linière & Perrin vous attendent.

C'étoient quatre mauvais Poëtes de ce tems là. Linière eut pu se tirer de ce rang , s'il eut mieux choisi ses matieres , & travaillé davantage ce qu'il écrivoit.



Oui j'ai dit dans mes Vers qu'un célèbre affassin ,  
 Laissant de Galien la science infertile ,  
 D'ignorant Médecin devint Maçon habile :  
 Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein ,  
 Lubin , ma muse est trop correcte.  
 Vous êtes , je l'avoue , ignorant Medecin ;  
 Mais non pas habile Architecte.

Cette Epigramme a du rapport au second Chant de l'Art Poétique , où l'Auteur avoit raillé Perrault le medecin qui s'étoit addonné à l'Architecture dans laquelle , il avoit fait quelques progrès assez éclatans. Le Perrault dont il s'agit ici est le traducteur de Vitruve , & Frere du Poëte.





*Épithaphe de la Mere de l'Autheur.*

Epouse d'un mari doux, simple, officieux,  
 Par la même douceur je seus plaire à ses yeux;  
 Nous ne sceumes jamais ni railler ni médire.  
 Passant, ne t'enquiers point si de cette bonté  
 Tous mes enfans \* ont hérité;  
 Li seulement ces Vers, & garde toi d'écrire.

\* L'esprit Satirique étoit effectivement répandu sur les enfans de cette Dame. Giles Boileau pensa desespérer l'Abbé Ménage par la satire ingénieuse qu'il fit de l'Églogue intitulée *Christine* que Ménage regardoit comme son chef-d'œuvre. Le Docteur de Sorbonne n'a presque rien écrit que pour relever les fautes d'un grand nombre de Théologiens. Il seroit inutile de parler ici de Mons. Des Preaux.



*Vers pour mettre au bas du Portrait  
 de son Pere.*

Ce Gréfier doux & pacifique,  
 De ses enfans au sang critique,  
 N'eut point le talent redouté;  
 Mais sa parfaite probité  
 Reste de l'Or du siècle antique,  
 Sa conduite dans le palais  
 Par tout pour exemple citée,  
 Mieux que leur plume si vantée,  
 Fit la satire des \* Rolets.

\* Ro-

\* Rolet étoit un fripon dont il est parlé dans la première Satire.



*A Perrault sur les Paralleles.*

Pour quelque vain discours sottement avancé  
Contre Homere, Platon, Ciceron, ou Virgile,  
Caligula par tout fut traité d'insensé,  
Neron de furieux, Hadrien d'imbecile.

Vous donc qui dans la même erreur,  
Avec plus d'ignorance, & non moins de fureur,  
Attaquez ces Héros de la Grece & de Rome;  
Perrault, fussiez vous Empereur,  
Comment voulez vous qu'on vous nomme?



*Au même.*

D'où vient que Ciceron, Platon, Virgile, Ho-  
mere,  
Et tous ces grands Auteurs que l'univers révère  
Traduits dans vos écrits nous paroissent si sots,  
Perrault, c'est qu'en prêtant à ces écrits sublimes,  
Vos façons de parler, vos bassesses, vos rimes,  
Vous les faites tous des Perraults.



*Au même.*

Ton Frere, dis-tu, l'assassin  
 M'a guéri d'une maladie,  
 La preuve qu'il ne fut jamais mon médecin,  
 C'est que je suis encore en vie.



Un torrent dans les Prairies,  
 Roule à flots précipités,  
 Malherbe dans ses furies,  
 Marche à pas trop concertés,  
 J'aime mieux nouvel Icare,  
 Dans mes vers suivant Pindare,  
 Tomber du Ciel le plus haut,  
 Que loué de Fontenelle  
 Raser, craintive hirondelle,  
 La terre comme Perrault.

\* Cette Epigramme fut faite par repressailles de ce que Monsieur de Fontenelle en avoit fait une où il blâmoit l'Ode Pindarique & la Satire des femmes. Elle est rapportée à l'article de Fontenelle.



Clio vint l'autre jour se plaindre au Dieu des Vers,  
 Qu'en certain lieu de l'Univers.  
 On traitoit d'auteurs froids, de Poëtes steriles,  
 Les Homeres & les Virgiles,  
 Cela ne sauroit être, on s'est moqué de vous,  
 Reprit Apollon en couroux.  
 Ou peut-on avoir dit une telle infamie ?  
 Est ce chez les Hurons, chez les Topinamboux ?  
 C'est à Paris. C'est donc à l'Hopital des foux ?  
 Non, c'est au Louvre en pleine Academie.

Ces Vers furent faits à l'ocasion du Poëme intitulé LE SIECLE qui fut comme le signal de la guerre entre les auteurs sur la préférence des anciens & des modernes. On soupçonna Mr. Des Préaux d'avoir voulu élever les Anciens au dessus de tous les Modernes, par la raison qu'ayant été déclaré supérieur aux anciens, il s'assuroit par là un triomphe universel. Boileau, la Fontaine, Racine & plusieurs illustres de ce tems là combattoient pour les anciens. Perrault, Fontenelle & quelques autres dispuetoient en faveur des modernes. Cette guerre se fit avec beaucoup d'acharnement de part & d'autre. Mais les deux chefs se reconcilièrent de bonne foi en demeurant néanmoins dans leur opinion. Cette réconciliation fournit à Mr. Des Préaux l'Epigramme suivante.



Tout le trouble Poëtique,  
 A Paris s'en va cesser,  
 Perrault l'anti-Pindarique  
 Et Des Préaux l'Homerique,

1. Partie.

R

Con-

Consentent de s'embrasser.  
 Quelque aigreur que les anime,  
 Quand, malgré l'emportement,  
 Comme eux l'un l'autre on s'estime;  
 L'accord se fait aisément.  
 Mon embaras est comment,  
 On pourra finir la guerre  
 De Pradon & du parterre.

Pradon étoit, je croi, de Rouen; il avoit de l'esprit; mais sa versification étoit dure. On a de lui un volume de Pièces de Théâtre, dont deux ont eu quelque succès, à savoir celle de REGULUS, & celle de Pirame & Thisbé, qui à les apprécier à leur juste valeur ne valent guère la peine d'être lus. Ce qui irritoit le plus Des Preaux contre ce Poète c'est qu'il avoit voulu disputer le pas à Racine intime ami de Des Preaux.



*Contre Cotin.*

Envain par mille & mille outrages  
 Mes ennemis dans leurs ouvrages,  
 Ont cru me rendre affreux aux yeux de l'univers.  
 Cotin, pour décrier mon stile,  
 A pris un chemin plus facile;  
 C'est de m'attribuer ses vers.



*Contre le même.*

A quoi tant d'efforts, de larmes & de cris,  
Cotin, pour faire ôter ton nom de mes ouvrages ?  
Si tu veux du public éviter les outrages,  
Fais éfacer ton nom de tes propres écrits.



*Contre l'Abbé de saint Pavin.*

Alidor assis dans sa chaise,  
Médifant du ciel à son aise,  
Peut bien médire aussi de moi ;  
Je ris de ses discours frivoles,  
On fait assez que ses paroles,  
Ne sont pas articles de foi.

Voiez ci-dessus page 144.



Dans le Palais hier Billain,  
Vouloit gager contre Ménage,  
Qu'il étoit faux que saint Sorlin  
Contre Arnaud eût fait un ouvrage.  
Il en a fait, j'en fais le tems,  
Dit un des plus fameux libraires.  
Attendez.... C'est depuis vingt ans.  
On en tira cent exemplaires.

R 2

C'est



C'est beaucoup, dis-je en m'approchant;  
 La pièce n'est pas si publique.  
 Il faut compter, dit le marchand,  
 Tout est encor dans ma boutique.



## L'ABBÉ REGNIER DESMARAIS.

**F**Rançois Seraphin Regnier Desmarais, Abbé de saint Laon de Touars, Prieur de Grandmont près de Chinon, s'est distingué entre les écrivains François par la douceur & la pureté de son stile. Il écrivoit très naturellement en vers & en prose. Il suivit le Duc de Créqui à Rome en qualité de Secrétaire, & nous a donné une fidelle relation du démêlé qui survint alors entre la Cour de Rome & celle de France pour l'insulte faite à ce Duc. Il l'accompagna aussi au voiage de Munich dans le tems du mariage du Dauphin. Rien n'est plus agréable que la description qu'il fit de ce voiage à Monsieur Desmarets qui a été depuis Controleur général des finances & auprès duquel cet Abbé avoit beaucoup d'accès. En 1670. il fut receu à l'Académie Françoisé à la place du célèbre Marin Cureau la Chambre, & l'Académie de la Crusca à Florence charmée de la beauté de ses Poësies Italiennes le mit au nombre de ses Academiciens. En 1683. la place de Secrétaire de l'Académie Françoisé étant de-

devenue vacante par la mort de Mezerai, cette Compagnie ne trouva personne plus propre à la remplir que l'Abbé Regnier, & comme elle est à vie, il l'exerça jusqu'à sa mort qui arriva le 6. Septembre 1713. âgé de 82. ans, comme il paroît par ces Vers qu'il presenta au Roi en 1711. & qui n'ont été imprimés nullepart que je sache.



Né dans le tems qui court sans cesse  
 Avec même rapidité,  
 J'ai quatre-vingt fois vû l'été.  
 J'ai devant moi l'éternité,  
 Et derriere moi je la laisse.  
 Ce qui d'elle a toujours été  
 N'est rien pour tout tant que nous sommes.  
 Ce qui n'en doit jamais finir  
 Me doit toujours appartenir;  
 Et c'est là de quoi tous les hommes,  
 Doivent toujours s'entretenir.

D'une saine vieillesse fier,  
 Dans ma quatre-vingtième année  
 (Grace à peu de mortels donnée)  
 Je suis arrivé tout entier.  
 Que je l'achève ou non, qu'importe?  
 Mais profitons de telle sorte  
 Du peu qui me reste à durer;  
 Qu'au bout de ma longue carrière,  
 Je puisse à mon heure dernière,  
 Ne rien craindre & tout esperer.

Ses Principaux ouvrages sont outre celui dont j'ai parlé une belle traduction du livre de Rodrigues de la Perfection Chretienne; une Grammaire Françoise que l'Academie Françoise a adoptée; Environ une douzaine de Harangues qu'il a prononcées à la tête de cette Compagnie; Un Volume où l'on trouve ses Poësies Espagnoles, Latines & Italiennes, parmi ces dernieres il y a une charmante traduction d'Anacreon en Vers Italiens; & un Volume de Poësies Françoises.



## S O N N E T.

*Imité de Lope de Vegue.*

Doris, qui fait qu'aux vers quelque fois je me plais  
Me demande un Sonnet; & je m'en desespere:  
Quatorze vers, grand Dieu! le moien de les faire:  
En voilà cependant dé-ja quatre de faits.

Je ne pouvois d'abord trouver de rime; mais,  
En faisant on apprend à se tirer d'affaire:  
Poursuivons, les quatrains ne m'étonneront guere  
Si du premier Tercet je puis faire les frais.

Je commence au hazard; & si je ne m'abuse,  
Je n'ai pas commencé sans l'aveu de la Muse,  
Puisqu'en si peu de temps je m'en tire si net.

J'entame le second; & ma joie est extrême;  
Car des vers commandez j'achève le treizième;  
Comptez s'il sont quatorze; & voila le Sonnet.



*Sur ce que le Roi ne voulut point de  
harangues après la Prise de  
Mons, en 1691.*

## R O N D E A U.

Il est heureux Louis dans tout le cours  
De ses exploits, & le fera toujours;  
Car le grand sens joint à l'expérience,  
Et la valeur unie à la puissance,  
De la fortune assurent le concours.

De Mons, de Nice il attaque les tours;  
Les Alliez alors se trouvent courts;  
Tout se soumet en présence, en absence,  
Il est heureux.

L'Academie, & la Ville, & les Cours,  
Lui preparoient de grands & beaux discours:  
Contre l'ennui d'une longue audience,  
Rien n'eût servi, ni valeur ni prudence:  
Sa modestie est venue au secours;  
Il est heureux.



## A U T R E.

D'accord que la jeune Isabelle  
 Ait quelque fierté naturelle;  
 Et qu'avec beaucoup d'agrément  
 Elle ait du sens, du jugement,  
 Au dessus de la bagatelle.

Mais qu'elle soit si fort cruelle;  
 Qu'on ne puisse obtenir rien d'elle,  
 Je n'en suis pas également

D'accord.

J'en puis dire quelque nouvelle;  
 Et je sai fort bien qu'elle est telle,  
 Que pour peu qu'un habile Amant  
 La presse vigoureusement,  
 Il fait bien tost tomber la belle

D'accord.



## A U T R E.

Pour votre Amour, dont les membres sont nus,  
 Je vous envoie en échange un Bacchus  
 En luminé comme vitre de l'Eglise.  
 Il est couvert contre le vent de bise;  
 Et ce n'est point un present de bibus.

Mem.

Membres il a potelez & dodus ;  
 Tels ne sont ceux qu'au cœur avez ferus ,  
 Et que l'on voit souffrir mortelle crise  
 Pour votre amour.

Pour joindre un plat du métier de Phebus  
 Au Dieu qui fait faire des pas tortus ,  
 J'ai travaillé jusqu'au jour sans remise ;  
 Mais j'ai de vous l'ame si fort éprise ,  
 Que je voudrois faire encor cent fois plus  
 Pour votre amour.



Après tout ce qu'ont dit les gens ,  
 Je crois qu'il feroit du bon sens  
 De mettre Cloris en menage ;  
 Cloris n'est-elle pas en âge ;  
 Pour quoi differer plus long-temps ?

Ses regrets ne feroient pas grands ,  
 Y d'eût-elle perdre ses gans ;  
 Mais les perd-on en mariage  
 Après tout ?

Quand on tarde à jeter des bancs  
 Pour une fille de vingt-ans ;  
 Il n'en est guere de si sage  
 Qui ne mette son cœur en gage ;  
 Et puis l'espoux vient sur les rangs  
 Après tout.





Je ne faurois dans mes discours  
 Trouver jamais d'assez beaux tours,  
 Pour bien louer la politesse,  
 L'agrément, l'esprit, la sagesse,  
 Dont on voit en vous le concours.

Le sujet m'invite & j'y cours :  
 Mais l'art & les moïens font courts;  
 Comment donc tenir ma promesse?

Je ne faurois.

Envain pour mon dernier recours,  
 J'avois compté sur le secours  
 Des doctes Filles du Permesse,  
 Soit jaloufie, où soit foiblesse,  
 Chacune me dit tous les jours:

Je ne faurois.



*Madrigaux & Epigrammes.*

J'aimois de votre teint l'éclatante fraischeur;  
 J'aimois de vos beaux yeux la douceur enga-  
 -geante;

Et je vous trouvois si charmante,  
 Que pour vous disputer mon cœur,  
 Ma raison étoit impuissante.

Mais

Mais il court par le monde un mechant bruit de  
vous,

Que si tôt qu'un Amant vous parle de sa peine,  
Vous l'allez dire à votre Espoux :  
Etes-vous indiscrete ou vaine ?  
Je ne saurois le demêler :  
Mais, Doris, vous aurez beau plaie,  
Si vous n'apprenez à vous taire,  
Vous n'aurez plus guère à parler.



Lors que j'exprime à Lisimene  
Le pouvoir de ses yeux, & les maux que je sens,  
Ses soupirs échappez, ses regards languissants,  
Me disent que son cœur est sensible à ma peine.  
Alors d'un doux espoir j'ose enfin me flater ;  
Et mon cœur se laisse emporter  
A de nouveaux desirs qu'il ne peut plus contrain-  
dre :  
Mais envain de mes maux je la voi s'affliger ;  
Elle m'aime assez pour me plaindre,  
Et trop peu pour me soulager.



Depuis que mes tourments ne vous font plus ca-  
chez,  
Vous m'avez dit cent fois que mon amour vous  
touche;  
Et cent fois vos beaux yeux sur les miens attachez  
M'en ont plus dit que votre bouche.  
A languir cependant je me voi condamné,  
Sans que vous soulagiez ma peine:  
Vous ne m'aimez point, Lisimene,  
Vous n'aimez que l'amour que vous m'avez donné.



Personne mieux que vous n'eut jamais l'avantage  
De pouvoir faire naître une tendre amitié;  
Iris, vous êtes belle & sage;  
Un honnête homme à moins s'engage;  
Ce n'est que trop de la moitié.



Vos beaux yeux , belle Iris , peuvent tout enfla-  
mer,  
Et de quelque rigueur qu'on vous puisse blamer ;  
La seule mort a droit d'eteindre  
Les feux qu'ils savent allumer.  
On a , quand on vous sert , cent sujets de se plain-  
dre ,  
Et pas une raison de ne vous pas aimer.



Tant que je vous ai veü insensible & cruelle ,  
J'ai peu trouver en vous dequoi vous adorer :  
J'ai plus fait , j'ai beni ma blessure mortelle ;  
Et j'ai pû , tout près d'expirer ,  
Vous trouver seule aimable & belle :  
Mais lors qu'après m'avoir aimé ,  
Après m'avoir promis une amour éternelle ,  
Vous me devenez infidelle ,  
Je ne vous voi plus rien de ce qui m'a charmé.



Vous qu'une ardeur tendre & sincere  
 Attache après d'une Bergere,  
 Gardez vous de lui laisser voir,  
 Tout ce que le trait qui vous blesse  
 Lui donne sur vous de pouvoir.  
 Leur faire voir trop de tendresse  
 Leur apprend à n'en plus avoir.



Aimable, vive, jeune, & belle,  
 Amarillis apprend chez elle  
 A souffrir sans en dire rien :  
 Qu'avec un esprit si docile  
 Amarillis apprendroit bien  
 Une leçon moins difficile !  
 Et l'heureux Maître que le sien !



L'aimable Amarillis, justement en courroux,  
 Des mauvais traitements de son indigne espoux.  
 Disoit un jour au Ciel, témoin de sa souffrance:  
 O Ciel, dont j'adore la loi,  
 Pourquoi faut-il que ma vengeance  
 Ne se puisse faire sans moi !  
 Dans le trouble où je sens mon ame,

O Ciel,

O Ciel, j'implore ton secours;  
 Ma vertu se soutient toujours  
 Mais on m'outrage; & je suis femme.



Flore, jeune, bien faite & belle,  
 Pleine d'esprit, pleine d'attraits,  
 N'a qu'un deffaut, c'est que jamais  
 Elle n'est fatisfaite d'elle:  
 Mais l'aimable & rare deffaut,  
 Que celui de la jeune Flore,  
 De ne connoître pas encore  
 Ce qu'elle est, & ce qu'elle vaut.



Les maris sont d'étranges gens;  
 Ils ne font bien que par caprice.  
 Une femme est sujette à divers accident:  
 Dès que d'un peu de fievre on lui voit quelque in-  
 dice,  
 Ils ne manquent pas de courir  
 Au Médecin pour la guérir:  
 A-t-elle des vapeurs, a-t-elle la jaunisse;  
 Ils la laissent plûtôt mourir,  
 Que de souffrir qu'on la guerisse.

J'étois



## EPIGRAMMES.



J'étois déjà dans l'Autonne de l'âge ;  
Et vers l'Hiver avançant chaque jour ,  
Je devenois plutôt triste que sage ;  
La jeune Iris m'a donné de l'amour ;  
Le beau Printemps est pour moi de retour.



Iris chez moi doit aujourd'hui loger ;  
Volez , volez , d'un vol prompt & léger ,  
Temps qui devez précéder sa venue ,  
Et vous , ô temps bienheureux , où je dois  
La recevoir & jouir de sa veüe ,  
Ne finissez , s'il se peut , qu'avec moi.



Après d'Iris j'ai passé quinze jours ,  
Quinze moment seroient ailleurs moins courts  
Que tout le temps de ces quinze journées.  
Dans quatre jours j'espere la revoir ;  
Ces quatre jours vont durer quatre années  
Que je voudrois déjà ne plus avoir.  
La voir toujours fait toute mon envie ,  
Loin de ses yeux rien n'a pour moi d'appas :  
Soient retranchez à jamais de ma vie  
Les tristes jours , où je ne la vois pas.



Je ne perdrai jamais le souvenir du jour  
 Où, pour revoir Iris, je hastois mon retour.  
 J'arrive; à ma rencontre un heureux sort l'envoie:  
 Quelle la vis-je, ô Ciel, lors que j'en approchai!  
 Que je vis dans ses yeux de tendresse & de joie:  
 Que j'en eus, & que j'en cachai!



Beaux lieux où le sage Timante,  
 Dégageant son esprit de son corps abbatu,  
 Voit au dessous de lui le mal qui le tourmente;  
 Et malgré ses douleurs jouit de sa vertu:  
 Ah! que la douceur étoit pure  
 Que pendant quelques jours vous m'avez fait goûter!  
 Mais qu'on la paie avec usure,  
 Au moment qu'il vous faut quitter!



Amour, Iris méprise votre loi  
 Mais laisse-la telle qu'elle est, pour cause:  
 Si par hazard elle aimoit quelque chose,  
 \* J'aurois grand' peur que ce ne fut pas moi.

\* Voyez page 11.



J'aimois depuis long-temps Ismene ;  
 Je haïffois Zoile au suprême degré :  
 Le Jubilé venu l'on veut bon gré malgré  
 Que j'étouffe en mon cœur & l'amour & la haine.  
 Il ne faut rien faire à demi ;  
 Puis que je l'ai promis, je tiendrai ma promesse :  
 Mais qu'on quitte aisément une ancienne Maîtresse !  
 Qu'on embrasse avec peine un ancien ennemi !



Vous me dites que tous vos vœux  
 Sont de soulager mon martire,  
 Et de pouvoir me rendre heureux :  
 Mais qu'il faut, avant tout, au Curé l'aller dire.  
 Doris, je ne prends point plaisir  
 A parler d'une affaire avant qu'elle soit faite.  
 Quand vous aurez rendu mon amour satisfaite,  
 Nous lui parlerons à loisir.



Toute charmante & toute aimable,  
 Pour la figure & pour l'humeur,  
 Sylvie a de plus dans le cœur  
 Un fonds de tendresse admirable.

C'est

C'est un Threfor inestimable ;  
 Il n'est nul cœur comme le sien :  
 Qu'en fait elle ? C'est là le Diable ;  
 Elle n'en fait à peu près rien.



Doris, je suis sur mon depart :  
 Mais ce qui flate un peu ma peine,  
 C'est que je n'irai nulle part,  
 Qu'avec moi je ne vous y mene.  
 Faites de même à mon égard,  
 Avec vous menez moi sans cesse,  
 Sans moi ne faites pas un pas ;  
 Menez moi sur tout à Confesse,  
 Mais au moins ne m'y laissez pas



Amarillis, qu'on ne peut trop louer ;  
 Qui fait des vers que le Pasteur d'Admette  
 Pourroit sans peine & sans honte avouer,  
 Me proposa l'autre jour de jouer  
 Un Madrigal, en cent points de Comete,  
 Elle gagna : mais en gagnant ainsi,  
 Elle perdit, & le public aussi.



J'avois besoin pour quelque occasion,  
 De trois témoins, & d'une Caution :  
 J'eus les temoins, j'en eusse eu plus de mille ;  
 Chacun pour moi vouloit lever la main.  
 La caution ne fut pas si facile.  
 Je cherche encore, & je la cherche envain.



Marthe en travail d'enfant promettoit à la Vier-  
 ge,  
 A tous les Saints de Paradis.,  
 De n'aprocher jamais de ces hommes maudits ;  
 Michelle cependant lui tenoit un saint Cierge  
 D'une grande vertu pour les accouchements.  
 Elle accouche, & si-tôt qu'elle eut repris ses sens ;  
 He mon Dieu, ma pauvre Michelle,  
 Dit-elle d'une foible voix,  
 Eteignez la sainte chandelle ;  
 Ce sera pour une autre fois.

Paul,



Paul, dans Paris chez son Maître logé,  
D'aller à Rheims voir sa femme eut congé:  
A son départ deux de ses Camarades,  
Nos Compliments, Paul, à votre moitié,  
Lui dirent ils ; & pour notre amitié,  
En arrivant, la nuit deux embrassades.  
Ainsi fut dit, ainsi Paul le promet :  
Et sans tarder en chemin il se met.  
Dès qu'il arrive, à sa femme il raconte  
Les compliments de ses deux bons amis,  
Et la nuit même, en homme de bon compte,  
Il satisfait à ce qu'il a promis ;  
Puis se rendort ; elle mal endormie,  
Mon Cœur, dit-elle au bout de quelque temps,  
N'avez vous point pour amis d'autres gens  
Chez votre Maître ? Oüi sans doute, mamie,  
Tout sommeillant lui respond son Espoux,  
Mais je n'ai d'eux nul compliment pour vous.



En vain du Grand Louïs le bras victorieux  
Pressoit la conquête de Lille ;  
Un ordre immuable des Cieux.  
Rendoit son effort inutile.  
Paul étoit le fatal Achille,



A qui seul étoit réservé  
 De mettre à fin cette entreprise :  
 A peine fut il arrivé,  
 Qu'aussi tôt la ville fut prise,

Cette Epigramme raille fort plaisamment un officier qui n'arriva à l'armée employée au siège de Lille, que le jour même qu'elle capitula.



Admirateur, non des anciens,  
 Ni des Auteurs des derniers âges,  
 Mais seulement de ses ouvrages,  
 Timon parle fort mal des miens.  
 C'est un ingrat ; Quand il m'offence  
 Il reconnoit mal le silence  
 Que j'ai feu garder sur les siens.



*Epitaphe.*

Cy gît une chatte jolie ;  
 Sa Maîtresse, qui n'aimoit rien,  
 L'aima jusques à la folie :  
 Pourquoi le dire, on le voit bien.



*Autre.*

Ici gît à la pluye, au vent,  
Par une aventure funeste,  
La vieille Mule du Couvent :  
Dieu garde la jeune qui reste.

*Fin du Premier Volume.*



